

199

2018



Gaëlle Larrieu

Second prix Cnaf – Mémoire de Master 2

La maïeutique du genre

Assigner le fœtus à une classe de sexe

__ Sommaire _____

Sommaire	1
Remerciements.....	2
Avant-propos	3
Introduction	5
Partie 1	22
LE PROCESSUS D'ASSIGNATION DU FCETUS A UNE CLASSE DE SEXE	22
CHAPITRE 1. QUAND LE SEXE REND LE FCETUS HUMAIN-----	22
CHAPITRE 2. SONDER LE FCETUS ET SES ORGANES GENITAUX -----	46
Partie 2	67
LA (RE)PRODUCTION DE DEUX CLASSES DISSYMETRIQUES PENDANT LA GROSSESSE : LE MASCULIN NEUTRE ET LE FEMININ SPECIFIQUE.....	67
CHAPITRE 3. ENVISAGER L'AVENIR DIFFEREMMENT AVEC UN GARÇON OU UNE FILLE-----	67
CHAPITRE 4. CHAPITRE 1 INSCRIRE LE GENRE DANS LES MURS -----	83

Remerciements

Ce mémoire n'aurait pas pu se faire sans un travail collectif. Je tiens à remercier toutes celles et tous ceux qui de près ou de loin, m'ont aidée et soutenue au cours de ces derniers mois.

Tout d'abord, mes remerciements vont à Marta Dominguez Folgueras qui m'a encadrée, m'a donnée de son temps et m'a accordée sa confiance pour ce travail de recherche. Je tiens aussi à remercier les autres chercheuses et chercheurs avec lesquelles j'ai pu discuter de mon projet et qui m'ont posé les questions permettant de me faire progresser.

Je remercie également les futurs parents – maintenant parents - qui ont accepté de répondre à mes questions à deux reprises. J'ai une pensée toute particulière pour les bébés dont la participation à l'enquête a précédé la naissance.

Un grand merci également aux femmes qui partagent leurs expériences sur les forums. Leurs écrits ont grandement fait progresser mon travail de recherche, même si elles ne le sauront sans doute jamais.

Je remercie aussi l'hôpital qui m'a ouvert les portes des salles d'échographie, les sages-femmes et doctresses qui m'ont accueillie et les femmes enceintes qui ont accepté que j'assiste à ce moment avec elles.

Mes remerciements vont aussi à celles qui depuis des années relisent inlassablement mes productions diverses et variées et qui sont présentes à mes côtés jusque dans les dernières minutes : ma mère Brigitte Larrieu et ma sœur Myriam Larrieu. Sans oublier Geoffroy Claisse pour m'avoir écoutée pendant des heures lui expliquer ce qu'est l'Ennemi principal.

Enfin, je remercie mes camarades de classe et ami-e-s sans lesquelles ces derniers mois auraient été plus moroses. Mes remerciements vont tout particulièrement à Thomas Hérin pour ses relectures attentives et remarques toujours pertinentes, à Victoria Roure, Elise Lavogez et Pétronille Bloede pour leurs précieux conseils. Je remercie aussi les autres locataires de la cave, Albe Giovannangeli, Rachel Drouin, Simon Paillard et Timothée Chabot, qui m'ont tout autant aidée que fait rire durant ces derniers mois.

Avant-propos

La Caisse nationale des Allocations familiales (Cnaf) encourage les jeunes chercheurs en attribuant chaque année deux prix récompensant des mémoires de master 2 Recherche dans le domaine des politiques familiales et sociales¹. En novembre 2017, le jury a distingué Gaëlle Larrieu en lui attribuant le second prix pour son mémoire de master 2 intitulé « La maïeutique du genre. Assigner le fœtus à une classe de sexe ». Ce mémoire a été réalisé à l'Institut d'études politiques de Paris sous la direction de Marta Dominguez Folgueras.

La recherche de Gaëlle Larrieu s'intéresse à la manière dont connaître le sexe du fœtus modifie les envies, les attentes et les sentiments des futurs parents vis-à-vis de leur enfant à naître, et comment cela se manifeste dans les interactions quotidiennes – aussi bien dans les rapports au fœtus que dans la préparation matérielle de l'arrivée de l'enfant.

L'analyse se fonde sur une trentaine d'entretiens réalisés auprès de dix couples. Les deux parents ont, la plupart du temps, été rencontrés séparément une première fois avant que le sexe de l'enfant ne soit connu (durant le troisième ou le quatrième mois de grossesse), une seconde fois après (durant les huitième ou neuvième mois de grossesse). D'autres éléments constituent ce corpus qualitatif : observations d'échographies fœtales à l'hôpital qui soulignent l'importance de ce moment pour les parents ; examen des chambres des enfants à naître et des faire-part de naissance qui donnent accès aux marques concrètes, matérielles, rapides d'assignation d'un genre au fœtus ; messages postés régulièrement par cinq femmes enceintes sur un forum thématique durant toute la durée de leur grossesse, qui met en lumière l'évolution des perceptions et les réactions saisies "sur le vif" au cours du déroulement de leur grossesse.

Peu de recherches sociologiques ont abordé le suivi médical de la grossesse et la manière dont il contribue à la construction identitaire des parents en devenir. Connaître le sexe du fœtus participe, comme entendre les battements de son cœur ou voir son corps prendre forme, à l'humanisation de l'enfant à naître. Par ces éléments, le fœtus devient un être vivant, un être humain puis une personne. La possibilité d'en faire non seulement un enfant, mais aussi son fils ou sa fille, se répercute sur la préparation d'un environnement correspondant au genre qui lui est ainsi assigné. Connaître le sexe de l'enfant permet ainsi de le prénommer, de le projeter un univers et ainsi de l'individualiser, en veillant à lui conférer prénom et environnement « appropriés » à son sexe.

Gaëlle Larrieu montre qu'il s'agit moins de différencier les univers masculin et féminin que d'éviter aux parents de garçons d'inscrire leur enfant dans un univers qui serait trop connoté féminin, à travers des marqueurs comme le rose, la dentelle, les robes, les fleurs (dans la décoration, les vêtements et les faire-part). Ainsi, à bien des égards, l'univers masculin serait considéré comme neutre par les parents (les marqueurs sont

¹ Pour la présentation de ces prix, voir le site de la Cnaf www.caf.fr rubrique presse-institutionnel/recherche-et-statistiques/jeunes-chercheurs ou la page Facebook <http://www.facebook.com/Jeuneschercheurs.CNAF>

autorisés pour les deux sexes), et devrait être préservé d'un univers féminin potentiellement dangereux pour la construction d'une identité masculine.

Le corpus montre toutefois quelques zones de résistance à l'assignation de genre, à travers le refus de parents de connaître le sexe du fœtus ou de participer à une construction genrée de l'identité de l'enfant. Dans le cadre de cette recherche les deux postures apparaissent rares (mais il s'agit d'un terrain qualitatif, plus immersif qu'extensif) et difficiles, voire impossibles à mettre en œuvre. Ainsi, les parents en devenir apprennent souvent le sexe de leur enfant à naître, y compris subrepticement alors qu'ils souhaitent attendre la naissance.

L'entourage, amical, familial ou institutionnel, tend à encourager les assignations de sexe. Les grands-parents peuvent y jouer un rôle particulièrement appuyé, notamment en offrant des cadeaux marqués ou en critiquant le choix de prénoms. Il devient alors difficile de laisser place à une autodéfinition de son genre par l'enfant, pour des parents qui doivent déjà composer avec leur propre socialisation genrée. Ces difficultés ne s'expriment pas seulement à mesure que l'enfant grandit mais dès la grossesse.

Benoît Céroux
Chargé de recherche et d'évaluation
Cnaf – Dser
benoit.ceroux@cnaf.fr

« On ne naît pas femme, on le devient » (1949). Au travers de cette formule, Simone de Beauvoir veut, à la fin des années 1940, montrer que la catégorie « femme » est un construit social et non pas une catégorie naturelle. La naissance est pensée comme une limite entre deux états : en amont un *être neutre*, le fœtus, sur lequel le social n'aurait pas encore de prise ; en aval, l'enfant qui, en contact avec le monde extérieur, devient femme ou homme. Le développement des échographies fœtales et le changement de statut du fœtus invitent à repenser cette rupture : l'existence de l'enfant précède sa naissance. Il est pensé comme étant *quelqu'un* par celles et ceux qui deviendront ses parents. Et plus encore, il est déjà pensé en tant qu'être sexué, c'est-à-dire en tant que fille ou garçon. Découvrir le sexe de son enfant est un des temps forts de la grossesse. Cette information en recouvre beaucoup d'autres pour les futurs parents : elle permet de lui choisir un prénom, de choisir la couleur du papier-peint de la chambre, d'imaginer des activités à faire avec elle ou lui, de se projeter sur son parcours professionnel... En ce sens, ne peut-on pas dire qu'un fœtus assigné fille lors de l'échographie naîtra déjà femme ?

Il s'agira dans ce mémoire de comprendre comment agit l'assignation, pendant la grossesse, en tant qu'elle est basée non pas sur des éléments *naturels* mais sur un système de classement historiquement situé qui produit deux catégories mutuellement exclusives. En ce sens, nous proposons de faire la maïeutique du genre.

A) Genre, grossesse et fœtus en sociologie

Cadre théorique : le genre en tant que division hiérarchique

Le genre précède le sexe

Les concepts de sexe et de genre sont au cœur de ce travail de recherche. Le terme « genre » est apparu, dans les années 1930, afin d'établir une distinction avec le terme « sexe » : le sexe renvoie à la distinction biologique entre mâles et femelles alors le genre désigne les différences culturelles entre femmes et hommes. Le genre peut donc être défini comme le « sexe social ». Il s'agit là d'une première étape de *dénaturalisation* des différences entre les hommes et les femmes : le genre est construction sociale (Bereni *et al.*, 2012, p 24-28). Cette première conception des rapports entre sexe et genre a été remise en cause dans les années 1980 par des chercheuses issues du courant du féminisme matérialiste. Pour Christine Delphy, l'idée sous-jacente à cette première définition est que le genre est « une construction sociale certes, mais érigée sur la base de groupes déjà constitués par la nature » (Delphy, 2013, p. 27). Les féministes matérialistes renversent cette causalité : il n'y a pas le sexe *puis* le genre mais le sexe *parce que* le genre. « Nous pensons que le genre – les positions respectives des femmes et des hommes - n'est pas construit sur la catégorie (apparemment) naturelle du sexe ; mais qu'au contraire le sexe est devenu un fait pertinent, et donc une catégorie de perception à partir de la création de la catégorie

genre, c'est-à-dire de la division de l'humanité en deux groupes antagonistes dont l'un opprime l'autre, les hommes et les femmes » (Delphy, 2013, p. 230). Le sexe est le marqueur de la division sociale et non pas sa cause.

Ce mémoire se base sur les définitions du sexe et du genre issues de ce courant de pensées :

- Le genre est « un système de bicatégorisation hiérarchisé entre les sexes (hommes/femmes) et les valeurs et représentations qui leur sont associées (masculin/féminin) » (Bereni *et al.*, 2012, p. 10).
- « Les sexes renvoient aux groupes et catégories produites par le genre » (Bereni *et al.*, 2012, p. 10): être femme ou homme. Ces deux classes sont « dissymétriques et mutuellement exclusives » (Raz, 2016).

Il ne s'agit pas de nier l'existence du biologique mais de dire que les réalités anatomiques en elles-mêmes sont ambiguës et dépourvues de sens, comme le sont tous les faits physiques (Delphy, 2013). En effet, si la division des êtres humains en deux groupes prétend refléter une réalité biologique, de nombreux travaux, notamment dans les études féministes des sciences ont mis en évidence le fait que cette bicatégorisation est produite par les scientifiques et est propre aux sociétés occidentales modernes, notamment depuis le XVIII^e siècle (Raz, 2016). Si la dimension du genre n'implique que deux emplacements possibles, les organes génitaux ne sont pas eux clairement divisés en deux catégories. Le classement des fœtus et nouveau-nés en tant qu'hommes ou femmes, fondement de notre ordre social, peut nécessiter, dans le cas des personnes intersexes, des *rectifications* chirurgicales du sexe du nouveau-né afin qu'il ressemble à un sexe *normal* (Fausto-Sterling, 2012) : « les sexes sont construits, jusque dans leur matérialité, par les normes de genre » (Bereni *et al.* 2012, p. 36).

Le genre produit dans et à travers les interactions

De façon complémentaire, ce travail se place également dans la lignée des travaux de West et Zimmerman et notamment de leur article « *Doing gender* » (2009). Nous reprenons notamment leur définition de la catégorisation de sexe. L'acte de catégorisation n'implique souvent pas de test formel de vérification, mais se base sur « notre croyance de sens commun des propriétés des personnes naturelles, *normalement sexuées* » (West et Zimmerman, 2009). Le monde est perçu comme composé d'uniquement deux sexes, chaque personne étant essentiellement un homme ou une femme. Dans les cas où les propriétés extérieures ne permettent pas de déterminer la classe de sexe d'une personne, l'interaction est rendue difficile. On considère comme naturel de vouloir et pouvoir distinguer la catégorie de sexe d'une personne. Chacun des individus en interaction prend en compte la catégorie de sexe de son interlocuteur ou interlocutrice dans sa façon d'interagir. De ce fait, le genre, au sens de rapport social et de diviseur, est quelque chose que l'on *fait*, de manière répétée, dans l'interaction avec autrui. Faire le genre signifie créer des différences qui ne sont ni naturelles, ni essentielles. Une fois produites, les différences sont mobilisées en retour pour faire valoir la *naturalité* du genre.

Tout comme Christine Delphy, Candace West et Jon Zimmerman montrent que la production du genre s'inscrit dans des rapports de pouvoir et de domination. Faire le genre de façon *appropriée* signifie reproduire et rendre légitimes les arrangements

institutionnels basés sur les catégories de sexe. Au contraire, les individus qui échouent à faire le genre convenablement pourront être amenés à rendre des comptes. Le concept d'*accountability* permet de mettre en avant le fait que les individus font des choix en tenant compte du fait que leurs activités vont être interprétées et commentées par les autres. « Faire le genre » fournit l'échafaudage de la structure sociale, et cet accomplissement est accompagné d'un mécanisme interne de contrôle social. En reconnaissant que ce sont bien des forces institutionnelles qui maintiennent des distinctions entre femmes et hommes, nous ne devons pas perdre de vue que c'est une validation située au niveau interactionnel qui confère à ces distinctions leur caractère de « naturalité » et de « normalité » » (West et Zimmerman, 2009).

Nous nous centrerons dans ce travail de recherche sur la façon dont le genre est produit, reproduit et légitimé au sein de la famille.

Reproduction des inégalités de genre dans la famille

Renforcement de la socialisation genrée des femmes et des hommes durant la transition à la parentalité

Des travaux ont montré que l'arrivée du premier enfant renforce les inégalités entre les femmes et les hommes au sein du couple. Bonnie Fox s'est intéressée au développement de la division genrée du travail au moment de la transition vers la parentalité, c'est-à-dire à la façon dont la parentalité produit des adultes genrés (Fox, 2001). Ses travaux s'inscrivent dans la continuité de ceux de West et Zimmerman, le genre étant présenté comme une activité encadrée dans les interactions quotidiennes. Son étude se base sur des entretiens longitudinaux auprès de quarante couples hétérosexuels durant la période pendant laquelle elles et ils deviennent parents pour la première fois.

Elle montre que le fait d'être mère est le produit de la relation continue de la femme avec son partenaire en examinant les relations sociales dans la parentalité et la façon dont elles sont négociées dans les mois de « formation » au fait d'être parents. Pour cela, elle présente les causes et les conséquences relationnelles de quatre changements et leurs implications dans la position de ces femmes dans leur relation à leur partenaire. Un des éléments forts sur lequel insiste l'auteure est que la responsabilité pour les enfants est genrée et privatisée dans les sociétés occidentales modernes, et que de ce fait c'est à la mère d'accepter la responsabilité pour le bébé. Dans un même temps, les femmes deviennent plus dépendantes de leur conjoint car elles ont le sentiment qu'elles ne pourraient pas s'en sortir seules. C'est également à elles que revient la mission de médier la relation entre le père et l'enfant, ce qui implique de s'investir encore davantage notamment dans le soin à l'enfant ou les tâches domestiques afin que le père puisse passer des moments agréables avec l'enfant : « *It takes work to bring the man into the picture* »². C'est une des raisons qui explique le développement d'une division du travail moins équilibrée. L'auteure met aussi en évidence le développement d'une vie sociale plus tournée vers la famille. Cela affecte les femmes plus que les hommes et peut participer à promouvoir des inégalités. Les femmes se retrouvent,

² Citation extraite d'un entretien de Bonnie Fox avec une femme ayant accouché récemment. Traduction de l'auteure : « Ça nécessite des efforts pour intégrer l'homme »

pendant et après la naissance, immergées dans des situations où le genre est primordial. La maternité est perçue comme la donnée principale de l'identité, ce qui n'est pas le cas pour les hommes et la paternité.

D'autres travaux ont également mis en évidence la façon dont la femme enceinte est perçue comme propriété de la société pendant la grossesse, moment pendant lequel son corps ne lui appartient plus. « Le corps maternel demeure, malgré tout, pensé comme le principal espace matériel de l'expérience reproductive, et reste un corps à encadrer de près afin de préserver la différence des sexes » (Cardi et Quagliariello, 2016). Les personnes enceintes sont invitées à modifier leur comportement avec notamment la diffusion de discours sur les comportements à risque (alcool, tabac, alimentation). « La société leur demande en quelques sortes de prouver de façon prénatale qu'elles sont déjà de bonnes mères » (Jacques, 2007).

Socialisation familiale genrée dans la petite enfance

De nombreux travaux se sont également centrés sur la socialisation genrée pendant l'enfance, c'est-à-dire la façon dont différentes institutions (la famille, la crèche, l'école) participent à reproduire et légitimer les différences entre filles et garçons. Tous ces travaux adoptent une définition assez semblable de ce qu'est la socialisation genrée : « des processus par lesquels les individus assignés depuis leur naissance à une classe de sexe apprennent à se comporter, à sentir et à penser selon les formes socialement associées à leur sexe et à « voir » le monde au prisme de la différence de sexe » (Bereni *et al.*, 2012, p. 107). Les recherches en sociologie du genre mettent en avant le fait que l'enfant dès sa naissance est « pensé, projeté et agi » (Rouyer et Zaouche-Gaudron, 2006, p. 26) en tant que filles ou garçons à la fois par ses parents et par le reste de son entourage. Des études faites sur la perception des nouveau-nés, utilisant le paradigme du Bébé X³, montrent que la façon d'interagir avec l'enfant change selon le sexe donné, et notamment dans le choix des objets proposés : des jouets étiquetés féminin pour les filles et des jouets étiquetés masculin pour les garçons. Par la suite, les activités et jouets proposés aux enfants sont également différenciées, ceux des garçons étant plus axés sur la manipulation alors que ceux des filles sont réduits aux activités domestiques et maternelles (Zegaï, 2010). L'implication des parents dans les activités et le soin diffère selon le sexe des enfants et la composition de la fratrie (Rouyer et Zaouche-Gaudron, 2006). L'appartenance de classe produit également des différences, les parents de milieux populaires renforçant la socialisation genrée (Octobre, 2010). « Cette socialisation différenciée permet de façon précoce l'apprentissage des connaissances relatives aux rôles de sexe, ainsi que l'adoption par l'enfant des comportements conformes à son sexe d'appartenance » (Rouyer et Zaouche-Gaudron, 2006, p. 40). En ce sens, l'enfance peut être considéré comme « un laboratoire du genre » (Cromer, Dauphin, et Naudier, 2010)

Un des manques de ces travaux est de ne pas considérer que l'assignation à une classe de sexe a lieu avant la naissance à partir du moment où l'échographiste annonce aux personnes attendant un enfant si « c'est une fille ou un garçon ». En amont de cette annonce, les préférences et les projections des parents sont également basées sur leurs

³ Le sexe du bébé est donné par l'expérimentateur-riche aux participant-e-s et peut ne pas correspondre à son assignation réelle.

représentations différenciées de ce qu'est le féminin et le masculin. Durant la petite enfance, l'enfant n'est pas seulement passif mais également acteur de sa propre socialisation genrée, avec notamment des mécanismes de renforcement, d'appropriation ou de rejet des normes inculquées : il ne s'agit pas d'un simple apprentissage (Dafflon-Novelle, 2006). Pendant la grossesse, la situation est différente puisque l'enfant n'existe pas encore en tant que tel : son assignation à une classe de sexe et les choix liés à celle-ci se font pour lui mais sans lui. Comprendre la production du genre pendant la grossesse nécessite de s'intéresser dans un premier temps au fœtus.

Prendre le fœtus comme objet d'étude

Le fœtus, un objet d'étude en sociologie

Dans son livre, *La condition fœtale*, Luc Boltanski s'inscrit dans une démarche de sociologie morale et de sociologie de la critique afin de créer une grammaire de l'engendrement. Il met en avant le fait que les sciences sociales ont accordé peu d'attention à la création d'êtres humains (Boltanski, 2004). Deux disciplines se sont partagées les travaux sur la « reproduction » : la démographie en se centrant sur des phénomènes considérés comme essentiellement biologiques pour voir leurs effets sur la société et la sociologie par le prisme à la socialisation des nouveau-nés. « Ce faisant, elle a entériné au moins implicitement, la division entre une fabrication de l'enfant en tant que chair, dont l'étude relèverait essentiellement des disciplines biologiques et médicales, et une formation de l'enfant, en tant qu'il ferait, après sa naissance, l'objet d'une prise en charge sociale, c'est-à-dire en tant que futur membre d'un groupe ou en tant que futur citoyen, que la sociologie pourrait, à ce titre, prendre comme objet d'étude » (Boltanski, 2004, p. 45). Or, si l'on renonce à l'idée que le travail de la sociologie commence avec l'étude de la socialisation et de la petite enfance, on peut étudier les processus de singularisation au travers de l'acte d'engendrement. Il s'agira de penser la singularisation des êtres humains dans le cours d'un processus continu, allant de la conception à la naissance.

Boltanski décrit également ce qui fait qu'un être peut être considéré comme faisant partie des humains, c'est ce qu'il nomme « le cahier des charges minimales pour faire des humains ». Il faut tout d'abord qu'ils soient réputés comme appartenant à l'espèce humaine. Mais il faut également faire des êtres « susceptibles d'être rangés dans des classes » : « pouvoir être considéré dans un rapport qui à la fois les établit comme équivalents de certains êtres appartenant à l'espèce humaine et comme distincts d'autres dont l'appartenance à l'espèce humaine est aussi reconnue » (Boltanski, 2004, p. 61). L'assignation à une classe de sexe est l'opération la plus simple de classification dans nos sociétés actuelles. Le dernier impératif est de faire des êtres susceptibles d'être singularisés. Une fois que le fœtus est singularisé, notamment au travers du choix d'un prénom, il ne peut plus être considéré comme remplaçable, ce qui rend sa perte incomparable. Ce sont ces notions de classification et de singularisation qui devront questionner dans le rapport qu'entretiennent les futurs parents au fœtus.

Quand le fœtus devient visible

Dans ses travaux sur la grossesse et l'accouchement, Béatrice Jacques met en avant l'importance des échographies dans l'expérience vécue par les femmes enceintes.

L'échographie du premier trimestre ou celle de datation produit notamment un grand changement, en effet « la femme passe du sentiment d'être enceinte à celui de porter un enfant » (Jacques, 2007). L'image échographique, considérée comme preuve objective puisqu'émanant du médical, rend l'enfant présent plus tôt. Avec l'échographie qui rend la peau transparente, la séparation interne/externe n'a plus lieu : le fœtus est rendu visible en même temps que la mère est effacée. La technique accorde un « statut de réalité » au fœtus qui peut maintenant être intégré à l'expérience de l'enfantement. La technique a également contribué à l'émergence du modèle des deux patients dans lequel le fœtus est traité comme un patient à part, séparé de la mère. Cette séparation peut être considéré comme « une naissance anténatale » (Sandelowski, 1994) dans le sens où le fœtus devient un être intégré au corps social durant la grossesse. En effet, la mère perd le monopole de connaissance sur le fœtus et celui-ci devient accessible à plus de monde : le conjoint, l'échographiste, mais aussi la famille élargie et les proches au travers de la circulation des images échographiques. Margarete Sandelowski a mis en évidence, en se basant sur des entretiens longitudinaux avec plus de soixante couples, le fait que les échographies changent l'expérience de la grossesse et le rapport entretenu au fœtus de façon différenciée pour les femmes qui portent l'enfant et leurs conjoints (Sandelowski, 1994). Avant que les échographies ne se généralisent dans les années 1980, la paternité restait une idée assez abstraite pendant la grossesse alors que la maternité avait un sens pour les femmes enceintes dès l'annonce de leur grossesse. La généralisation de l'échographie a rompu avec cela. L'échographie a permis d'inclure les pères et de les impliquer davantage dans la grossesse. Si cela constitue un élément important dans la grossesse pour les deux membres du couple, l'homme se retrouve confirmé dans sa paternité, alors que la femme peut se sentir exclue, notamment lorsque l'homme prend toute la place durant l'échographie ou lorsqu'elle a le sentiment que l'échographe possède plus d'informations qu'elle sur l'enfant qu'elle porte. En ce sens l'échographie a renversé la situation traditionnelle concernant l'accès au fœtus, pouvant participer à une appropriation par les hommes des fœtus auxquels ils n'avaient pas avant accès. De plus, le père est le seul qui durant l'échographie regarde sans être lui-même regardé (la femme et l'échographe étant à la fois observateur-riche du fœtus et observé-e-s par les autres).

La façon de percevoir le fœtus dépend aussi de la façon dont il va être décrit lors des échographies par l'échographe. En 1997, Lisa Mitchell et Eugenia Georges ont montré, en étudiant les procédures différentes mises en place dans l'analyse médicale et la façon dont le comportement du fœtus est décrit par l'échographe pendant la séance, que les mères canadiennes percevaient, plus souvent que les mères grecques, leur fœtus comme ayant une identité développée.

Production parentale des normes de genre appliquées au fœtus

Choisir de savoir ou non le sexe du fœtus

Au-delà du fait de voir le fœtus, une des attentes majeures de l'échographie est de savoir le sexe du fœtus. Médora Barnes a travaillé sur la façon dont les femmes enceintes vivent l'expérience de la grossesse selon qu'elles connaissent ou non le sexe du fœtus en faisant une comparaison entre des femmes ayant donné naissance dans les années 1970 et les années 2000. Pour cela elle a réalisé une trentaine d'entretiens semi-directifs avec des femmes hétérosexuelles, américaines, blanches, en majorité de

classe moyenne et supérieure. Une vingtaine ont donné naissance dans les années 2000 (deux tiers ont choisi de connaître le sexe et un tiers de ne pas le connaître avant la naissance). Une dizaine ont donné naissance dans les années 1970 et ne savaient pas le sexe pendant la grossesse puisque l'échographie obstétricale ne s'était pas généralisée. Actuellement, la majorité des femmes américaines – mais également françaises⁴ – connaissent le sexe avant la naissance, si bien que c'est plutôt le fait de ne pas savoir qui apparaît comme un choix. C'est une décision à prendre plusieurs fois puisque la question revient à chaque échographie. Les femmes ayant choisi de ne pas savoir dans les années 2000 étaient toutes diplômées du supérieur et ont dit avoir eu à résister à la pression de la famille et des amis. Elles avaient également un parcours de grossesse qui déviait de la norme médicalisée⁵ (Barnes 2015a). Les femmes qui veulent savoir ont pour certaines vraiment fait ce choix mais pour d'autres, elles suivent simplement l'hypothèse institutionnelle selon laquelle tout le monde veut savoir et ne se lance pas dans une réflexion (« puisque la technologie permet de le savoir, on va le savoir »). Un des arguments pour le fait de savoir est de pouvoir mieux « planifier ». Il y a à la fois une préparation de l'environnement matériel mais aussi une préparation de soi à son nouveau rôle. Celles qui ne veulent pas savoir parlent du mystère à préserver et de la surprise.

L'étude française, menée par des chercheuses du laboratoire Printemps, est basée sur des entretiens longitudinaux avec des couples de classes supérieures attendant leur second enfant, met en avant les mêmes processus. Mais elle montre également que le fait de ne pas vouloir savoir le sexe ne signifie pas que les représentations et les pratiques genrées n'agissent pas : « Le refus de sexuer les préparatifs est ainsi plutôt envisagé comme une mise en suspens provisoire que comme une possibilité de contourner durablement les représentations ordinaires du masculin et du féminin. » (Pelage *et al.*, 2016). Les vêtements choisis sont neutres pour ne pas prendre le risque d'un désajustement et deux prénoms nettement marqués comme étant l'un masculin et l'autre féminin ont été choisis. Elle souligne un autre point intéressant : savoir permet également de se préparer au genre. En effet, lorsque la préférence pour un sexe ou pour un autre est contrariée, le temps de la grossesse permet de convertir la déception en joie, il y a un « travail de réélaboration d'arguments positifs pour s'accorder à cette nouvelle donne » (Pelage *et al.* 2016).

Penser au fœtus en tant que fille ou garçon

« Sexualiser le futur enfant permet de poursuivre le travail d'individualisation du fœtus, de le personnaliser » (Jacques, 2007). Avec la connaissance du sexe arrive la fonction de nomination : le choix du prénom et son utilisation de façon prénatale finalisent la construction psychosociale du futur individu (Coulmont, 2011). L'auto-analyse faite par Kara Smith, chercheuse en sciences du langage pendant sa propre grossesse – en se basant sur un carnet tenu pendant toute la grossesse - permet aussi de se rendre compte comment l'assignation à une catégorie de sexe détermine une personnalité pour la mère et par ce biais fait du fœtus un humain (Smith, 2005). Elle explique qu'à cinq

⁴ En 2012, seuls 10% des parents ne demandent pas à connaître le sexe du fœtus selon les résultats de l'enquête ELFE.

⁵ Ce sont des femmes qui souhaitaient un suivi de la grossesse « naturel » et un accouchement sans péridurale par exemple.

mois de grossesse, elle ne pensait pas au bébé comme étant d'un sexe ou d'un autre, mais plutôt comme étant un être androgyne : « *the baby is much like a « plant »* »⁶. « *No genitals, no gender* »⁷. Le jour de l'échographie du second trimestre, elle a inscrit dans son carnet : "*we're going to find out who you are today*"⁸. La connaissance du sexe permet de déterminer le fœtus en tant que personne.

Les femmes interrogées par Barnes sont toutes d'accord pour dire que la connaissance du sexe a changé leur façon de penser et de parler au fœtus mais à des degrés différents. Elles évoquent par exemple un langage genré qui ressemble à ce qui existe après la naissance du bébé ou même des conversations où elles font parler le bébé en lui prêtant une voix correspondant au sexe attribué. Au contraire, les mères ne connaissant pas le sexe disent ne pas parler souvent au bébé et ne pas avoir de longues conversations. De même, les femmes ayant donné naissance dans les années 1970 décrivent de rares conversations. Les femmes connaissant le sexe du bébé présentent également comme un avantage le fait de pouvoir parler du bébé en utilisant des pronoms genrés, qu'elles nomment les « *pronoms corrects* ». De même la majorité d'entre elles nomment le fœtus par le prénom qu'elles ont choisi pour lui durant la grossesse, et certaines encouragent même leur entourage à le faire. Au contraire, celles ayant accouché dans les années 1970 ne le faisaient pas et sont critiques vis-à-vis de cette pratique. Si toutes les femmes disent avoir discuté du nom pendant la grossesse, la possibilité de nommer régulièrement le bébé n'apparaît envisageable qu'avec la connaissance du sexe (alors même que ce serait possible avec un prénom mixte).

Au-delà de ces interactions, les chercheuses du laboratoire Printemps montrent que les parents convoquent des dispositions masculines et féminines dans leur description du fœtus et de leurs projections. Il y a une inscription de la relation à l'enfant dans un rapport genré que ce soit dans le rôle éducatif (notamment dans les activités) ou la nature des relations affectives. De façon assez attendue, les filles sont considérées comme plus calmes et faciles et les garçons actifs et bagarreurs. La différence de caractère est associée à des goûts et des activités sexuées : les mères avec leur fille et les pères avec leur fils supposent donc une proximité de goûts et d'activités. Même les parents détachés des normes de genre pour eux les appliquent à leurs enfants : « la tension entre refus et soumission aux stéréotypes de genre joue à plein et borne d'emblée l'espace des possibles de la socialisation enfantine » (Pelage *et al.*, 2016).

Constituer une garde-robe et préparer une chambre de façon différenciée pour une fille ou un garçon

Barnes montre que découvrir le sexe du bébé permet aux mères de s'engager dans une consommation et une préparation matérielle très genrées, contrairement aux mères des années 1970 qui tentaient de préparer un environnement neutre. De ce fait, l'environnement des nouveau-nés est actuellement plus genré qu'il y a trente ans. Si les mères font des achats genrés, il y a également des pressions de la part des proches qui intensifient cela notamment au travers de leurs cadeaux. Dans la lignée des travaux de West et Zimmerman, Barnes évoque également l'anxiété que peuvent ressentir les

⁶ Traduction de l'auteure : « Le bébé est plutôt une 'plante' »

⁷ Traduction de l'auteure : « Pas d'organes génitaux, pas de genre »

⁸ Traduction de l'auteure : « Nous allons savoir qui tu es aujourd'hui »

mères qui doivent faire le « bon choix » en tant que mère mais aussi pour l'identité naissante, notamment genrée de leur enfant (Barnes 2015b).

Les travaux français de Samuel et ses collègues, en incluant le père à la recherche, permettent de mettre en avant le fait que le travail de préparation est fortement sexué au sein du couple : il s'agit principalement d'une affaire de femmes, et les hommes y sont très peu impliqués. Les achats des pères sont par ailleurs souvent disqualifiés car jugés pas assez pratiques par exemple. Les achats restent marqués par le sexe de l'enfant à venir même si les mères semblent se démarquer des représentations usuelles du masculin et du féminin. Il y a une préférence pour des tons neutres pour les premiers jours après la naissance (raisons économiques et idéologiques avancées). Mais cette distance est aussi affirmée pour l'ensemble de la garde-robe. « Une logique de distanciation sociale est certainement à l'œuvre vis-à-vis des pratiques de sexuation des vêtements qui sont plus marquées dans les classes populaires » (Rollet *et al.*, 2014). Cependant, elles ne se risquent pas à une inversion des représentations usuelles du masculin et du féminin. De plus, s'il y a une recherche de neutralité dans les choses achetées, on retrouve souvent une légère mais significative connotation de genre. Les pratiques d'achat varient aussi selon le sexe : les achats sont souvent plus nombreux et décrits comme plus présents pour une fille. De même, si habiller une fille en bleu ne pose pas de problème, le rose reste toujours banni pour les garçons. Il ne s'agit donc pas seulement de préparer une garde-robe mais de préparer une garde-robe féminine ou masculine et de ce fait constitutive d'une apparence masculine ou féminine. La socialisation de genre par les vêtements à l'œuvre pendant l'enfance est déjà en place avant la naissance. On retrouve les mêmes choses dans la préparation de la chambre avec une sexuation des décors des objets et une volonté de créer des éléments nets de différenciation et d'individualisation pour chacun des enfants.

Ce travail de recherche se situe à l'intersection des différents champs de recherche présentés. Il s'agira de penser l'assignation à une classe de sexe pendant la grossesse comme un processus collectif, impliquant à la fois les futurs parents, le milieu médical et l'entourage, mais sans intervention du premier concerné, qui n'existe pas encore, en tant que tel. L'objectif est de comprendre *comment le genre, en tant que système de hiérarchisation, est reproduit et légitimé pendant la grossesse au travers du classement des fœtus en deux catégories mutuellement exclusives.*

Les questions découlant de cette problématique sont nombreuses : Quelle est la place de la sexuation du fœtus dans le processus d'humanisation de celui-ci ? Quels sont les conséquences matérielles et symboliques de cette sexuation ? Dans quel cadre la catégorisation en deux classes de sexes exclusive et dissymétrique se produit ? Qu'implique le fait de penser son enfant en tant que fille ou garçon et non plus en tant que bébé ? Sur quoi se basent les préférences et les projections parentales ? De quelles façons les futurs parents posent l'ensemble des cadres d'une socialisation genrée d'un individu qui n'existe pas encore ?

B) Terrains d'enquête et méthodes

Une recherche qualitative menée sur trois terrains complémentaires

Mon travail de recherche repose sur une enquête qualitative menée principalement sur trois terrains : des séances d'observations en hôpital lors des échographies fœtales, des entretiens longitudinaux avec des personnes attendant leur premier enfant et l'analyse d'un fil de discussion sur un forum de grossesse.

Originalité des terrains de recherche

Les recherches se rapprochant le plus de mon objet d'étude sont principalement basées sur des entretiens (Barnes 2015a; Samuel *et al.* 2014). Cependant ma méthodologie se démarque par le choix *d'entretiens longitudinaux avec les deux membres du couple pendant la grossesse*. En effet, dans le cas de Barnes, les entretiens ont aussi eu lieu pendant la grossesse mais elle n'en a fait qu'un seul avec chacune des femmes. Les chercheuses du laboratoire Printemps ont réalisé plusieurs entretiens avec les deux membres du couple mais seul le premier entretien a eu lieu pendant la grossesse. Mon approche a pour avantage de permettre de cerner plus finement les évolutions ayant lieu pendant la grossesse concernant la conception du fœtus. Alors que les enquêtes précédentes s'appuyaient sur les récits rétrospectifs des enquêté-e-s pour saisir les évolutions ayant lieu durant la grossesse, la comparaison de deux entretiens séparés de quelques mois pendant la grossesse offre des données bien plus riches et réduit le risque de biais liés à la mémoire ou encore à l'autocensure. De plus mon travail, contrairement à ceux cités précédemment, se centre uniquement sur le premier enfant. Enfin, l'hétérogénéité de notre échantillon, à la fois en termes de genre et de classe sociale, constitue un apport non négligeable.

Les *observations d'échographies en hôpital* et *l'analyse de forum* sont des méthodes qui n'ont pas encore été utilisées dans l'étude de l'assignation de genre aux fœtus pendant la grossesse. De nombreux travaux se sont intéressés aux échographies pour analyser la place différenciée de la femme enceinte et de son conjoint durant cette consultation (Draper, 2002), pour comprendre le statut que cela confère au fœtus (Roberts, 2012; Palmer, 2009), pour s'intéresser aux « pathologies » comme la trisomie (Vassy, 2011) ou l'intersexuation (Raz, 2015). S'ils évoquent l'annonce du sexe comme un élément important pour les parents, peu d'études se sont centrées sur cet élément (Larkin, 2006). Il m'a semblé important d'investir ce champ afin de saisir la façon dont se rencontrent les attentes parentales et les logiques médicales et ce notamment concernant le sexe du fœtus. Concernant les forums, l'investissement des chercheuses et chercheurs dans ce champ d'étude est assez récent (Holtz, Kronberger et Wagner, 2012) et il a fallu encore plus de temps pour que les *mommyblog* (Friedman et Calixte, 2009) et les forums de grossesse soient considérés comme objets d'études légitimes en sociologie. Pourtant, Internet regorge de données à la fois riches et facilement accessibles concernant l'expérience de la grossesse et la façon dont les femmes enceintes la partagent entre elles.

Caractéristiques et hétérogénéité de l'échantillon

Deux critères de sélection ont guidé le choix de l'échantillon : s'intéresser uniquement à des grossesses désirées (même si pas forcément planifiées) et à des personnes attendant leur premier enfant. Aucun entretien n'a été réalisé avec des personnes souhaitant interrompre leur grossesse puisque dans ce cas le second entretien n'aurait pas pu être mené. Concernant le premier enfant, ce choix repose sur deux raisons principales. Tout d'abord, l'expérience de la grossesse est vécue de façon différente selon qu'elle soit une expérience nouvelle ou répétée (Jacques, 2007), les doutes et les questionnements notamment concernant le rapport à l'enfant sont plus présents lors de la première grossesse. Nous l'avons vu, l'arrivée du premier enfant modifie également le partage des tâches dans le couple (Fox, 2001). De plus, pour les couples ayant déjà des enfants, les préférences et attentes liées au sexe de l'enfant à venir sont souvent influencées par le sexe des précédents enfants (Samuel *et al.*, 2014). J'ai préféré écarter ce facteur de ma recherche pour me centrer sur une seule grossesse et ne pas avoir à prendre en compte les précédentes. Dans les faits, l'échantillon est aussi homogène sur d'autres aspects bien que cela n'ait pas été préalablement prévu : toutes les personnes interrogées sont cisgenres² et en couple hétérosexuels.

Concernant le genre et la classe sociale, l'hétérogénéité de l'échantillon est volontaire. Des hommes ont été inclus dans l'enquête alors qu'ils sont souvent absents des travaux portant sur la grossesse. Cela permet à la fois de comparer leur ressenti à celui des femmes mais aussi d'avoir une analyse en termes de couple. En ce qui concerne les classes sociales, les études existantes sont centrées sur les classes moyennes et supérieures que ce soit de façon délibérée ou non. Les chercheuses du laboratoire Printemps ont choisi de centrer leur étude sur des couples de classes supérieures en formulant l'hypothèse qu'ils étaient ceux qui adhéraient le plus aux normes d'égalité entre les femmes et les hommes ce qui permet donc « *d'appréhender les tensions qui peuvent exister entre les normes égalitaires et d'autres injonctions à la différenciation et à la singularisation des enfants* » (Samuel *et al.*, 2014). Cependant, si certaines enquêtes ont pu montrer que les classes supérieures adhèrent plus fortement aux normes égalitaires concernant l'éducation des jeunes enfants (introduire références), cela concernait des activités particulières. En faire un postulat pour l'ensemble des normes de genre constitue un biais important.

Enfin, concernant la race, seule une minorité des personnes interrogées ou participantes au forum est racisée alors même que la majorité des personnes observé-e-s lors des échographies le sont. Il y a là un biais important à prendre en compte à la fois d'un point de vue scientifique (de représentativité) mais aussi d'un point de vue de reproduction des inégalités. L'échantillon des échographies et celui des entretiens étant très différents, il ne s'agira pas de les comparer, mais plutôt de les utiliser de façon complémentaire.

² Ce terme désigne les personnes qui se reconnaissent dans le sexe qui leur a été assigné à la naissance.

Protocole empirique

Entretiens semi-directifs longitudinaux

Les entretiens constituent le cœur de mon travail de terrain. S'il ne semble pas au premier abord que les femmes enceintes et leur conjoint soient une population très difficile à rencontrer, j'ai été confrontée à deux obstacles dans ma recherche d'enquêté-e-s. Premièrement, les personnes que je cherchais devaient correspondre à certains critères : ne pas encore avoir d'enfant et être dans les premiers mois de grossesse (avant l'échographie du second trimestre), moment où la grossesse n'est pas encore visible. Deuxièmement, j'ai été confrontée à de nombreux refus ou absence de réponse de la part des institutions (une trentaine) que ce soit des maternités, des cabinets privés ou des associations à qui je demandais de me mettre en contact avec des personnes concernées ou de diffuser mon annonce.

Le moyen le plus efficace de recrutement a été l'interconnaissance ; j'ai pu trouver quatre couples d'enquêté-e-s de cette façon. Une dizaine de messages postés sur les cinq plus gros forums de grossesse m'ont permis d'entrer en contact avec un couple et une femme ; les entretiens ont dû se faire par téléphone car ils ne vivent pas en région parisienne ou toulousaine. Un couple a été rencontré via une préparation à la paternité et un autre au travers de séances de préparation spirituelle à la naissance. Enfin, deux des femmes pour lesquelles j'ai assisté à l'échographie du premier trimestre ont accepté de faire un entretien. J'ai toujours présenté ma recherche comme étant un travail de fin de mémoire centré sur l'expérience de la grossesse sans faire mention du genre en tant que point d'entrée de ma recherche.

L'échantillon se compose de dix-sept personnes (dix femmes et sept hommes). Trois hommes n'ont pas participé à l'enquête : le conjoint d'Illana a refusé par manque de temps ; dans les cas d'Hedwige et de Luana, la situation est plus complexe puisque leurs conjoints ne s'impliquent pas dans la grossesse. Le tableau 1 présente les différents enquêté-e-s (genre, âge profession), la date des deux entretiens, leurs durées ainsi que le nombre de semaines de grossesse (SG) de la femme enceinte au moment des entretiens.

tableau 1 – Présentation des personnes interrogées

	Genre	Age	Profession	1 ^{er} entretien			2 ^e entretien		
				Date	Durée	SG	Date	Durée	SG
Aliénor	Femme	25	Auto-entrepreneuse dans le design	22-sept	1h10	18	09-janv	2h15	34
Aurélien	Homme	25	Modeleur-maquettiste	29-sept	55 min	19	13-janv	1h10	34
Manon	Femme	26	Sans emploi	11-oct	1h20	17	01-févr	2h10	33
Mewen	Homme	26	Ingénieur informatique	16-oct	45 min	18	12-févr	1h30	36
Ilana	Femme	30	Infirmière	12-oct	50 min	17	07-févr	1h	34
Faustine	Femme	30	Ingénieure en environnement	31-oct	45 min	15	24-févr	1h	32
Franck	Homme	37	Garagiste	31-oct	20 min	15	21-mar	30 min	35
Dania ¹⁰	Femme	25	Ingénieure R&D					2h	36
Damir	Homme	29	Consultant en sécurité informatique				05-nov		
Charlotte	Femme	28	Professeure de SVT	05-nov	1h30	13	18-mar	1h15	32
Cédric	Homme	31	Architecte d'intérieur	05-nov	45 min	13	18-mar	45 min	32
Eugénie	Femme	34	Ingénieure informatique	11-nov	1h05	20	15-févr	1h	33
Eric	Homme	30	Ingénieur informatique	11-nov	1h20	20	13-févr	1h10	33
Hedwige	Femme	19	Etudiante infirmière	14-déc	1h10	17	06-avr	1h	30
Luana ¹¹	Femme	28	Vendeuse dans le prêt-à-porter	16-déc	1h	13			
Sabine	Femme	35	Femme de ménage	28-déc	1h	14	25-mar	1h30	26
Sébastien	Homme	35	Auto-entrepreneur dans la rénovation	02-janv	40 min	14	25-mar	50	26

Deux entretiens semi-directifs ont été réalisés avec chacun des enquêté-e-s. Le premier a eu lieu entre la treizième et la dix-huitième semaine de grossesse (entre la fin du troisième mois de grossesse et le début du cinquième¹²) et le second entre la vingt-sixième et la trente-sixième (entre le septième mois de grossesse et le début du neuvième). Les entretiens ont duré entre 20 minutes et 2h15 ; ceux avec des femmes étant généralement plus longs que ceux avec des hommes. Quatre des couples attendent une fille, cinq un garçon¹³. La première grille d'entretien a été élaborée en se basant sur les travaux de Barnes et des chercheuses du laboratoire Printemps ainsi que

¹⁰ Pour ce couple, les modalités d'entretien ont été différentes : Dania était déjà en fin de grossesse quand je l'ai rencontrée, j'ai choisi de quand même faire l'entretien avec elle et son mari car je n'étais pas sûre à ce moment-là de réussir à réunir suffisamment de personnes dans mon échantillon. De plus, l'entretien a été réalisé de façon collective.

¹¹ Un seul entretien a été réalisé avec Luana. Alors qu'elle avait accepté le principe d'un second entretien lors du premier, elle n'a pas fait suite à mes demandes lorsque je l'ai recontacté.

¹² Un tableau, présent en annexe, montre la correspondance entre les semaines de grossesse et les mois de grossesse.

¹³ Le sexe de l'enfant de Luana n'est pas connu puisque le second entretien n'a pas été réalisé.

sur des éléments émanant des forums. La deuxième grille reprend plusieurs éléments de la première et a été complétée par des éléments provenant des premiers entretiens. Les thèmes abordés sont les suivants (liste non-exhaustive) : la découverte de la grossesse, les interactions (avec la famille et les proches) en lien avec la grossesse, le suivi médical et les différentes consultations, le fait de vouloir savoir ou non le sexe de l'enfant, la préparation de la chambre et des vêtements, la communication avec le fœtus (lui parler, le nommer, toucher le ventre etc.), les projections sur l'avenir (notamment les activités à faire ensemble et l'éducation). Tous les prénoms ont été anonymisés. Afin de faciliter la compréhension du lecteur, les initiales des deux membres d'un même couple sont identiques.

Observations pendant les échographies

Afin de réaliser des observations durant les consultations obstétricales, je suis entrée en contact avec de nombreux hôpitaux, cabinets de sages-femmes et centre d'échographies de la région parisienne : parmi la quarantaine d'établissements contactés (par mail et/ou par téléphone), seul deux d'entre eux ont accepté de me rencontrer. La rencontre avec deux sages-femmes d'un cabinet de la banlieue nord de Paris n'a pas abouti puisqu'elles ont refusé que j'assiste à des consultations : celles-ci constituant « des événements médicaux et non pas sociaux ». Par contre, la cheffe adjointe de la maternité d'un hôpital de la banlieue nord de Paris m'a donné accès aux consultations et échographies après un rendez-vous au cours duquel je lui ai présenté mon travail sans évoquer le sujet exact. J'ai commencé par des observations exploratoires durant les échographies et consultations, puis j'ai choisi de me centrer exclusivement sur les échographies¹⁴. J'ai réalisé huit séances d'observations durant les mois de septembre, octobre et novembre et j'ai ainsi assisté à trente-quatre échographies : à la fois des échographies du premier (T1), du second¹⁵ (T2) et du troisième trimestre (T3), qui sont les trois échographies conseillées et remboursées en France. En moyenne, une échographie obstétricale dure entre trente minutes et une heure. Le tableau 2 présente les différentes séances d'observations.

¹⁴ Les consultations relèvent principalement de l'administratif (avec une succession de questions sur les antécédents médicaux et l'état de santé actuel) et très peu d'éléments m'ont paru pertinents à exploiter dans le cadre de cette recherche. De plus, les échographies ont une valeur symbolique forte comme nous le verrons dans la partie 1.

¹⁵ J'ai effectué moins d'observations durant les échographies du second trimestre car beaucoup d'entre elles se font dans des cabinets privés, seules les patientes ayant des grossesses repérées comme pathologiques font tout leur suivi à l'hôpital.

tableau 2 – Séances d'observation des échographies foetales

Date et heures	Professionnelle	Echo T1	Echo T2	Echo T3
23/09 de 9h30 à 12h20	Rebecca (doctoresse)		1	3
23/09 de 14h30 à 16h	Elodie (sage-femme)	1		2
04/10 de 9h à 12h30	Amélie (sage-femme)	3		2
06/10 de 9h à 12h30	Amélie (sage-femme)	3	1	
14/10 de 10h à 13h	Rebecca (doctoresse)		1	4
04/11 de 9h40 à 13h	Rebecca (doctoresse)	1	1	3
18/11 de 9h10 à 13h	Amélie (sage-femme)	4		
25/11 de 9h à 12h30	Amélie (sage-femme)	3	1	
	Total	15	5	14

Ces observations ont eu lieu dans un hôpital public de la banlieue parisienne caractérisé par une population majoritairement étrangère, pour partie non-francophone, et de classe populaire. La barrière de la langue a joué un rôle important dans les difficultés de recrutement des enquêté-e-s à l'hôpital. En effet la majorité des femmes attendant leur premier enfant étaient arrivées récemment en France et ne parlaient pas encore français ; celles qui parlent français sont généralement enceinte de leur second ou troisième enfant. De ce fait, je n'ai pas pu recruter plus de deux enquêtées via mes observations. Ce décalage entre la population enquêtée et observée constitue un biais, notamment car des études ont montré que les femmes racisées peuvent être traitées différemment des femmes blanches par les professionnels de santé et ce notamment en gynécologie et obstétrique (Nacu, 2011). Les observations sont également enrichies par de nombreuses discussions informelles avec les sages-femmes et la doctoresse qui ont pratiqué les échographies auxquelles j'ai assisté.

Forums de discussion sur la grossesse

Mon troisième terrain, celui des forums, est apparu lors de mes recherches. En effet, face à la difficulté de trouver des enquêté-e-s, j'ai décidé de poster des messages sur des forums. Si cette technique a été assez peu efficace dans ma recherche d'enquêté-e-s, elle m'a par contre permis de me rendre compte de la richesse des matériaux présents sur Internet. En effet, les forums sur la grossesse sont nombreux, les participantes actives et les sujets abordés variés.

Afin de préserver l'approche longitudinale présente dans mes entretiens, j'ai choisi de me centrer sur des fils de discussion permettant aux futures mères de « se suivre » pendant les neuf mois que dure la grossesse. J'ai choisi de me centrer sur des forums féminins du fait de l'absence de forum masculin à ce sujet. Il existe quelques catégories « pour les papas » sur les forums, mais ce sont dans la majorité des cas des femmes qui parlent de problèmes ou de situations vécues par les conjoints. Je n'ai pas trouvé de forum où ce sont des hommes qui parlent de leur expérience de la grossesse. Le choix de fils permettant de se suivre comporte l'avantage par rapport aux entretiens de permettre un suivi beaucoup plus fin des évolutions ayant lieu au cours de la grossesse. Après avoir dressé une cartographie des forums existant, j'ai choisi de me centrer sur un seul d'entre eux, un de ceux ayant l'arborescence la plus claire avec des sous-

catégories pour chaque mois de naissance puis plusieurs fils de discussion dans chacune de ces sous-catégories, ce qui permet de voir très rapidement quels sont les différents thèmes abordés sans avoir besoin de tout lire. J'ai choisi d'étudier un fil de discussion assez récent, sur lequel la conversation était terminée et avait duré pendant les neuf mois de grossesse, concernant des femmes attendant leur premier enfant et avec suffisamment de messages pour avoir une bonne connaissance des participantes. Une vingtaine de femmes enceintes participent au fil de discussion que j'ai choisi – dont cinq sont réellement actives tout au long de la période. Le fil de discussion est composé de plus de mille messages. Il faut rajouter à cela l'étude des profils des participantes - accessibles depuis le forum - ainsi que celle de leurs messages postés dans d'autres catégories du forum (facilement trouvables grâce aux outils du forum).

tableau 3 – Présentation des participantes au fil de discussion étudié

	Genre	Age	Profession	Premier message	Nombre de messages	Longueur moyenne des messages (en nombre de caractères)	Longueur du corpus (en nombre de caractères)
Alma20	Femme	27	Dentiste	à 3 SG	328	390 (env. 5 lignes ¹⁶)	127 920
Cath	Femme	26	Intérim	à 3 SG	87	392 (env. 5 lignes)	34 104
Elen34	Femme	24	Commerciale	à 4 SG	137	310 (env. 4 lignes)	42 470
Marion31	Femme	24	Reprise d'étude (BTS économie sociale et familiale)	à 18 SG	205	405 (env. 5 lignes)	83 025
Goldblue	Femme	27	Chômage (avant : AVS à domicile)	à 18 SG	80	860 (environ 11 lignes)	68 800

Le tableau 3 présente brièvement les cinq profils retenus, le moment de leur grossesse où elles ont commencé à écrire dans le fil de discussion ainsi que le nombre de messages postés et leur longueur moyenne. Les pseudonymes utilisés sur le forum ont été anonymisés. Une annexe biographique (p. 109) permet également de revenir plus en détails sur l'histoire de chacune des personnes interrogées et participantes au forum.

Traitement des données

Le corpus final qui a été analysé est composé de trente entretiens avec dix-sept personnes différentes, trente-quatre échographies observées ainsi que de l'étude des messages de cinq femmes sur un forum durant leur grossesse. Des photos de la chambre de l'enfant, des habits et des faire-part des personnes interrogées ainsi que des participantes au forum ont aussi été mobilisées.

Pour les forums, la lecture de l'article de Holtz, Kronberger et Wagner m'a confortée dans l'idée de traiter le fil de discussion comme un « focus groupe virtuel non

¹⁶ Lignes d'un document tel que celui-ci, sachant que la mise en forme des forums est différentes (mais cette indication permet de donner un ordre d'idées de la longueur des messages aux lectrices et lecteurs).

modéré » : *“In a sense, forums constitute a kind of unmoderated virtual focus group, in which members of a community discuss topics without a researcher interfering and possibly influencing the expression of thoughts. Hence, material from Internet forums can be considered as relatively authentic natural data.”*¹⁷ (Holtz, Kronberger, et Wagner, 2012). Dans un second temps, des corpus individuels ont été réalisés à l’aide du logiciel RQDA afin de regrouper tous les messages d’une même personne et de pouvoir dresser des portraits.

Enfin, les différents éléments (observations, entretiens, messages de forums) ont été segmentés en unité d’analyse via un codage commun effectué avec le logiciel Sonal. Ces codes ont été mis au point de façon inductive à la lecture et re-lecture du corpus. Les thématiques principales abordées ensuite proviennent du travail sur ces codes.

C) Organisation du mémoire

Ce mémoire est divisé en deux grandes parties. La première traite du processus d’assignation du fœtus à une classe de sexe. L’objectif est de se centrer sur la catégorisation en tant qu’acte de division des fœtus en deux classes exclusives. Dans un premier temps, nous nous placerons du point de vue des parents afin de comprendre comment la sexuaction prend place en même temps que l’humanisation, et la façon dont ces deux processus se renforcent mutuellement (chapitre 1). Dans un second temps, ce sont les échographies qui seront étudiées afin de saisir l’assignation non plus en tant que processus mais en tant que moment particulier. Nous nous intéresserons aux méthodes sur lesquelles s’appuie le corps médical pour légitimer cette catégorisation et la présenter comme naturelle et stable (chapitre 2).

La seconde partie de ce mémoire s’emploiera à montrer que la hiérarchisation entre les classes de sexe se produit en même temps que leurs divisions. Nous mettrons en avant la façon dont agit la hiérarchisation au travers des stéréotypes de genre sur lesquels se fondent les préférences et projections des personnes attendant leur premier enfant (chapitre 3). Enfin, nous finirons par une étude des éléments préparés par les futurs parents durant la grossesse. Les garde-robes, les chambres et les faire-part de naissance seront étudiés en tant que marqueurs matériels de l’identité sexuée assignée par les futurs parents à l’enfant à naître (chapitre 4).

¹⁷ Traduction de l’auteur : « Dans un sens, les forums constituent une sorte de focus groupe virtuel non modéré, dans lequel les membres d’une communauté discutent sans qu’un chercheur interfère et possiblement influence l’expression de leurs pensées. Ainsi les matériaux des forums peuvent être considérés comme d’authentiques données naturelles ».

LE PROCESSUS D'ASSIGNATION DU FOETUS A UNE CLASSE DE SEXE

« Appartenir à l'humanité c'est en définitive pour la pensée dominante, appartenir à l'une ou l'autre des deux classes d'êtres naturels qui la composent : les hommes ou les femmes. Déterminer le sexe d'une personne ne revient donc pas simplement à la classer dans un système de catégorie binaire, mais aussi à la faire entrer dans une classe d'être unique : l'humanité. » (Bereni *et al.*, 2012, p. 43)

CHAPITRE 1. QUAND LE SEXE REND LE FOETUS HUMAIN

Lors des interactions quotidiennes, le classement de ses interlocuteurs et interlocutrices en tant que femme ou homme se fait de façon immédiate et intériorisée. L'impossibilité d'assigner un genre rend l'interaction complexe et crée le malaise (West et Zimmerman, 2009). Dans le cas du fœtus, son classement ne peut pas être fait durant les premiers mois de la grossesse, obligeant les futurs parents à envisager un être sans pour autant connaître son « vrai » sexe. Plus largement, ce sont toutes les classifications qui posent potentiellement problème dans le cas du fœtus : son classement en tant qu'être vivant et humain n'est pas immédiat. Ces classifications s'opèrent selon des processus plus ou moins longs selon les futurs parents (partie 1). La particularité de la classification selon le sexe correspond au fait que les couples ont un choix à faire à ce sujet : veulent-ils ou non connaître le sexe de l'enfant avant la naissance ? La volonté de savoir et la nécessité de se préparer prend dans la plupart des cas le pas sur celle de préserver le mystère (partie 2). En devenant sexué-e, le fœtus-fille ou le fœtus-garçon peut également accéder au rang d'individu, individu à qui l'on peut s'adresser et que l'on peut nommer via des pronoms et un prénom appropriés à son genre (partie 3).

A) L'évolution de la perception du fœtus : sexuation, individualisation et humanisation

La façon dont le fœtus est perçu évolue pendant la grossesse, selon des temporalités différentes pour chaque personne attendant un enfant¹⁸ : la grossesse et le fœtus sont des choses invisibles et considérées comme « abstraites » en début de grossesse, les personnes attendant un enfant ayant du mal à « réaliser ». Puis par des opérations classificatoires (Boltanski, 2004), le fœtus commence à entrer dans la sphère sociale. Les premières classifications sont celles qui font de lui un être humain – d'abord un être vivant puis un être humain. Puis au sein du groupe des humains, la catégorisation première est l'assignation à une classe de sexe : classement binaire entre « sexe masculin » et « sexe féminin ». Ces différentes classifications n'ont pas la même signification pour toutes les personnes et n'ont pas le même effet sur leur perception du fœtus. Il y a notamment une différence importante entre les femmes et les hommes attendant un enfant.

Découverte de la grossesse : difficultés à « réaliser » durant les premiers mois

Une grande partie des enquêté-e-s évoque les difficultés qu'elles et ils ont eu à prendre conscience de la grossesse durant les premiers mois, l'expression « je (nous) n'arrive (arrivons) pas à réaliser » revenant souvent alors même qu'il s'agit de grossesses désirées. En effet, pour la quasi-totalité des personnes enquêtées, la grossesse s'inscrit dans le cadre du « projet parental » tel que décrit par Luc Boltanski (2004). Une décision en couple précède l'arrêt de la contraception et la grossesse est placée dans la continuité d'autres projets à deux, tel que la cohabitation, le mariage ou encore l'achat d'une maison. Seuls deux cas ne correspondent pas à ce schéma : Hedwige et Luana envisageaient une autre temporalité pour leur grossesse mais souhaitaient toutes les deux avoir un enfant avec leur conjoint actuel¹⁹. Hedwige, âgée de 19 ans et étudiante infirmière, est en relation depuis trois ans avec son conjoint. Le couple voulait avoir des enfants mais seulement après la fin des études d'Hedwige. Alors que son partenaire souhaitait qu'elle avorte, elle a très vite pris la décision de ne pas le faire en raison de son « attachement » au fœtus. Quant à Luana, elle a appris sa grossesse à un moment difficile de sa relation de couple puisqu'elle était plus ou moins séparée de son compagnon vivant au Portugal. Le couple a essayé de faire un enfant pendant plusieurs mois, sans succès, puis la grossesse est survenue à un moment où elle ne s'y attendait pas. Celui-ci a de suite accepté la grossesse et regrette qu'elle ne retourne pas au Portugal. Dans ces deux cas, même si la découverte de la grossesse a été une surprise, cela ne les a pas empêchées de prendre conscience rapidement de la réalité de la grossesse. Au contraire, pour d'autres, la temporalité est un élément d'explication du sentiment d'irréel qui caractérise le début de la grossesse. Faustine ainsi qu'Eugénie et Eric ont été surpris-e-s par la rapidité avec laquelle la grossesse est arrivée. Dans les deux cas, Faustine et Eugénie sont tombées enceintes le deuxième mois après l'arrêt de la contraception, beaucoup plus tôt que ce qu'elles avaient envisagé.

¹⁸ Nous utilisons ce terme pour parler à la fois des femmes enceintes et de leur conjoint.

¹⁹ Voir la notice biographie page 114 pour plus de détails sur le parcours de chacun-e des enquêté-e-s.

*« Parce que bon on m'avait dit que quand on commençait à essayer, il y en avait entre neuf mois et un an avant que ça arrive. Donc nous au bout de deux mois, c'est arrivé. Donc effectivement c'était un peu la surprise ce qui aussi peut être fait qu'on est moins dans la projection que des couples qui essaient des mois des mois des mois et qui ont ce désir fou vraiment d'avoir des enfants. [...] Ça nous est tombé dessus par surprise, pas par surprise parce qu'on l'avait décidé. Honnêtement moi je pensais que ça nous prendrait beaucoup plus de temps que ça. »
(Eugénie, femme, 34 ans, ingénieure informatique, 20 SG)*

L'absence de prise en charge médicale durant les premiers mois de la grossesse explique également les difficultés qu'ont les femmes enceintes à se rendre compte de leur état. En effet, si elles perçoivent différemment les premiers symptômes, elles évoquent toutes la nécessité de la confirmation par le biais d'instruments de mesure médicaux. La découverte de la grossesse est toujours liée au test de grossesse (que certaines font plusieurs fois) et/ou à la prise de sang. Béatrice Jacques (2007) décrit cela comme une « confirmation objective ». L'étude des forums de grossesse et des messages postés lors des toutes premières semaines de grossesse permet de saisir l'importance des premiers rendez-vous médicaux. En effet, Alma20 a posté des messages quasi-quotidiennement entre la troisième et la septième semaine de grossesse, période sur laquelle les femmes enceintes sont principalement interrogées de façon rétrospective puisque la grossesse n'est pas encore rendue publique.

*« Pour ma part bb1, j'ai 27 ans. Cela fait 3 jours que j'ai des nausées et cela empire chaque jour avec tiraillement dans le bas du ventre et poitrine douloureuse ! Mais c'est pour la bonne cause ! Nous aussi on a du mal à réaliser !!! » « J'ai mes premiers rdv 8 février et 8 mars ! » « Vivement nos rendez-vous !! »
(Alma20, femme, 27 ans, dentiste, 3 SG)*

« J'attends avec impatience le 8 février de voir ma gygy20 » (4 SG)

« Moi rdv gygy le 8 février ça approche !! Puis le 8 mars ! » « Moi c'est le 8 et j'ai hâte car même si j'ai des symptômes ma gygy ne m'a pas fait le taux de bhcg21 » (5 SG)

« 1er rdv dans 24h !!!! » (6 SG)

Même si Alma20 ressent les symptômes de la grossesse, elle a besoin d'une confirmation extérieure pour réellement croire en sa grossesse. Cela passe durant les premières semaines par des mesures de taux d'hormones faisant office de gage scientifique de la grossesse en cours, puis par les échographies qui au travers de la technique médicale permettent la visualisation du fœtus, preuve irréfutable de sa présence (Mitchell et Georges, 1997). « La foi en la science réduit l'expérience

²⁰ « Gygy » est le terme utilisé sur les forums de grossesse pour parler du ou de la gynécologue. Voir l'article d'Elisa Raschini (2017) sur l'utilisation de néologismes comme moyen d'appropriation sociale d'une expérience médicalisée.

²¹ La bêta-hCG, hormone gonadotrophique chorionique, est sécrétée chez la femme enceinte dès le début du développement du fœtus aux environs du dixième jour de grossesse. Un test de grossesse positif ne confirmant pas systématiquement la grossesse, un dosage sanguin de l'hormone bêta-hCG quantitatif, est plus fiable.

physique à un fait biologique vérifiable » (Jacques, 2007, p. 10). A ce titre, les sensations et intuitions des femmes enceintes sont souvent délégitimées à la fois par elles-mêmes et par le corps médical.

Enfin le fait de ne pas croire de suite en la grossesse est aussi une façon de se protéger. Le discours sur la vulnérabilité du fœtus est présent chez tou-te-s les enquêté-e-s mais de façon encore plus marquée chez celles et ceux ayant vécu une fausse couche. Elles et ils vivent plus difficilement la découverte de cette nouvelle grossesse à la fois parce que cela leur fait repenser à la précédente grossesse mais aussi car elles et ils craignent davantage que la grossesse n'aboutisse pas. Trois couples interrogés ainsi que deux des participantes au forum ont connu une fausse couche avant cette grossesse. Elles et ils évoquent tou-te-s le souvenir de la grossesse précédente et le passage des trois mois de grossesse, moment où les fausses couches deviennent plus rares, comme un moment important.

Placer le fœtus dans la catégorie des humains

La prise de conscience de la grossesse, l'humanisation et l'individualisation du fœtus sont des processus qui suivent des temporalités différentes, chez les différentes personnes attendant un enfant. Dans *La condition fœtale*, Luc Boltanski définit deux sortes de fœtus : le « fœtus authentique » issu d'un projet parental et le « fœtus tumoral » destiné à être éliminé. Selon lui, le fœtus authentique, une fois « adopté » par la mère, c'est-à-dire une fois qu'elle le confirme en tant qu'être qu'elle souhaite garder, perd son caractère de substituabilité en devenant « un bébé », « une personne ». Plutôt que deux catégories non poreuses, il semble que ces formes de fœtus soient plutôt les deux pôles d'un continuum ; le fœtus n'étant la plupart du temps jamais considéré complètement ni comme « une tumeur à éliminer » ni comme une « personne singulière » (dans le cas des personnes souhaitant garder l'enfant). De ce fait, pour reprendre les catégories indigènes, les personnes attendant un enfant se placent sur un spectre allant de l'« abstrait » au « concret » (et du « non humain » à l'« humain ») concernant leur rapport à la grossesse et au fœtus ; leur positionnement pouvant ou non évoluer au fur et à mesure de la grossesse.

Plusieurs étapes sont évoquées comme importantes par les futurs parents dans ce processus. Au cours de ces différents moments, la présence du fœtus se fait de plus en plus concrète pour les parents qui peuvent commencer à interagir avec lui et à imaginer la vie après sa naissance. La concrétisation est liée aux opérations classificatoires que les futurs parents font sur le fœtus :

- Le classer en tant qu'être vivant via l'écoute du cœur (entre le quatrième et la onzième semaine de grossesse) et le fait de le sentir bouger (aux alentours de la vingtième semaine de grossesse).
- Le classer en tant qu'être humain par la visualisation des différents membres lors des échographies (à partir de la dixième semaine de grossesse), labelliser ses actions en lui prêtant un comportement humain.
- L'assigner à une classe de sexe en visualisant ces organes génitaux externes (soit lors de l'échographie du premier trimestre, soit lors de celle du deuxième trimestre).

Ces différentes étapes correspondent à « l'établissement des identités singulières » (Boltanski, 2004, p. 45). Les deux premières permettent de faire des êtres réputés

appartenir à l'espèce humaine alors que la troisième permet d'établir un classement au sein même de l'espèce humaine. Boltanski explique que les individus en société doivent être rangés dans des catégories ou classes puisque c'est cela qui les constitue socialement. Cela permet de les placer dans un rapport qui les établit à la fois comme équivalent à certains êtres humains et distincts d'autres. L'assignation binaire des êtres humains au sexe féminin ou masculin constitue l'opération la plus simple de classification dans nos sociétés ; elle fera l'objet des parties suivantes. Revenons pour l'instant sur les deux autres formes de classification pour voir la façon dont elles peuvent ou non modifier la perception qu'ont les futurs parents du fœtus.

Encadré 1 : Les échographies fœtales

En France, trois échographies sont conseillées et remboursées : la première appelée « échographie de datation » a lieu entre la neuvième et la onzième semaine de grossesse, elle permet de dater le début de la grossesse en se basant sur la longueur cranio-caudale (distance entre le sommet de la tête et le bas des fesses). La clarté nucale (c'est-à-dire l'épaisseur de la nuque) est aussi mesurée afin de calculer un risque d'éventuelle anomalie chromosomique. L'échographie du deuxième trimestre, réalisée entre la vingtième et la vingt-deuxième semaine de grossesse, est appelée « échographie morphologique » : l'échographe examine tous les organes et prend des mesures afin de vérifier la croissance sur des courbes de référence. Enfin, la dernière échographie a lieu entre la 29ème et la 31ème semaine de grossesse et elle permet de compléter l'échographie précédente et de vérifier de nouveau la croissance.

En plus de ces trois échographies, certaines femmes enceintes peuvent en avoir d'autres : plusieurs femmes de l'échantillon ont eu une échographie dès les premières semaines de grossesse afin de vérifier l'implantation du fœtus. Aussi, en cas de problèmes de santé particulier, des échographies spécifiques sont réalisées : Manon a eu des échographies en plus liées au risque de trisomie, Dania en raison d'un diabète gestationnel, Hedwige car elle avait des douleurs dans le ventre. Enfin certaines sages-femmes proposent des échographies lors de chaque consultation mensuelle, c'est par exemple le cas de celle de Sabine et d'Eugénie.

L'échographie permettant de connaître le sexe du fœtus de façon « certaine » est celle du deuxième trimestre, la détermination se basant sur la visualisation des organes génitaux externes. Certains échographistes acceptent cependant de donner une « première estimation sûre à 80% » lors de l'échographie de datation en se basant sur l'orientation du bourgeon génital.

La classification comme être vivant s'appuie sur la recherche de signes physiologiques, comme les battements du cœur. Cette recherche se place au centre des premières préoccupations de Manon et Mewen, qui ont déjà fait l'expérience d'une fausse couche : lors de l'échographie du premier trimestre, l'échographiste leur a annoncé qu'il n'y avait pas d'activité cardiaque. Lors de cette seconde grossesse, Mewen n'avait qu'une idée en tête durant les premières semaines : « est ce que le cœur va battre ou pas ? ». Charlotte, qui a elle aussi vécu une fausse couche parle de l'écoute du cœur de façon similaire : « il y avait beaucoup d'appréhension en se disant « ben c'est on off quoi, c'est le cœur il bat ou pas quoi », tu vas voir la réponse comme un examen, t'es le jury qui, le couperet qui tombe quoi, donc là on n'était pas très bien ».

Puis à partir du quatrième ou du cinquième mois, le fait de sentir le fœtus bouger est une autre preuve du fait qu'il soit vivant. Toutes les femmes enceintes de l'échantillon évoquent le fait de sentir bouger le fœtus comme un des changements importants dans la grossesse permettant de réaliser sa présence de façon plus concrète et de commencer à se projeter sur sa naissance.

« Maintenant ça y est je crois que j'ai conscience que c'est un vrai bébé (rires), il était temps quand même (rires). Je pense que c'est ça qui a le plus changé, maintenant on a, enfin moi j'ai vraiment conscience que c'est un enfant, enfin un bébé qui va naître. La dernière fois c'était pas une personne pour moi, mais maintenant j'en ai conscience. [...] Je pense que déjà c'est parce que je le sens, parce qu'avant je le sentais pas et maintenant comme il met des coups, donc je le sens, et après parce que bon on sait qu'il va sortir et que c'est vraiment un bébé donc maintenant, maintenant on, j'ai cette conscience que j'avais pas au début. » (Eugénie, femme, 34 ans, ingénieure informatique, 33 SG)

Eugénie a commencé à sentir bouger le fœtus à la fin du cinquième mois de grossesse. Entre les deux entretiens, sa façon de concevoir le fœtus a beaucoup évolué, ce qu'elle impute au fait de sentir bouger dans son ventre. Cela lui a permis de réaliser qu'il s'agissait d'un bébé qui allait naître, alors qu'elle avait plus de difficultés à mettre des mots dessus lors du premier entretien.

La seconde classification, consistant à classer le fœtus parmi les êtres humains est également possible dans un premier temps grâce aux échographies qui permettent la visualisation des différents membres du fœtus ainsi que la labellisation de ses actions. Tous les futurs parents évoquent les échographies comme des moments permettant de se rendre compte de l'évolution de l'aspect physique du fœtus. Elles et ils insistent notamment sur la différence entre l'échographie de datation²² durant laquelle le fœtus ressemble à « un haricot » (Aliénor), « une tache blanche » (Eric), « une tache noire » (Cath), un « point » (Manon) ou « un petit poussin » (Charlotte) et celle du premier trimestre où le fœtus est formé et ressemble à un « petit être » (Charlotte). Certains notent aussi une différence entre celle du premier et du deuxième trimestre : « ça nous fait vraiment penser à un bébé plus qu'à un ovni » (Faustine). L'échographie est aussi

²² Toutes les femmes enceintes ne font pas cette échographie qui a souvent lieu durant les premières semaines de grossesse, afin de s'assurer que le fœtus est bien implanté.

un moment durant lequel les parents interprètent les gestes du fœtus lui attribuant ainsi des caractéristiques et des intentions humaines.

L'échographie est faite par Rebecca, doctoresse en gynécologie obstétricale. Une femme enceinte d'environ trente ans est installée sur la table d'échographie. Son conjoint, du même âge est placé debout à côté d'elle. L'échographiste regarde les différents organes qui doivent être vu à ce stade de la grossesse et fait des mesures. Elle explique aux futurs parents quels sont les différents organes qui apparaissent à l'écran. Au moment de regarder le visage, la main du fœtus placée devant son visage empêche d'avoir une photo correcte du profil. La femme dit alors à son conjoint « Il est capricieux » en parlant du fœtus et celui-ci répond « Dis pas ça ! Il est juste timide ». Le couple rit ensemble. (Observations en hôpital, échographie du troisième trimestre, septembre 2016)

Bien que ces classifications aient lieu pour toutes les personnes attendant un enfant, elles et ils y accordent plus ou moins d'importance ; certains moments étant décisifs pour certaines personnes alors que pour d'autres, cela n'entraîne pas de différence dans la façon d'envisager le fœtus. Ces différences de perception recourent une différence genrée dans le couple. En effet, les femmes et les hommes ne vivent pas la grossesse et le rapport au fœtus de la même façon, faisant de ce processus quelque chose d'individuel et non pas de collectif au niveau du couple.

Une façon différente de percevoir le fœtus entre les femmes enceintes et leurs conjoints

La centralité matérielle du corps des femmes dans le processus d'enfantement ainsi que la naturalisation de la figure maternelle tendent à faire des femmes les référentes uniques concernant la grossesse à la fois au sein du couple mais aussi dans l'entourage (Quagliariello et Cardi, 2016). Cette norme reste majoritairement acceptée par les femmes enceintes et leur conjoint. Cependant trois des couples interrogés évoquent la grossesse comme une expérience collective : Aliénor et Aurélien, Manon et Mewen ainsi qu'Eugénie et Éric. Cela s'illustre chez Aliénor par la volonté d'utiliser l'expression « tous les deux on va avoir un enfant » plutôt que « je suis enceinte ».

« C'est incroyable comment la grossesse c'est perçu vraiment comme quelque chose qui concerne la femme en fait. C'est comme si c'était que moi et mon bébé justement, alors que finalement, pour moi je suis juste, enfin comment moi je me perçois, je suis juste la poche quoi, juste le ventre qui permet que ça se développe mais, c'était tout autant voulu de la part d'Aurélien que de mon côté. [...] C'est autant un projet, c'est autant quelque chose dans lequel on est tous les deux autant impliqués d'avoir un enfant et on a l'impression que c'est moi qui fais tout, qui m'occupe de tout, qui pense tout. Alors que pas du tout. Rien à voir. Enfin pour moi c'est vraiment, la femme elle a juste son ventre qui grossit, c'est scientifique et c'est comme ça, mais la place de l'un est vraiment aussi importante que l'autre. »

(Aliénor, femme 25 ans, auto-entrepreneuse dans le design, 18 SG)

Cela mène à la fois à une forme d'exclusion du futur père de la grossesse puisque l'entourage s'adresse rarement à lui sur ce sujet. Et dans un même temps, cela renforce le contrôle social sur la mère qui est considérée comme unique responsable de l'enfant. Ce contrôle passe par des recommandations à la fois médicales mais aussi de l'entourage sur ce qui est autorisé ou non. Bien que perçu par Mewen comme une expérience collective, il insiste sur la nécessité de ne pas « faussement » prétendre qu'il y ait une égalité des rôles dans la grossesse.

« En fait même ça m'énerve un peu que on puisse dire qu' « on est enceinte », ça me paraît, c'est juste pas vrai quoi, en fait je trouve que ça met faussement à égalité, enfin à égalité mais pas d'une manière positive, d'une manière absurde, l'expérience d'être, d'attendre un enfant en tant que maman ou papa. Enfin, c'est juste pas du tout la même chose, c'est différent, on peut dire que c'est aussi important l'un ou l'autre mais c'est pas pareil en tout cas. Enfin, (rires) dire on est enceinte, ça me fait un peu penser que le, les, un homme qui dirait ça, qu'il considère qu'il a les mêmes, que ça a les mêmes effets sur son physique et tout ça, alors que ben non, il, il prend pas de poids, il a pas de nausée, il a pas du mal à dormir. » (Mewen, homme, 26 ans, ingénieur informatique, 36 SG)

Cette idée des femmes comme référentes se retrouve dans les pratiques. Les hommes sont moins impliqués dans la grossesse à la fois au niveau temporel et organisationnel. Ils n'ont aucune obligation à assister aux rendez-vous médicaux, seuls deux des sept enquêtés ont assisté à tous les rendez-vous médicaux contre la totalité des femmes. Il s'agit de Mewen et de Eric, tous deux détenteurs d'un master et exerçant en tant qu'ingénieur. Les hommes parlent également moins de la grossesse que leur conjointe, les discussions à ce sujet ayant principalement lieu dans la sphère familiale et assez peu avec des amis (ou alors en présence de leur conjointe). Concernant la préparation matérielle, ils interviennent un peu pour l'aménagement de la chambre et quasiment jamais dans le choix des habits. Enfin, ils sont souvent renvoyés à l'aspect « marrant » de la grossesse, là où les femmes doivent gérer l'aspect plus sérieux. Cela s'illustre dans les livres de grossesse : alors que les femmes lisent des livres sur le développement du fœtus et de l'enfant, les livres offerts aux hommes sont plus souvent des bandes dessinées humoristiques sur le rôle de père. Il y a cependant des exceptions avec des hommes qui s'investissent fortement dans un des aspects de la préparation, leur engagement n'étant tout de même jamais supérieur à celui de leur conjointe. Par exemple, Damir s'est fortement investi dans les achats pour compenser l'absence de lien physique avec sa future fille.

« Damir: Je vais peut-être commencer un peu à arrêter de vouloir tout acheter et avoir absolument tout ce qui se fait de mieux entre guillemets, supposé ou réel, meilleur dans la puériculture, dans les transats, dans les poussettes, dans les machins. Parce qu'en plus c'est le seul moyen que j'ai de m'exprimer par rapport à ce que, au bébé, moi je fais juste le porte-monnaie (rires)

Dania: Oui, la grande différence c'est ça en fait, je sens que lui il sent qu'il n'a pas donné à sa fille, qu'elle est là mais il arrive pas à lui donner grand-chose. Et du coup il dépense, il compense ça avec des choses (rires). » (Dania et Damir, 25 et 29 ans, ingénieure en recherche et développement et consultant en sécurité informatique, 36 SG)

Du fait des différences dans le rapport physique au fœtus, notamment le fait de le sentir bouger, et dans l'implication temporelle, matérielle et organisationnelle, les processus décrits précédemment, d'humanisation et de classification n'ont pas les mêmes effets sur les deux membres du couple. De façon générale, les femmes enquêtées évoquent des changements importants concernant le rapport au fœtus, celui-ci étant au départ très « abstrait » alors qu'il est beaucoup plus « présent » durant les derniers mois de la grossesse. Au contraire, les hommes évoquent la période de la grossesse comme un moment où survient peu de changements, si ce n'est la date de l'accouchement qui approche. Pour autant, bien que les changements soient minimes, les sept hommes de l'enquête ne se situent pas tous au même endroit sur l'axe entre « abstrait » et « concret » : certains avaient conscience de la grossesse et de la présence du fœtus dès l'annonce de la grossesse alors que d'autres sont encore dans le flou à quelques jours de la naissance. Par exemple, Aurélien s'est senti père dès qu'Aliénor lui a annoncé sa grossesse et les différentes échographies ou l'annonce du sexe n'ont rien changé à son ressenti. Au contraire, Aliénor évoque de nombreux changements liés au fait qu'elle sente et voie (via les mouvements de son ventre) son futur enfant bouger, qu'elle sache le sexe, qu'elle l'appelle par son prénom, ce qui lui a permis de « le considèr[e] comme vraiment un être humain ».

Comme de nombreuses autres femmes, Aliénor évoque la connaissance du sexe du fœtus comme un élément important permettant d'entrer dans une nouvelle période de la grossesse. Objet de toutes les curiosités, le sexe du futur enfant est un élément auquel les futurs parents peuvent se raccrocher à la fois pour se préparer « au mieux » et pour humaniser le fœtus.

B) « Vous voulez savoir le sexe ? » : désir et arguments liés à la connaissance du sexe du fœtus

Si la possibilité de savoir le sexe de son futur enfant avant sa naissance n'existait pas il y a cinquante ans, cette question est maintenant une de celles les plus posées lors des échographies fœtales. En France, 90% des personnes attendant un enfant demandent à savoir (Samuel *et al.*, 2014). Cette information constitue maintenant un des éléments importants de classification et d'humanisation du fœtus. Sur les quinze couples/femmes étudié-e-s, seuls trois ne souhaitaient pas savoir le sexe du fœtus avant la naissance. Les raisons évoquées pour connaître le sexe renvoient à deux principaux aspects : d'une part le désir de savoir et d'autre part la nécessité de savoir afin de mettre en place la bonne préparation de soi et de l'environnement matériel. Les parents ne souhaitant pas connaître le sexe y voient une source de mystère et mobilisent aussi des arguments liés à la volonté de ne pas appliquer des stéréotypes genrés sur un individu qui n'est pas encore né. Pour autant, si le fait de ne pas savoir apparaît davantage comme un choix

réfléchi, il s'agit également d'une position plus compliquée à tenir puisque l'opportunité de savoir se représente plusieurs fois.

La volonté de savoir le sexe du fœtus

Les discours autour du sexe du fœtus sont très nombreux, il y a autour d'eux « tout un tas de fantasmes, c'est un peu le lieu des devinettes. C'est un vaste sujet en tout cas, qui passionne beaucoup de monde » (Aliénor, 18 SG). La question « c'est une fille ou un garçon ? » a été posée à de nombreuses reprises à toutes les personnes de l'échantillon. La volonté de connaître le sexe du fœtus pendant la grossesse va dans le même sens que ce que décrit Michel Foucault dans *La volonté de savoir* (1976) : une augmentation des discours sur le sexe de l'enfant de plus en plus jeune. Des fils de discussion entiers sont consacrés sur les forums de grossesse à parler du sexe des fœtus : dans le sous-forum dont est extrait le fil de discussion étudié, plus d'une dizaine de fils de discussion (sur une centaine) traitent spécifiquement des intuitions concernant le sexe du fœtus, de techniques de prédiction ou encore des préférences. Un sondage permet même à chaque participante d'indiquer le sexe du fœtus une fois qu'elle le connaît. Sur le fil de conversation étudié, c'est un sujet qui a été abordé très vite puisque sept jours après l'ouverture du fil de discussion et alors qu'elles étaient dans leur premier mois de grossesse, la question des préférences et de la volonté de savoir le sexe du fœtus était déjà évoquées. Quatre des cinq participantes au forum étudié expriment à de nombreuses reprises de l'impatience vis-à-vis de la connaissance du sexe.

« Moi mon rdv du 4ème mois sera début avril je serai à 16 SA et elle m'a dit que si bébé ne se cache pas elle nous dirait le sexe trop hâte !!! » (Alma20, femme, 27 ans, dentiste, 10 SG)

« J'ai hâte de connaître le sexe » (Goldblue, femme, 27 ans, chômage (auparavant auxiliaire de vie), 18 SG)

« Sinon hâte à jeudi pr rdv avc gygy pr connaître le sexe =D » (Cath, femme, 26 ans, en intérim, 19 SG)

« J'ai hâte de connaître le sexe à 100% ! » (Marion31, femme, 24 ans, en reprise d'études, 20 SG)

On retrouve dans leurs discours sur la connaissance du sexe, ce que Michel Foucault considère comme propre aux sociétés modernes : « ce n'est pas qu'elles aient voué le sexe à rester dans l'ombre, c'est qu'elles se soient vouées à en parler toujours, en le faisant valoir comme le secret » (Foucault, 1976, p. 49). En effet, les femmes enceintes développent tout un champ lexical autour du sexe comme secret que le fœtus ne voudrait pas « dévoiler » :

« on est beaucoup dans cette conversation à avoir des bb coquins qui ne veulent rien dévoiler dis donc !!! » (Alma20, femme, 27 ans, dentiste, 17 SG)

« bébé se cache » (Alma20, 18 SG)

« bon elle a confirmé baby boy fiouuuuuu un pudique comme sa mère mdr =D » (Cath, femme, 26 ans, en intérim, 20 SG)

Si le sexe a été constitué comme un « enjeu de vérité » (Foucault, 1976, p. 76), c'est notamment car il peut être révélé par la science²³. Toutefois, les personnes attendant un enfant peuvent développer des techniques en amont de l'échographie pour tenter de deviner le sexe. Celles-ci vont de croyances profanes (calendrier chinois, préférence pour le sucré ou le salé, forme du ventre, « sentiment » de porter une fille ou un garçon) à l'appropriation de l'expertise médicale (lecture des images d'échographies). Si la plupart des personnes enquêtées n'y accordent pas un crédit très important, Sabine se distingue par une forte croyance dans la technique du calendrier chinois qui donne le sexe de l'enfant en se basant sur le mois prévu pour l'accouchement et l'âge de la femme enceinte.

Cette impatience liée à la connaissance du sexe du fœtus peut aussi s'expliquer par le fait qu'il s'agit d'un élément non-anxiogène alors même que le début de la grossesse est un moment de fortes incertitudes notamment concernant la viabilité et la santé de l'enfant. Les personnes attendant un enfant peuvent donc se centrer sur cette question afin de donner plus de légèreté à une expérience qui entraîne beaucoup de doutes et de peurs. L'assignation à une catégorie de sexe apparaît alors comme un espace sécurisé auquel se raccrocher. Comme nous le verrons par la suite, la stabilité que les futurs parents confèrent au genre est un élément rassurant face à tous les risques potentiels de la grossesse.

Après une échographie du premier trimestre durant laquelle la question du sexe du fœtus a été très vite posée par la femme enceinte, je reviens sur cet épisode avec Amélie, la sage-femme. Elle me dit que lorsqu'elle a débuté, cette question l'énervait beaucoup et qu'il lui arrivait de répondre aux futurs parents « *on va d'abord regarder s'il va bien non ?* ». Mais elle s'est rendue compte avec la pratique qu'il était mieux que les parents viennent avec ce genre de questions en tête plutôt que de rester obnubilés par les possibilités de maladies ou de fausse couche. « *Lors de la première échographie, les parents viennent pour rencontrer leur enfant, ils sont tout heureux et nous directement on commence avec la trisomie, les différentes maladies, tout l'aspect pathologique. Je préfère qu'ils continuent à penser au sexe de l'enfant plutôt qu'ils se gâchent la grossesse en restant centrés sur les risques* ». (Observations en hôpital, discussion avec Amélie, octobre 2016)

La notion de « sexe » renvoie à bien plus de choses qu'à la seule différence biologique. Les personnes attendant un enfant ne parlent d'ailleurs jamais de « son sexe » mais disent toujours « le sexe » de façon générique, notion qui « a permis de regrouper selon une unité artificielle des éléments anatomiques, des fonctions biologiques, des conduites, des sensations, des plaisirs et elle a permis de faire fonctionner cette unité fictive comme principe causal, sens omniprésent, secret à découvrir partout : le sexe a donc pu fonctionner comme signifiant unique et comme signifié universel. » (Foucault, 1976, p. 204). Le fait de connaître le sexe du futur enfant avant sa naissance s'inscrit dans un régime de savoir-pouvoir, puisque la connaissance du sexe n'est pas dénuée

²³ La détermination médicale du « vrai » sexe sera traitée dans le chapitre 2.

d'objectifs, et qu'il s'agit bien au travers de ce savoir de commencer à assigner un genre à l'enfant, assignation qui prendra la forme d'un pouvoir coercitif sur son corps après la naissance. Et avant la naissance, l'assignation exerce un pouvoir sur les esprits en limitant les projections et la préparation de l'environnement matériel afin qu'ils correspondent aux normes du genre assigné.

Connaître le sexe pour engager le travail de préparation

Le fait de savoir le sexe avant la naissance apparaît souvent comme une évidence pour les futurs parents, preuve d'une norme fortement intériorisée (Pelage *et al.*, 2016). De ce fait, il n'y a pas toujours de discussion à ce sujet entre les deux membres du couple : « On, enfin je crois qu'on veut, disons qu'on s'est jamais dit qu'on voulait pas le savoir » (Éric, 20 SG).

Dans un même temps, elles et ils mobilisent également des arguments. Le désir de savoir renvoie aussi à des éléments concrets de préparation de soi et de l'espace. Les raisons évoquées par les dix-sept enquêté-e-s qui souhaitent connaître le sexe dès le début peuvent être regroupées en trois grandes catégories. Nous nous intéresserons dans cette partie, seulement aux éléments évoqués en amont de la connaissance du sexe (lors du premier entretien), et non pas à ceux évoqués en aval de façon rétrospective. Le premier argument, mobilisé par tou-te-s, relève de la préparation matérielle concernant les habits, la chambre ainsi que le choix du prénom. D'autres évoquent la préparation de soi en tant que futur parent d'une fille ou d'un garçon. Pour quelques-unes enfin, il s'agit de l'élément central d'humanisation du fœtus.

L'idée que la connaissance du sexe est nécessaire à une bonne préparation matérielle est commune à tou-te-s les enquêté-e-s qui souhaitent connaître le sexe. Les achats et l'aménagement de la chambre sont souvent mis en suspens en attendant de savoir si l'enfant à naître sera une fille ou un garçon. De même, si les réflexions sur le prénom commencent souvent dès la découverte de la grossesse, celles-ci se font de façon parallèle sur deux listes distinctes. Le fait de ne pas pouvoir choisir un prénom de façon définitive à l'enfant est souvent présenté comme un frein à la construction de la relation. L'exemple d'Ilana montre à quel point la connaissance du sexe renvoie pour elle à des choses très concrètes : intéressée par la mode et le design, elle a déjà pensé à deux modèles de chambre dans le cas où l'enfant serait une fille ou un garçon.

*« On va rester dans du assez neutre, euh il y aura un mur dans les gris clair, et après en fonction de si c'est une fille ou un garçon. Alors si c'est une fille je veux du papier peint flamant rose avec des flamants roses dessus et sur un tout petit mur, juste il y aurait deux lais, juste vraiment pour faire une touche de rose et puis après voilà des petits fanions roses, des draps roses voilà, et les meubles blancs, pour rester sur du neutre. Et si c'est un petit garçon, pareil le mur gris, les meubles blancs et le petit mur où je vais mettre le papier peint flamant rose, ce sera dans les tons vert d'eau, vous savez bleu-vert clair, très clair, un peu pastel, voilà. »
(Ilana, femme, 30 ans, infirmière, 17 SG)*

Si certains achats pour la chambre, tels que les meubles ou certaines décorations, peuvent être faits sans connaître le sexe, les futurs parents envisagent bien moins d'acheter des vêtements sans avoir cette information. Pour beaucoup, les achats se font dans les jours, voire les heures, qui suivent l'annonce du sexe. Medora Barnes a montré que les femmes sont soumises à une forme d'anxiété concernant les choix de consommation qu'elles font pour leur futur enfant, notamment parce qu'elles s'inquiètent de prendre la « bonne » décision, c'est-à-dire de choisir le produit approprié. Et cela implique pour elles notamment « the appropriate gendering »²⁴ (Barnes 2015b) du futur enfant. Comme les personnes attendant un enfant ne veulent pas prendre le risque de faire des achats considérés comme non appropriés ou « choquants » (Ilana) par rapport au genre assigné de l'enfant, elles et ils préfèrent attendre l'annonce du sexe plutôt que de devoir « se contenter » (Eugénie) d'habits considérés comme non genrés. Pour les enquêté-e-s ayant les revenus les plus faibles, notamment Hedwige et Sabine, il s'agit aussi de pouvoir organiser assez tôt le système de dons (qui se fait pour les vêtements majoritairement avec les personnes ayant un enfant du même sexe) et ainsi de savoir ce qu'il restera à acheter et donc d'anticiper les frais.

« Quand je parle de prévoir les achats, c'est par exemple pour les vêtements. Après c'est pas forcément sur la couleur, je suis pas dans le rose pour les filles et bleu pour les garçons, mais c'est plus pour certains motifs qui vont pas correspondre. Et aussi pour l'organisation, si c'est un garçon, ma sœur pourra me donner des vêtements de garçon, donc c'est aussi pour les frais. J'ai aussi mon frère qui a une fille, mais je sais pas trop s'il a gardé beaucoup de choses. Et du coup pour organiser tout ça, on va attendre de savoir ce que c'est. » (Hedwige, femme, 19 ans, étudiante infirmière, 30 SG)

Le deuxième type de raisons évoquées est le fait de savoir « pour se préparer au genre » (Pelage *et al.*, 2016). Cinq des personnes interrogées, soit un peu moins de la moitié, mobilisent cet argument²⁵. Pour Franck, Eugénie et Sébastien, qui ont des préférences marquées concernant le sexe de l'enfant, le fait de savoir le sexe avant la naissance permet de laisser du temps pour l'ajustement dans le cas où le sexe souhaité ne serait pas le sexe révélé. « Après la déception, la préférence contrariée donne lieu à un travail de réélaboration d'arguments positifs pour s'accorder à cette nouvelle donne » (p. 11). Charlotte et Cédric n'ont pas de préférence marquée mais le couple a envie de savoir le sexe afin de se préparer à son rôle, et notamment prévoir des activités.

« Ben juste pour pouvoir ben dès maintenant l'appeler, se préparer psychologiquement et effectivement plus se projeter, ben voilà c'est un petit garçon donc tout de suite je pense que les choses vont se déclencher [...] c'est vrai que typiquement ben tout de suite je me dirais, ben voilà je commencerais avec ce genres d'occupations, quand il sera petit. Ouais ça permettra

²⁴ Traduction de l'auteure : « la sexuation appropriée »

²⁵ Dans cette sous-partie, les participantes au forum ne sont pas prises en compte car les éléments de discussion du forum ne sont pas assez précis sur ces points pour permettre une interprétation rigoureuse.

d'un peu plus mettre en route les choses en fait. » (Charlotte, femme, 28 ans, professeure de SVT, 13 SG)

« Dans le cas où c'est une fille, il va falloir que je me familiarise avec les jeux féminins parce que j'ai pas de sœur, j'ai qu'un frère donc je sais pas du tout concrètement comment vit une petite fille » (Cédric, homme, 31 ans, architecte d'intérieur, 13 SG)

Enfin, quatre des huit femmes interrogées souhaitant savoir le sexe évoquent celui-ci comme un élément central de l'humanisation du fœtus. Celui-ci est considéré comme un élément de connaissance et de description permettant de classer l'enfant à naître dans une catégorie de sexe en même temps que dans la catégorie des humains. Alors que les chercheuses du laboratoire Printemps montrent que ce type de récits est plus présent chez les futurs pères (Pelage *et al.* 2016), ce sont dans notre enquête exclusivement des femmes qui ont évoqué cet aspect ; on peut également noter que ce sont les quatre femmes les plus diplômées (toutes ayant au minimum un bac +5) et qui ont développé un regard réflexif sur le déroulement de leur grossesse leur permettant de mettre en mot leur ressenti au moment de l'entretien. Faustine, Charlotte et Eugénie évoquent la connaissance du sexe comme quelque chose de nécessaire afin de se projeter et d'« identifier ce que ça va être » (Faustine, 15 SG). Kara Smith (2005), chercheuse en linguistique ayant mené une analyse de cas sur sa propre grossesse, a inscrit ceci dans son journal juste avant d'aller à l'échographie lui permettant de connaître le sexe : « Well little one, we're going to find out who you are today and how you're doing in there²⁶ ». Tout comme pour les futurs parents de l'enquête, cela implique de penser qu'une personne se définit en grande partie par son sexe assigné. Il ne s'agit pas tant de savoir si c'est une fille ou un garçon que de pouvoir le/la classer en tant qu'être sexué. Le classement dans les deux catégories de sexe étant un cadre primaire de l'organisation des relations sociales, celui-ci est totalement intégré dans notre vie quotidienne : le classement en tant que femme ou homme est immédiat et intériorisé dans la grande majorité des interactions, si bien qu'il se fait « naturellement » sans que personne n'ait à y réfléchir (Ridgeway, 2011). Le fait que ce classement soit retardé dans le cas du fœtus entraîne chez certains futurs parents des difficultés à l'envisager comme un être humain.

« Donc là on attend qu'on nous dise vraiment si c'est une fille ou un garçon et je pense que ce sera plus facile pour nous de nous projeter. On n'a pas vraiment de projection et du coup d'interaction non plus. On parle à quelque chose de pas réel en fait, qui n'a pas de sexe, qui (silence de cinq secondes), c'est mon point de vue à moi hein. » (Eugénie, femme, 34 ans, ingénieure informatique, 20 SG)

Dans un registre moins réflexif, Sébastien fait aussi part de son impatience de connaître le sexe afin d'avoir un élément de connaissance en plus sur son futur enfant. Il s'agit pour lui de quelque chose de « concret » alors qu'il se pose énormément de questions sur la grossesse et l'arrivée de l'enfant. Dans ce cas, la connaissance du sexe est quelque chose à quoi il peut se rattacher car c'est une catégorie qui fait sens pour lui.

²⁶ Traduction de l'auteure : « Mon petit, aujourd'hui on va chercher à savoir qui tu es et comment tu te portes »

Ainsi, alors qu'il a beaucoup d'interrogations sur comment sera son enfant et comment se déroulera l'après naissance, classer l'enfant en tant que fille ou garçon est un premier élément de simplification de la situation, puisque les stéréotypes de genre permettent de réduire le champ des possibles concernant les projections sur l'avenir. L'assignation à une classe de sexe, par l'humanisation du fœtus qu'elle permet peut aussi venir contrebalancer une autre assignation considérée comme déshumanisante. En effet dans le cas de fœtus diagnostiqués comme porteurs d'une pathologie, les futurs parents peuvent mobiliser le sexe de l'enfant comme élément permettant de le définir en dehors de son handicap. Il ou elle n'est plus seulement « un handicap » mais avant tout une petite fille ou un petit garçon. Manon ne souhaitait pas connaître le sexe du fœtus dès le début de la grossesse mais lorsqu'elle a su que son futur enfant risquait d'être porteur de la trisomie 21, la question s'est de nouveau posée. En même temps qu'elle a décidé qu'elle garderait l'enfant quel que soit les résultats de l'amniocentèse, elle a aussi décidé qu'elle voudrait savoir son sexe dans ce cas. Finalement le fœtus n'était pas porteur de la trisomie 21 et Manon a quand même su le sexe.

Un bébé sans sexe ?

Deux des couples interrogés ainsi qu'une participante au forum ne souhaitaient pas savoir le sexe du fœtus avant la naissance. Elles et ils ont tou-te-s fait des études supérieures. Les arguments mobilisés pour ne pas savoir le sexe sont de plusieurs ordres. Tout d'abord, Aliénor, Manon et Elen³⁴ font référence à la « magie » qui serait ainsi « préservée » jusqu'à la naissance avec la surprise du sexe qui viendrait renforcer la joie de la naissance. Sur les forums, les participantes appellent les fœtus dont on ne sait pas le sexe, « les bébés kinder », accentuant cette idée de surprise à découvrir à la naissance. Dans le même ordre d'idées, Aurélien évoque le fait de « laisser faire la vie et la nature ». Il évoque la sexuation de l'enfant comme quelque chose de construit, et non pas de naturel. Le second argument s'inscrit dans la volonté de ne pas sexuer trop tôt l'enfant, et cela en ne faisant notamment pas de préparatifs spécifiques en fonction du sexe. Aliénor et Aurélien ainsi que Manon et Mewen, insistent sur le fait qu'il ne faut pas faire de différence entre filles et garçons et que cela passe notamment par l'environnement. Elles et ils ont conscience des stéréotypes de genre et veulent tenter de limiter leurs effets sur leurs enfants. Ne pas savoir le sexe avant la naissance est à la fois une façon d'empêcher les autres de sexuer l'enfant (par les cadeaux notamment) mais aussi une façon de s'empêcher soi-même de réduire le champ des possibles de ses projections par des stéréotypes sexistes intériorisés.

« C'était plus parce que je trouve que de nos jours c'est très, tu sais on habille les petites filles en rose, on habille les garçons en bleu. Il faut que le garçon, il fasse du foot et la fille si elle fait du foot c'est pas bien. Et je voulais²⁷ pas que les gens déjà avant sa naissance, l'imaginent comme ça, parce qu'après je pourrais pas les en empêcher. Mais je voulais pas que, ouais, que les gens pensent comme ça, et puis même que moi, malgré que je suis pas comme ça, que je commence à me dire, "ah une petite robe, les machins et tout", et même si je suis pas contre les robes du tout, moi j'aime beaucoup mettre des robes personnellement et tout,

²⁷ Manon et Mewen parlent au passé car le couple savait déjà le sexe au moment de cet entretien. Il s'agit donc d'une vision rétrospective.

mais, je voulais que mon enfant soit pas sexué pour l'imaginer comment dire, comme un bébé pas comme une fille ou comme un garçon et, et, et imaginer faire n'importe quoi et pas me dire "ah ben non, si c'est une fille, elle pourra pas faire ça, si c'est un garçon il pourra pas faire ça". » (Manon, femme, 26 ans, sans emploi (auparavant conseillère immobilier), 17 SG)

« Justement on était plutôt dans l'idée que ça devrait pas changer si c'est une fille ou un garçon, c'est, ça reste un bébé, ah ça on voulait volontairement ne pas trop en faire une affaire. Que ce soit une fille ou un garçon voilà, toute façon c'est, c'est un bébé, pour l'instant ça change rien. » (Mewen, homme, 26 ans, ingénieur informatique, 18 SG)

Cependant pour la plupart d'entre elles et eux, il s'agit plus d'une « mise en suspens provisoire du genre » (Pelage *et al.*, 2016, p. 35) que d'une réelle façon de le contourner durablement. Cela est notamment visible dans le choix des prénoms : Manon et Mewen ainsi qu'Elen³⁴ réfléchissent à deux listes de prénoms différentes ; certains des prénoms ayant d'ailleurs un marqueur de genre très fort. En effet, Manon et Mewen envisagent d'appeler leur fille Rose. De même alors qu'Aurélien souhaite donner un prénom mixte à son futur enfant (Marcel/Marcelle), Aliénor aime ce prénom pour un garçon mais le trouve « trop dur pour une fille ».

L'idée, citée plus haut, selon laquelle la connaissance du sexe est un élément d'humanisation est également un élément de justification pour ne pas connaître le sexe. Cela montre à quel point le sexe du fœtus reste important pour les futurs parents. Les arguments concernant la joie de la découverte du sexe à la naissance vont aussi dans ce sens puisque le sexe reste considéré comme un élément central de l'identité de l'enfant. Le cas d'Aliénor illustre cette ambivalence entre le fait de dire que « le sexe ne change rien » et le fait qu'il agisse comme élément d'humanisation. En effet, elle prend l'exemple d'une amie à elle pour expliquer pourquoi elle ne veut pas savoir le sexe. Cette amie a su assez rapidement le sexe de l'enfant et a commencé à l'appeler par son prénom dès le cinquième mois de grossesse, faisant de lui « une personne ».

« Rester dans le flou c'est peut-être plus rassurant quelque part aussi, de pas savoir si c'est une fille ou un garçon, de dire bon ben voilà c'est, c'est un enfant qui va naître, mais en attendant qu'il soit né, qu'il soit vraiment là, on sait pas encore vraiment, c'est encore un peu le mystère et du coup je pense que c'est, qu'il y a ce côté rassurant aussi [...] j'ai tellement peur, tellement peur que ça arrive pas jusqu'au bout, qu'il naisse jamais (rires), que du coup, j'ai peur de trop me projeter, de trop concrétiser et mettre un peu la charrue avant les bœufs tu vois. » (Aliénor, femme, 25 ans, auto-entrepreneuse dans le design, 18 SG)

Aliénor considère qu'il est risqué de se projeter car une fausse couche serait dans ce cas-là d'autant plus difficile à supporter. Savoir le sexe avant la naissance est une façon de « *mettre la charrue avant les bœufs* » puisque le fœtus est sexué avant même d'être né. Au contraire de celles et ceux pour qui le sexe est un élément rassurant permettant de rendre la grossesse moins anxiogène, pour Aliénor, le fait de ne pas

savoir le sexe agit donc comme une forme de protection face à une humanisation trop rapide du fœtus.

Finalement, seule Elen³⁴ est parvenue à ne pas savoir le sexe jusqu'à la naissance. Cela est lié au fait que ne pas savoir est une décision à prendre plusieurs fois puisqu'il existe des occasions multiples de connaître le sexe du fœtus (Barnes 2015a). Manon et Mewen ont su le sexe lors d'une échographie : les organes génitaux sont apparus à l'écran et Manon, habituée des échographies en raison de beaucoup de temps passé sur les forums de grossesse depuis des années, a de suite vu qu'il s'agissait d'organes féminins. Puis le sexe - cette fois ci chromosomique - a également été déterminé lors de l'amniocentèse. L'histoire de la découverte du sexe pour Aliénor et Aurélien est plus surprenante. Si le couple s'était mis d'accord sur le fait de ne pas demander le sexe, Aliénor était de plus en plus impatiente à l'approche de l'échographie du second trimestre et Aurélien devait lui rappeler de « *se tenir au contrat* ». Lors de cette échographie, Aliénor et Aurélien ont dit qu'il et elle, ne souhaitaient pas connaître le sexe. Mais pendant l'impression des clichés, seule dans la salle, Aliénor voit écrit « sexe féminin » sur l'appareil d'échographie. Elle dit à Aurélien « *trop tard, j'ai vu* » et lui annonce. En sortant de l'échographie, il et elle, annoncent à leurs proches que c'est une fille. Puis en en discutant autour d'eux, des ami-e-s, puis leur sage-femme leur dit que le sexe n'est pas inscrit dans le dossier si les futurs parents ne demandent pas à le savoir.

« Donc du coup on était un peu perplexes, on était plus trop sûrs que ce soit une fille, on s'est dit qu'est-ce qu'on a vu ? Comment ça se fait ? Etc. et du coup on a dit bon ben à l'échographie du 7ème mois, du troisième trimestre on demande ce que c'est quoi, parce qu'on peut pas rester du coup en pensant que c'est une fille, en étant pas sûrs etc. » (Aliénor, femme, 25 ans, auto-entrepreneuse dans le design, 34 SG)

Ce qui a motivé Aliénor et Aurélien à demander le sexe lors de l'échographie du troisième trimestre est donc le fait de risquer d'assigner le « mauvais » genre au fœtus. Le couple envisageait de ne pas savoir le sexe du tout, mais n'envisageait pas, par contre, de savoir le mauvais ; le genre de l'enfant restant attaché à des projections spécifiques même dans les cas où les futurs parents tentent de limiter cela. Pour donner le fin mot de l'histoire, Aliénor et Aurélien ont demandé le sexe lors de la dernière échographie. L'échographe leur a expliqué que le sexe indiqué sur la machine est en fait celui de la patiente auscultée, et donc d'Aliénor et qu'elle attendait un garçon.

C) Devenir quelqu'un en étant sexué

Comme nous l'avons vu l'humanisation du fœtus est une des raisons évoquées en amont par certaines mères pour justifier leur volonté de savoir le sexe. Après l'échographie du second trimestre, alors qu'ils et elles connaissaient le sexe, tous les futurs parents évoquent des transformations dans leur façon de penser et d'interagir avec leur enfant à naître. Celui-ci, assigné à une classe de sexe, devient un bébé-fille ou un bébé-garçon (Barnes 2015a). Et c'est également via l'interaction, par l'utilisation de pronoms et d'un prénom genré, que le genre du fœtus est produit. Il s'agit donc d'étudier la fabrication du genre du fœtus « en tant que cette production relève d'un

faire, un faire à concevoir, comme une activité continue, enchâssée dans les interactions de la vie courante » (West et Zimmerman, 2009).

Placer le fœtus dans la catégorie fille ou garçon pour réduire le champ des possibles

Dans ces travaux, Cecilia Ridgeway (2011) montre que le sexe et le genre font partie de ce qu'elle appelle les *shared category systems*²⁸. Elle présente le genre, la race et l'âge comme les trois principaux systèmes de catégorisation aux États-Unis. Ce sont des critères qui peuvent être appliqués de façon rapide et binaire (femme/homme, Noir/Blanc, vieux/jeune) afin de commencer à définir une personne avec laquelle on entre en interaction. Souvent basées sur des indices visuels, les catégories primaires ne donnent pas une définition très spécifique de qui est l'autre mais permettent à chacun dans l'interaction de posséder une connaissance commune suffisante sur laquelle se baser. Dans le cas du fœtus, l'âge est un élément de catégorisation immédiat. La race peut aussi agir comme élément de catégorisation mais de façon différente selon que les futurs parents sont ou non racisés²⁹. Il semblerait que la race puisse être un élément d'individualisation du fœtus pour les parents racisés notamment parce que des caractéristiques physiques sont déduites de cette catégorisation. Au contraire, les futurs parents blancs ne mobilisent pas cet élément comme un élément de connaissance : leurs enfants et leurs caractéristiques physiques sont « normaux » et non pas blancs.

« Je vais pas dire qu'il ressemble à l'un ou à l'autre, surtout que bon, on a pas non plus des physiques super particuliers, j'ai pas les yeux un peu bridés ou je ne sais pas, donc vu qu'on a des physiques plutôt normaux, je pense qu'un bébé ressemble à un autre bébé. » (Eugénie, femme, 34 ans, ingénieure informatique, 33 SG)

Pour Eugénie, son conjoint et elle ont « *des physiques plutôt normaux* » alors que les « *yeux un peu bridés* » ne le seraient pas. Les caractéristiques physiques sont jugées à l'aune de la norme universelle blanche. La composition de mon échantillon ne me permet pas d'aller plus loin dans cette hypothèse, mais il serait intéressant d'interroger des couples mixtes racialement afin de voir comment la question de la race du fœtus se pose dans ce cas-là.

La catégorisation dans une classe de sexe laisse plus de place aux doutes que les deux catégorisations précédentes puisque celle-ci ne dépend pas des parents et qu'il y a une chance sur deux que le fœtus soit classé dans la catégorie fille ou garçon. Or, comme le genre est utilisé par les individus comme un cadre primaire pour coordonner leur comportement et organiser leurs relations sociales, le fait de ne pas connaître le sexe/le genre de quelqu'un rend l'interaction complexe (Ridgeway, 2011; West et Zimmerman, 2009). Pour Dania, la construction d'une relation avec son enfant n'a pu commencer qu'avec la connaissance du sexe.

²⁸ Traduction de l'auteure : « systèmes de catégorisation partagée »

²⁹ Il désigne les personnes (noires, arabes, rroms, asiatiques, etc.) renvoyées à une appartenance (réelle ou supposée) à un groupe ayant subi un processus à la fois social et mental d'altérisation sur la base de la race. Les « racisé-e-s » sont celles et ceux qui appartiennent (réellement ou non) aux groupes ayant subi un processus de « racisation ».

« Avant de connaître le sexe, pour moi, ça restait quelque chose de très vague. Je savais pas comment m'adresser à « il » ou bien à « elle », je n'arrivais pas à la visionner parce que je savais même pas si elle est une fille ou bien un garçon, et je trouve que vraiment la communication avec elle, elle a commencé du moment où j'ai su que c'était une fille, que c'est là où je suis arrivée à vraiment la placer dans un contexte particulier, que oui, elle va être comme ça. [...] Je peux au moins, ce que je vais lui chanter, je peux au moins adapter la chanson à elle quoi (rires) Parce qu'en fait j'ai lu pas mal de choses sur le fait que, si on chante la même chanson au bébé, après lorsqu'il né, il reconnaît ça et ça le reconforte, du coup j'essaie de lui chanter tout le temps la même chanson, du coup justement elle est adaptée aux filles (rires) et du coup oui c'est vraiment là où je commence à dire, où je commence à construire quelque chose avec elle pour l'après quoi, qui va durer. Avant c'était vraiment très très vague en fait. [...] C'était vraiment pour pouvoir commencer à construire quelque chose avec elle, c'était vraiment ça, je me sentais pas capable de faire ça sans savoir de quoi il s'agit (rires). » (Dania, femme, 25 ans, ingénieure en recherche et développement, 36 SG)

Dania s'appuie sur le sexe pour construire une relation sur du long terme car elle considère cet élément comme une constante, quelque chose qui ne changera pas et permet donc de se projeter à plus long terme. Le sexe est considéré comme élément central de définition, il permet de savoir « *de quoi il s'agit* ». Cette idée, développée par Dania, du sexe comme élément permettant de définir le fœtus et sur lequel s'appuyer dans la relation avec elle/lui ainsi que dans les projections est présente chez la majorité des parents, mais de façon moins explicitée. Par exemple, Aliénor qui ne souhaitait pourtant pas connaître le sexe avant la naissance, change d'avis sur la question une fois qu'elle le sait. Alors même qu'elle développe un discours sur l'égalité entre femmes et hommes et ne veut pas faire de différence qu'elle soit mère d'une fille ou d'un garçon, le sexe du fœtus reste néanmoins un élément déterminant dans la façon de penser à elle/lui et de se projeter avec elle/lui. On retrouve ce résultat dans les travaux de Medora Barnes (Barnes 2015a) : toutes les futures mères de son étude, qu'elles soient attachées au partage « traditionnel » des tâches entre femmes et hommes ou qu'elles soient en opposition avec les normes de genre inégalitaires, évoquent des changements dans la façon de penser ou de ressentir le fœtus après la connaissance de son sexe. De la même façon, Manon a commencé à développer des images mentales de sa fille à partir du moment où elle a su le sexe. Elle a pu imaginer comment serait sa fille en regardant d'autres petites filles, c'est-à-dire en la classant dans une catégorie plus précise que celle « des enfants » d'une façon générique. En réduisant le champ des possibles, les projections deviennent plus accessibles.

« Quand je vois des petites filles, maintenant je l'imagine. Alors qu'avant je pour le coup avant je regardais des enfants et ça me faisait rien, enfin (rires), j'étais pas de marbre non plus, mais je me projetais pas vraiment. Et depuis que je sais, en fait je me projette vachement plus là-dessus et peut être que finalement

c'était un mal pour un bien. Mais, mais, ouais quand je vois les petites filles, je me dis "ah tiens", je me demande si elle sera blonde ou brune, ou si elle me ressemblera ou si elle ressemblera à son père. » (Manon, femme, 26 ans, sans emploi (auparavant conseillère immobilier), 17 SG)

Le sexe est perçu comme un élément qui donne des indications à la fois sur le type de personnalité de l'enfant et sur son apparence physique. Connaître le sexe permet d'établir des stéréotypes genrés sur le fœtus pour labéliser qui il ou elle est (Smith, 2005). Pour autant, si la connaissance du sexe a un effet sur tous les futurs parents, celle-ci a une ampleur plus ou moins grande. Pour certain-e-s, l'assignation à une catégorie de sexe est un facteur d'humanisation central. Pour d'autres, elle permet de prévoir plus sereinement l'avenir ensemble notamment concernant les activités.

Introduire le fœtus dans le collectif familial et social en tant qu'être sexué

Pour la majorité des futurs parents, l'annonce du sexe de l'enfant au reste de la famille ainsi qu'aux proches est une évidence. Il existe deux principales raisons pour cela : tout d'abord, c'est un élément qui attise la curiosité des proches qui développent, elles et eux, aussi des préférences. La place qu'aura l'enfant dans la famille est envisagée différemment selon son sexe. Dans le cas d'un deuxième enfant, la question est d'autant plus importante puisque c'est la place de chacun-e dans la fratrie qui est questionnée (Samuel *et al.*, 2014). Pour le premier enfant, les futurs parents évoquent surtout le rapport aux grands-parents et au futur-e-s cousin-e-s comme pouvant varier selon le sexe.

« Et après oui, je pense que ça changera aussi certaines choses sur des activités à faire, sur comment les autres vont voir ça aussi puisque mes parents ont une petite-fille, et ils vont avoir un petit-garçon donc ils vont avoir d'autres projections. Son frère aussi, il s'attend à voir un petit garçon ou une petite fille donc on va tous se projeter différemment par rapport à ce sexe en particulier. » (Eugénie, femme, 34 ans, ingénieure informatique, 20 SG)

De plus, le fait que ce soit quelque chose de non anxiogène compte également ici. Il s'agit pratiquement tout le temps (sauf cas de préférence très marquée) de quelque chose pouvant être annoncé comme une bonne nouvelle aux proches. Il est d'ailleurs marquant de noter que l'annonce du sexe de l'enfant sur les forums provoque toujours des félicitations de la part des autres participantes. L'annonce de la grossesse, l'annonce du sexe et l'annonce de l'accouchement sont les trois moments de félicitations généralisées. La mise en parallèle de ces événements montre une fois encore l'importance du sexe du fœtus ; ce moment étant considéré comme un jalon de la grossesse. Il y a l'idée que le fœtus change de statut en devenant une fille ou un garçon puisque l'annonce du sexe est mise sur le même plan que la conception de l'enfant et sa naissance.

L'annonce à la famille se fait dans la plupart des cas de façon assez simple. Alors que la moitié des futurs parents avaient utilisé les images d'échographie pour annoncer la

grossesse, aucun d'entre eux n'a mobilisé les images d'échographie montrant les organes génitaux de l'enfant pour annoncer le sexe aux proches. Seuls Manon et Mewen ont fait une annonce particulière pour leurs amis : le couple a organisé une *baby shower*³⁰, évènement très courant aux Etats-Unis, où le couple vit. Plusieurs jeux étaient organisés à cette occasion et l'un d'entre eux notamment consistait à tenter de deviner le sexe, la « bonne réponse » était ensuite donnée via des tickets à gratter sur lesquels était inscrit qu'il s'agissait d'une fille. Alors même que Manon et Mewen ne voulaient, à la base, pas savoir le sexe avant la naissance, elle et il, ont finalement organisé un évènement faisant du sexe de leur futur enfant un élément à découvrir.

Le couple n'a cependant pas annoncé le sexe dès qu'il l'a su car Manon souhaitait garder ça « privé » en préservant une forme d'exclusivité sur la connaissance du sexe (Barnes, 2015a). Cela avait également pour but « *de ne pas avoir de cadeaux roses* » (Manon, 17 SG) et de mettre en avant le fait que ce soit un bébé avant d'être une fille. Si la *baby shower* semble être contradictoire avec cette idée d'intimité de la connaissance du sexe, le fait d'annoncer le sexe après avoir reçu les cadeaux a permis d'éviter de recevoir des cadeaux « de filles ». Charlotte et Cédric n'ont, quant à eux, pas souhaité annoncer le sexe de leur futur enfant à la mère de Cédric afin qu'elle ne s'immisce pas dans le choix du prénom. Ce sont les deux seuls couples à ne pas avoir annoncé directement le sexe du fœtus à leur famille.

Le fait d'annoncer le sexe de l'enfant aux autres conduit à avoir une vision du genre simplement comme une dimension de ce qu'est l'individu alors qu'il est « quelque chose que l'on fait, et que l'on fait de manière répétée, en interagissant avec autrui » (West et Zimmerman, 2009, p. 12).

L'attribution d'un genre permet l'interaction et l'interaction produit le genre : l'utilisation de surnoms, pronoms et d'un prénom

Le genre du fœtus est produit de façon continue pendant toute la grossesse par les interactions qu'ont les futurs parents entre eux, avec lui et avec les autres. Les enquêtées évoquent notamment le fait de pouvoir utiliser les « bons pronoms » comme quelque chose de positif. En effet, la majorité d'entre elles et eux trouvent que l'interaction avec le fœtus est facilitée une fois le sexe connu (West et Zimmerman, 2009).

L'évolution dans la façon de nommer le fœtus sur le forum de grossesse au fur et à mesure que la grossesse avance dans le temps est, à ce sujet, assez révélatrice. Les surnoms et pronoms utilisés par Alma10 ont évolué tout au long de la grossesse, faisant passer le fœtus du statut d'un être générique « bb » à celui de « sa pépette ». Durant les premiers mois de grossesse, Alma10 utilise uniquement trois mots pour référer au fœtus : « bb1 », « bébé » et « bb » et jamais de pronom possessif. Elle utilise également toujours le pronom masculin « il ». Avant de connaître le sexe du fœtus, elle ne féminise qu'une seule fois (et partiellement) son texte et c'est lorsqu'elle parle justement de la connaissance du sexe : « *Bébé est coquin(e) il avait les jambes croisées donc on ne connaît pas le sexe !* » (16 SG). C'est lors de la 18ème semaine de grossesse qu'Alma10 a utilisé pour la première fois un surnom pour référer au fœtus : « *je l'ai*

³⁰ Fête prénatale organisée entre le septième et le huitième mois de grossesse pour célébrer la naissance à venir d'un enfant.

peut-être senti hier pour la première fois de l'intérieur mais pas sûr à 100% que c'était bien babychou ». Une fois le sexe connu, à vingt-deux semaines de grossesse, les surnoms et pronoms changent en même temps que le statut du fœtus change : le fœtus devient « elle », « petite fille » (3 fois), « pépette » (21 fois), « la puce » (2 fois), « la petite » (4 fois) et des pronoms possessifs sont utilisés de façon très régulière. Le terme « bébé » se fait beaucoup plus rare pour référer au fœtus. Le fait de la nommer de façon genrée en utilisant des pronoms féminins et des surnoms associés aux filles contribue à produire son genre à la fois pour Alma¹⁰ mais aussi auprès de ses interlocutrices. Le prénom, lui aussi genré, n'est utilisé qu'après la naissance, marquant là encore un changement de statut.

En comparaison, Elen³⁴, qui ne connaît pas le sexe du fœtus avant sa naissance, utilise tout au long de la grossesse « bébé », « bb » ou « il ». Elle n'emploie qu'une seule fois un surnom et un pronom possessif et c'est pour renvoyer à l'après-naissance : « trop hâte de rencontre ma crapule d'amour » (31 SG). Cela renvoie à la difficulté de nommer son futur enfant sans savoir son sexe. Avant la connaissance du sexe, quinze (des dix-sept) futurs parents interrogés ne s'adressent quasiment jamais directement au fœtus ; lorsqu'elles et ils le font, il s'agit plus d'une façon de s'adresser à l'autre membre du couple en passant par l'intermédiaire du fœtus. Pour en parler aux autres, elles et ils utilisent majoritairement le pronom « il » ou le terme « le bébé ».

« Mais nous non, on a pas commencé à lui parler. En plus on sait pas comment lui parler parce qu'on sait pas si c'est une fille ou un garçon. Et qu'on nous a dit que c'était une fille la première fois et la seconde fois on nous a dit que c'était un garçon, donc je pense qu'on lui aurait plus parlé si on nous avait dit une fille puis une fille, je pense qu'on lui aurait parlé et qu'on lui aurait dit "elle" plus vite. Là maintenant qu'on est dans l'attente, on préfère rien dire que, ben on va l'appeler "il" forcément puisqu'on sait pas ce que c'est. Mais je pense que c'est plus facile de discuter, enfin discuter, d'interagir avec si on avait su, c'est à dire si on avait confirmé le sexe la deuxième fois. » (Eugénie, femme, 34 ans, ingénieure informatique, 20 SG)

Le terme « il ou elle » est apparu seulement trois fois dans les entretiens lorsque les futurs parents ne connaissaient pas le sexe (Aliénor, Manon et Eric) alors qu'il était plus courant sur les forums où les adjectifs sont également parfois féminisés. Cela est sûrement à mettre en lien avec le fait que l'écrit permet plus facilement la féminisation et l'utilisation de l'écriture neutre. Cependant, même sur les forums, le « il ou elle » n'est utilisé que pour faire référence à quelque chose renvoyant directement au sexe du fœtus. Même Elen³⁴, qui ne sait pas le sexe jusqu'à la fin de la grossesse, n'utilise que deux fois l'expression « il ou elle » : une fois lors de la vingtième semaine de grossesse, au moment où les autres participantes au forum annoncent le sexe de leur futur enfant, et une autre fois lors de la trente-deuxième semaine pour expliquer pourquoi elle ne veut pas savoir le sexe. La question des pronoms et accords « corrects » s'est réellement posée à elle lors de la rédaction des faire-part : elle s'est employée à rédiger un texte sans aucun accord afin de ne pas risquer de mé-genrer³¹ l'enfant, à qui une fois né, un genre aura été attribué. Le fait que l'expression « il ou elle » apparaisse de temps en

³¹ Utiliser les mauvais pronoms ou accords pour parler d'une personne

temps laisse apercevoir une certaine gêne du fait que le pronom neutre et masculin se confondent dans la langue française. Les futurs parents semblent se rappeler à ce moment de la conversation qu'elles et ils gomment la moitié des potentialités en disant toujours « il ».

Les futurs parents évoquent la difficulté à trouver un surnom approprié sans savoir le sexe et l'impossibilité du choix du prénom. Un seul couple (Aliénor et Aurélien) envisage de donner un prénom mixte à leur enfant, mais ne commence à le nommer ainsi qu'une fois qu'il connaît le sexe de façon certaine. Pour autant, l'utilisation de termes génériques tels que « le bébé » peut poser un problème aux parents en raison du manque d'individualisation. Certain-e-s tentent donc de trouver des surnoms pour commencer ce travail avant la connaissance du sexe. Les surnoms choisis sont toujours neutres ou masculins : « flageolet » (Aliénor), « haricot » (Eugénie et Éric), « le petit » (Hedwige et Sabine), « bébinou » (Faustine et Franck). L'exemple d'Ilana est intéressant car le premier surnom choisi était masculin et c'est lorsque la possibilité que ce soit une fille a été évoquée qu'elle a souhaité le féminiser afin de ne pas risquer d'attribuer au fœtus un genre « inapproprié ».

« En fait, du coup le bébé a été conçu à Rome, on était en voyage à Rome et il y a un empereur, c'est Auguste Ier, fin voilà et on entendait à chaque fois qu'on faisait une visite Augusto, Augusto etcetera, et quand on a su que j'étais enceinte, en rigolant, on a dit ben si c'est un garçon, vu qu'il vient de Rome, on l'appellera Augusto (rires). [...] Après quand juste avant l'échographie du premier trimestre, on s'est dit mais quand même si c'est une fille, elle va entendre Augusto toute la grossesse, donc la pauvre c'est pas cool, donc on s'est dit Augustine donc on alternait et au final c'est devenu Augusto-gustine, pas très court (rires). Pas très court mais voilà, on, on, voilà c'est Augusto-gustine. » (Ilana, femme, 30 ans, infirmière, 17 SG)

Cette peur d'attribuer le « mauvais » genre est présente chez tous les parents ce qui explique l'impossibilité de commencer à utiliser un prénom (généré) avant de connaître le « vrai » genre. Avant la connaissance du sexe, la réflexion sur les prénoms s'est faite pour tou-te-s les enquêté-e-s, hormis Aurélien fixé sur le prénom Marcel/Marcelle depuis le début, selon deux listes parallèles. Durant cette première partie de la grossesse, les couples commencent à en discuter ensemble et cherchent des idées mais le réel choix ne peut se faire qu'une fois le sexe connu. Dans le cas d'Elen³⁴ qui n'a su le sexe qu'à la naissance, deux prénoms étaient choisis et celui correspondant au sexe assigné de l'enfant lui a été donné. Cela renforce l'idée que le fait de ne pas connaître le sexe n'est qu'une façon de retarder l'attribution d'un genre mais en aucun cas de tenter de la contourner.

L'attribution d'un prénom, une fois le sexe connu, est un élément important pour les parents, leur permettant d'individualiser leur enfant. La nomination peut être envisagée comme la logique classificatoire prolongée jusqu'à l'individuation (Lévi-Strauss, 1996). Le fœtus déjà classé comme être humain, puis comme fille ou garçon est ensuite classé dans une catégorie plus fine par son prénom, celui-ci ne pouvant être attribué qu'une fois les deux classifications précédentes effectuées, et agissant lui-même comme marqueur de genre, de classe et de race (Samuel *et al.* 2014). Par son prénom, le fœtus est ainsi singularisé, cela permet de « commencer à l'identifier en tant que personne

dans les conversations ou dans les relations » (Éric, 20 SG). Cela explique que la majorité des futurs parents souhaite trouver un prénom assez rapidement à leur enfant après la connaissance du sexe. Lors du second entretien, douze des futurs parents (sur les seize ayant fait le second entretien) utilisent majoritairement le prénom du futur enfant pour le nommer. Les parents ont envie de l'appeler par un prénom singulier « *parce qu'en fait maintenant ce n'est plus le bébé, c'est lui quoi* » (Aliénor, 34 SG). Hedwige en parle comme de quelque chose qui lui « *tenait à cœur* » (30 SG). Pour certain-e-s, cette volonté entre en conflit avec le fait qu'il est compliqué de trouver le bon prénom, surtout de l'« *imposer* » à quelqu'un « *qu'on ne connaît pas* » (Dania). C'est pour cette raison que Manon et Mewen ont fixé le prénom de leur fille seulement quelques jours avant la naissance, se laissant encore la possibilité de le modifier si elle « *n'avait pas une tête à s'appeler comme ça* ». L'exemple de Mewen montre que le choix et l'utilisation d'un prénom sont liés à la façon de penser et de se représenter l'enfant.

« Elle a plus de place dans mes pensées et tout ça, mais proche d'elle, c'est pas d'elle vraiment en fait, parce que je la connais pas encore donc c'est, enfin pour l'instant je l'imagine pas encore comme une personne en fait, c'est quand même encore, c'est quand même encore plus un bébé de manière générique qu'"elle". [...] Peut être aussi parce que, enfin maintenant des fois, on a pratiquement choisi un prénom et enfin je pense rarement à elle avec ce prénom-là déjà, en fait. » (Mewen, homme, 26 ans, ingénieur informatique, 36 SG)

Comme dit précédemment, le prénom agit comme marqueur de genre et ce notamment pendant la grossesse où il n'existe pas de marqueur extérieur de genre. Lors de la petite enfance, le prénom continue à jouer ce rôle mais est également renforcé par les marqueurs de genre tels que les vêtements. Si le prénom est pensé par tous les parents comme devant correspondre au sexe assigné, certains d'entre eux ont des critères qui renforcent encore les stéréotypes genrés. Par exemple, Charlotte voulait un prénom « *assez féminin, un peu doux* » pour sa fille, Sébastien voulait également « *un prénom doux, qui fasse petite fille* ». Au contraire, Ilana et son conjoint recherchaient pour leur futur fils, un prénom « *qui dégage une personnalité importante* », *qui fasse « gérant de société ou PDG »*. D'autres exemples montrent qu'il ne s'agit pas simplement d'inscrire les futurs enfants dans les stéréotypes de genre mais aussi dans la « *bonne* » masculinité ou féminité : les parents d'Aurélien trouvant par exemple le prénom Blanche « *trop culcul, pour les petites filles avec des robes à fleurs* » et Marcel « *trop camionneur* ».

Le suivi longitudinal des futurs parents nous a permis de voir que la sexuation du fœtus est, pour elles et eux, un des éléments majeurs, mais pas le seul, dans le processus d'humanisation. Penser au fœtus en tant que fille ou garçon permet aux parents de rendre plus intelligible un être sur lequel elles et ils possèdent très peu d'éléments d'information. Le sexe est considéré comme un élément de description totalisant permettant de savoir qui est le fœtus alors qu'il n'est lui-même pas encore né. Si l'évolution de la perception du fœtus est différente entre les femmes et les hommes de

l'échantillon, aucune différence majeure n'apparaît selon la classe sociale des enquêtés. La seule différence notable étant la capacité de mise en mots de ses émotions et de son ressenti, plus forte chez les femmes et principalement celles de classes moyennes et supérieures. Pour autant, la connaissance du sexe agit comme élément de définition de l'être pour tous les parents de l'échantillon. Même pour celles et ceux qui ne voulaient pas le savoir, il ne s'agit que d'une mise en suspens pendant la grossesse, mais pas d'une volonté durable de contourner cette catégorisation. Cette catégorisation trouve sa légitimité dans la définition scientifique qui en est donnée par le corps médical.

CHAPITRE 2. SONDER LE FŒTUS ET SES ORGANES GENITAUX

« Désormais, à chacun, un sexe, et un seul. À chacun son identité sexuelle première, profonde, déterminée et déterminante ; quant aux éléments de l'autre sexe qui éventuellement apparaissent, ils ne peuvent être qu'accidentels, superficiels ou même tout simplement illusoire. Du point de vue médical, cela veut dire qu'en présence d'un hermaphrodite il ne s'agira plus de reconnaître la présence de deux sexes juxtaposés ou entremêlés, ni de savoir lequel des deux prévaut sur l'autre ; mais de déchiffrer quel est le vrai sexe qui se cache sous des apparences confuses ; le médecin aura en quelque sorte à déshabiller les anatomies trompeuses et à retrouver, derrière des organes qui peuvent avoir revêtu les formes du sexe opposé, le seul vrai sexe. [...] Du point de vue du droit, cela impliquait évidemment la disparition du libre choix. Ce n'est plus à l'individu de décider de quel sexe il veut être, juridiquement ou socialement ; mais c'est à l'expert de dire quel sexe la nature lui a choisi, et auquel par conséquent la société doit lui demander de se tenir. » (Foucault, 1994)

Dans l'introduction aux mémoires d'Herculine Barbin, hermaphrodite française du XIX^e siècle, Foucault introduit la notion centrale de ce chapitre, celle de « vrai sexe ». Son texte s'ouvre sur la question suivante : « Avons-nous besoin d'un vrai sexe ? » et il montre au travers du cas des hermaphrodites qu'il était admis que des personnes puissent avoir deux sexes. Lors du baptême, le père devait choisir le sexe de l'enfant mais plus tard, à l'âge adulte celui-ci pouvait choisir d'en changer (mais ce changement était alors définitif). C'est seulement à partir du XVIII^e siècle que les théories biologiques de la sexualité et les formes de contrôle administratif ont conduit au refus de l'idée d'un « mélange des deux sexes en un seul corps ». Le corps médical, en se basant sur des mesures, est depuis considéré comme le seul étant à même de « déterminer » le vrai sexe de chaque individu. Cette idée d'un sexe « unique » et inscrit dans la bicatégorisation mène à des IMG³², dans le cas de fœtus intersexués puisque l'intersexuation est considérée comme une anomalie du développement invalidante (Kraus 2015), et à des chirurgies d'assignation de sexe sur des nouveau-nés. Ces interventions médicales sur les corps visent à les rendre conformes afin qu'ils n'invalident pas l'idée selon laquelle il y aurait deux sexes naturels : « les sexes sont construits, jusque dans leur matérialité, par les normes de genre » (Bereni *et al.* 2012, p. 36).

³² Interruption médicale de grossesse

Depuis les années 1980 et la démocratisation des échographies fœtales, c'est dans ce cadre que le sexe du fœtus est déterminé. Les échographies sont considérées comme des moments clés de la grossesse par les futurs parents puisqu'elles permettent à la fois de les rassurer sur la santé du fœtus mais aussi de le « rencontrer ». Cette tension entre l'échographie comme évènement médical ou comme évènement social est omniprésente durant les consultations (partie 1). S'il est un élément d'humanisation pour les parents, le sexe de l'enfant est avant tout pour l'échographe un élément objectif à mesurer. Une première mesure, basée sur l'orientation du bourgeon génital, est possible à partir de la douzième semaine de grossesse c'est à dire au moment de l'échographie du premier trimestre mais « le sexe annoncé n'est sûr qu'à 80% ». Lors de l'échographie du second trimestre, aux alentours de vingt semaines de grossesse, les organes génitaux externes se sont formés et l'échographe peut donc « déterminer » le sexe avec certitude. En effet, il ne s'agit pas seulement de dire que c'est d'un fœtus possédant un pénis, ou une vulve, mais de dire s'il peut être classé dans la catégorie des hommes ou dans celle des femmes (partie 2). La détermination médicale du sexe conduit à le naturaliser et amène à penser le sexe comme un élément stable d'identification du fœtus et de l'individu qu'elle ou il va devenir ; si bien qu'un changement de catégorie est inenvisageable (partie 3).

A) « Je vois pas trop l'intérêt de voir le cœur, moi ce qui m'intéresse c'est de voir le bébé » : le fœtus entre patient et bébé

La phrase citée dans le titre de la partie a été prononcée par Sébastien et illustre la place ambiguë occupée par le fœtus : il oscille entre objet médical et identité sociale (le bébé). L'échographie est à la fois un moment permettant aux futurs parents de voir « leur bébé », mais aussi un examen médical ayant pour but de mesurer le fœtus, de le contrôler, de surveiller sa santé. Nous reprendrons, pour exprimer cette tension, les concepts d'« humanisation » et d'« objectivation » proposés par Catherine Rémy (2003) dans son travail sur les animaux d'abattoirs. Elle montre qu'il y a des définitions concurrentes des animaux dans les abattoirs : d'un côté, l'animal dans l'interaction devient sujet, considéré comme « ressentant et doué d'intelligence » (Rémy, 2003, p. 52) ; d'un autre côté l'abattoir est un espace rationnel de travail dans lequel le sensible est objectivé. Tout comme l'animal, le fœtus occupe une place ambiguë à la frontière de l'humanité qui s'illustre particulièrement durant les échographies. Si nous pouvons dire que de façon générale, l'humanisation se situe plutôt du côté des parents et l'objectivation du côté des échographistes, la tension entre ces deux façons de percevoir le fœtus est aussi présente à l'intérieur de chacun-e des actrices et acteurs.

L'échographie comme moment d'humanisation

« Dania: En fait c'est marrant parce que on commence à vivre une histoire avant qu'elle vienne et ça j'ai, avec ma mère j'ai pas senti ça en fait, qu'on vit une histoire avec, avec mes frères, je sentais que tout commence [...] lorsqu'ils viennent, lorsqu'ils sont là. Mais là nous, j'ai l'impression qu'on a vraiment des histoires à lui raconter, genre l'histoire de la sonde, lorsqu'elle a donné le coup de pied à la sonde [lors d'une échographie], on a des histoires à lui raconter mais c'est vraiment, avant naissance quoi, et ça je trouve ça impressionnant. Je trouve ça

marrant en fait, le fait qu'on puisse lui raconter ça avant. Genre oui, tu es restée en siège, tu as pas voulu te retourner, ben (rires), c'est, je trouve ça marrant, ouais.

Damir: On a déjà un tas de choses à lui raconter, et elle est pas encore arrivée (rires)

Dania: Oui c'est ça en fait, c'est ça. C'est surtout grâce aux échos, vous nous dites est ce que c'est intéressant ? oui parce que c'est grâce à ça que on commence à vraiment...

Damir: Ça fait du lien, ça fait du lien, c'est comme si on rendait visite à quelqu'un en fait » (Dania et Damir, 36 SG)

Les parents évoquent souvent l'échographie comme un moment de « rencontre » avec le fœtus, c'est à la fois un moyen de le visualiser qui apporte une preuve de sa présence mais aussi une façon de lui « rendre visite ». En gommant la barrière du ventre, l'échographie renforce le sentiment qu'ont certains parents d'un enfant « déjà là ». Béatrice Jacques (2007) évoque à ce sujet un « glissement de sens de l'examen échographique » : alors qu'elles servaient auparavant seulement pour les grossesses à risques, les échographies sont maintenant devenues la norme et servent à « montrer une réalité » aux futurs parents. Les échographies participent, en ce sens, d'une anticipation de la naissance. Par le biais de l'échographie, la connaissance visuelle devient une source première d'informations sur le fœtus, elle permet d'observer tout en construisant le monde social. Lesley Larkin (2006) décrit les différentes « strates de révélation » de l'échographie : la révélation du corps fœtal, la révélation du sexe du fœtus et la révélation de son genre. L'autorité de l'expertise médicale ainsi que l'objectivité accordée à la photographie confère une « authenticité » au fœtus.

Encadré 2 : Le déroulement des consultations échographiques

Les consultations d'échographies observées sont très formalisées et se déroulent toujours de la même façon. La femme enceinte et son accompagnant-e s'il y en a un-e entre(nt) dans le box, la lumière y est éteinte et les fenêtres sont petites, si bien que la pièce est dans la semi-obscurité. L'échographe demande de suite à la femme enceinte de s'installer sur la table, de relever son tee-shirt et de baisser son bas en dessous des fesses. Pendant ce temps, l'échographe relie le dossier et pose quelques questions à la femme enceinte pour avoir des précisions sur certains points. Puis elle ou il s'installe à gauche de la femme enceinte en face de l'échographe.

L'échographe observé est un appareil constitué de plusieurs éléments : trois sondes permettant l'émission et la réception d'ultrasons (deux sondes externes et une sonde endo-vaginale), un système informatique permettant de transformer l'ultrason en image, une console de commande permettant de faire les réglages et de saisir les données du patient, un système de visualisation et un système d'enregistrement des données via un logiciel, *MonEcho*, permettant le transfert automatique des données de l'appareil échographique vers l'ordinateur pour produire le compte-rendu. Le tout est disposé sur un chariot mobile placé à côté de la tête de la femme enceinte allongée. Il y a un second écran lui permettant de voir le même écran que la sage-femme sans avoir besoin de tourner la tête. Avant de commencer l'échographie, l'échographe met du gel sur le ventre de la femme enceinte pour pouvoir utiliser la sonde externe.

Les échographies sont des moments très chargés en émotions pour les futurs parents. Elles et ils évoquent tou-te-s des sentiments forts pendant l'échographie telle que de la joie ou du soulagement. Les moments et les images les plus marquantes pour les parents sont ceux permettant son humanisation : par exemple le voir en train de sucer son pouce pour Sabine ou tenir le cordon ombilical « comme un trophée » pour Dania. Les actions du fœtus sont labellisées comme le seraient celles d'un bébé. Au contraire, les aspects plus techniques apparaissent comme moins intéressants pour les parents, cela se caractérise par une opposition entre ce qui « *les intéresse à eux* » et ce qui « *nous intéresse nous* » chez les futurs parents, c'est-à-dire d'un côté les différentes mesures, les photos des organes et de l'autre le fait de voir le profil du fœtus, de l'observer faire des mouvements.

« Tu vois le nez, la bouche, c'est trop marrant, mais sinon, médicalement c'est plus, ils regardent beaucoup le cœur, le machin donc c'est pas très intéressant au final, c'est pas vraiment ce que tu veux voir, mais c'est normal, une échographie c'est médical. » (Manon, femme, 26 ans, sans emploi (auparavant conseillère immobilier), 33 SG)

En plus du manque d'intérêt que peuvent ressentir les futurs parents concernant les aspects médicaux, il y a également le problème de la compréhension. En effet, les parents peuvent voir l'écran mais ils ne peuvent pas voir ce que l'échographiste voit : « *l'imagerie médicale ça reste très flou, il faut être un expert pour comprendre (rires).* » (Cédric, 13 SG). L'échographiste doit faire un travail de traduction enfin de leur montrer où regarder et de donner un sens à ce qu'elles et ils voient.

J'assiste à l'échographie d'une femme enceinte de douze semaines. Il s'agit de sa troisième grossesse. Elle semble assez inquiète au début de l'échographie et fixe sans cesse l'écran. Quelques secondes après que l'image apparaisse à l'écran, elle dit : « je ne le vois pas » d'un air inquiet, puis après que la sage-femme le lui ait montré : « il a une grosse tête ». Amélie, la sage-femme, s'adresse au fœtus : « Coucou loulou ! » puis à la femme enceinte : « Il est tout mignon ». Elle lui explique qu'il mesure 6 cm. Elle pointe l'écran en disant : « c'est le profil, le petit nez, la bouche, le menton ». Pendant l'échographie, Amélie s'adresse plusieurs fois directement au fœtus, en le tutoyant : « bouge pas loulou parce que t'es dans la bonne position là ». La femme enceinte demande « il n'a pas encore de bras ? ». Amélie lui explique qu'il en a mais que l'on ne les voit pas en raison de l'axe dans lequel est la sonde. Quelques minutes plus tard, elle demande : « pourquoi il reste toujours dans la même position ? ». Amélie lui explique qu'elle bouge la sonde en même temps que le fœtus bouge ce qui donne l'impression qu'il est immobile alors qu'il ne l'est pas. Elle arrête de bouger la sonde afin de lui montrer que le fœtus bouge. A ce moment, la femme sourit et rit. (Observations en hôpital, échographie du premier trimestre, novembre 2016)

Cet exemple illustre la différence entre le « vu » et le « montré » (Draper, 2002). La femme enceinte a du mal à donner un sens à ce qu'elle voit puisque l'image du fœtus s'éloigne de l'image d'un nouveau-né notamment au niveau des proportions. Les explications de la sage-femme permettent de rassurer la femme enceinte sur la « normalité » du fœtus. Le fait de s'adresser directement au fœtus, de faire comme s'il avait conscience de la situation d'observation, ainsi que le fait de le qualifier comme un nouveau-né (« il est mignon ») sont des moyens d'humaniser le fœtus. Mais à la différence des futurs parents, les échographistes restent dans une « subjectivation furtive » (tous les fœtus sont les mêmes pour elles/eux), alors que les futurs parents

s'inscrivent dans une « individualisation-personnalisation » impliquant d'établir une véritable relation sur du long terme (Rémy, 2003, p. 53). Pour autant, l'échographie est soumise à un protocole très strict impliquant une rationalisation du travail.

Mesurer l'objet fœtus

L'échographie est avant tout pensée par l'échographiste comme un moment médical et de contrôle de santé. Certain-e-s insistent sur ce point et regrettent que les futurs parents en fassent un « évènement social ». Deux sages-femmes en libéral ont notamment refusé que je vienne observer les échographies dans leur cabinet pour cette raison.

« Il ne se passe rien de social pendant l'échographie, il n'y a rien à observer, c'est seulement un acte médical, on doit voir s'il y a bien tous les organes, nous on a vraiment une responsabilité par rapport à ça. Ce n'est pas un moment fait pour discuter avec les parents. Quand ils posent des questions, on leur demande de se taire, on a besoin de concentration. On n'est pas dans un délire social ». (Extrait d'une discussion avec une sage-femme en libéral, octobre 2016)

En effet, il y a peu de discussions entre la femme enceinte (et son partenaire lorsqu'il est présent) et l'échographiste durant l'échographie. Les moments de silence sont nombreux et le reste du temps la conversation porte sur ce qu'est en train de voir l'échographiste. Elle ou il détaille les organes observés et les futurs parents acquiescent. Cela est encore plus marqué lorsque ce sont des internes qui font l'échographie. Durant les quatre échographies faites par des internes, il n'y a eu presque aucun mots échangés entre la patiente et l'interne, celle/celui-ci étant focalisé sur la bonne façon de réaliser les observations et les mesures.

L'objectivation du fœtus passe par un protocole strict à respecter. Pour les trois différentes échographies, il existe une liste d'éléments à observer et à mesurer. Les différents organes sont observés les uns à la suite des autres, donnant une image du fœtus « morcelée ». Si la visualisation de tous les éléments n'est pas possible avec la sonde externe, l'échographiste utilise la sonde endo-vaginale, et demande à la femme enceinte d'enlever complètement le bas. L'échographie dure généralement entre trente minutes et une heure. Pendant ce temps, l'accompagnant-e est généralement assis-e de l'autre côté de la femme enceinte, mais certain-e-s préfèrent quelque fois rester debout. Quand elle ou il a tout observé, l'échographiste donne du papier à la femme pour qu'elle enlève le gel de son ventre et lui dit qu'elle peut se rhabiller. Selon les situations, l'échographiste demande à la femme enceinte de retourner en salle d'attente pendant qu'elle ou il fait le compte-rendu ou lui permet de rester dans le box. Une fois le compte-rendu et quelques images imprimés, l'échographiste les donne à la femme enceinte ou à son accompagnant-e et appelle la patiente suivante. Le retard s'accumule très vite, ce qui implique une organisation et une rationalisation du travail importante. Durant les quatre heures de consultation de la matinée, les échographistes ne prennent jamais de pause.

De plus, le fœtus est toujours ramené aux possibles pathologies dont il pourrait être porteur. Le fœtus n'est pas considéré comme sain jusqu'à preuve de la pathologie mais au contraire, comme toujours potentiellement porteur de pathologies. Cela s'illustre par la phrase prononcée par l'échographe à la fin de l'échographie : « *De ce que j'ai vu, tout va bien* », certaines ajoutant « *mais on ne peut pas tout voir durant une échographie, donc je peux seulement vous dire que ce que j'ai pu observer était bien* »

(Rebecca, docteure). Contrairement à une consultation médicale classique, dans le cas des échographies, ce n'est pas le corps du fœtus qui est vu mais seulement une image électronique produite à partir d'ondes sonores.

Durant les échographies fœtales observées, cette image était le centre de l'attention : les yeux de la femme enceinte, de son accompagnant-e (principalement son conjoint) ainsi que de l'échographiste sont rivés sur les deux écrans affichant l'image du fœtus. Si le fœtus peut être considéré par les futurs parents comme les regardant en retour (« *c'est comme si tu faisais un Skype avec lui quelque part (rires)* », *Aliénoï*), il n'a pourtant pas conscience du fait d'être regardé. Lesley Larkin (2006), en reprenant les travaux de Michel Foucault (1975), utilise le terme de « panoptique de l'utérus » pour désigner l'échographie. On peut noter deux points communs entre l'échographie et les systèmes de surveillances : elle permet de visualiser le fœtus dans sa totalité, sans que celui-ci ne voie en retour l'observateur. Deuxièmement, l'échographie permet aussi de contrôler le corps fœtal avec un objectif de normalisation de celui-ci, à la fois par l'élimination des corps non conformes avant la naissance mais aussi par l'anticipation d'opérations sur le nouveau-né, notamment les opérations d'assignation de sexe³³. Le contrôle et le traitement du patient fœtal perpétuent l'étendue du contrôle médical (Draper, 2002).

L'échographie en tant qu'outil de surveillance médicale introduit une tension entre différentes formes de connaissance : l'expérience *subjective* de la mère et l'observation *objective* de la médecine.

J'assiste à l'échographie du premier trimestre d'une jeune femme d'origine roumaine. Il s'agit de sa première grossesse. Elle est accompagnée de sa belle-mère, celle-ci se charge de faire la traduction puisque sa belle-fille ne comprend pas et ne parle pas le français. A la fin de l'échographie, la sage-femme donne la date de début de grossesse calculée en fonction des mesures, notamment celle de la longueur crânio-caudale. La belle-mère demande à la sage-femme de répéter la date, et lui dit que « ce n'est pas possible ». Elle redemande à sa belle-fille puis traduit : la date que celle-ci a calculée, en se basant sur ces dernières règles, tombe un mois plus tard. S'en suit un moment de flottement et de malaise. Une fois seule, la sage-femme me dit qu'elle n'aurait pas dû évoquer la date de début de grossesse en présence de la belle-mère de la patiente puisque cela ne la concerne pas. (Observations en hôpital, échographie du premier trimestre, octobre 2016)

Les désaccords concernant la datation de la grossesse entre les femmes enceintes et l'échographiste sont assez fréquents. Dans la situation décrite précédemment, la datation de la grossesse semble être un enjeu important, et la différence entre ce que disent la femme enceinte et les mesures de l'échographiste est importante. Dans les autres situations observées, l'écart n'était que de quelques jours. A chaque fois, la date de début de grossesse inscrite dans le dossier médical correspond aux mesures faites par l'échographiste, même si les femmes enceintes disent ne pas avoir eu de rapports sexuels ce jour-là. La connaissance scientifique, devenue connaissance légitime, prend l'ascendant sur l'expérience de la future mère. Il y a un transfert du « privilège

³³ Entre 1 et 2% des enfants naissent avec des caractéristiques de sexe indéterminées. Les opérations d'assignation de sexe consiste à décider si l'organe génital est plus proche d'un organe masculin ou féminin en se basant principalement sur sa longueur (entre 2,9 et 4,5 cm, l'enfant est assigné garçon ; et à moins de 1,5 cm assigné fille), puis à opérer afin de corriger l'organe pour le faire correspondre au sexe assigné (Bereni et al., 2012, p. 37)

épistémologique » (Sandelowski, 1994) de la femme enceinte vers l'échographiste qui permet l'accès à l'échographie et l'interprète la rendant compréhensible pour les futurs parents. Les connaissances de la femme enceinte sur ce qu'il se passe dans son propre corps sont dépendantes de la technologie.

Intégrer l'homme et exclure la femme via l'échographie ?

Le transfert va aussi de la femme enceinte vers son conjoint : la généralisation des échographies a mené à une modification du lieu de l'expertise avec un passage d'une expérience sensorielle dont les femmes avaient l'exclusivité à une expérience visuelle permettant d'intégrer le conjoint/le géniteur (Sandelowski 1994). En effet, les hommes interrogés parlent des échographies comme d'« étapes clés » de la grossesse. L'échographie est un des rares moments de la grossesse où leur expérience et celle de leur conjointe est presque la même. De ce fait, l'accès au fœtus par la vision permet de diminuer la différence entre l'expérience de la femme enceinte et celle de son conjoint. Le positionnement des futurs pères durant les échographies est assez variable : certains se comportent comme de simples observateurs et parlent peu pendant l'échographie alors que d'autres sont au contraire très présents et donnent l'impression de « gérer la grossesse » de leur conjointe.

« J'ai souvent le sentiment que d'être un peu détaché, forcément du lien organique avec l'enfant que, voilà je peux éventuellement plus anticiper sur des organisations, des aspects liés à l'organisation et voilà, avoir une approche plus rationnelle sur ce qui pourrait ou pas se passer, comment, quand. Je suis moins dans l'urgence des choses. » (Damir, homme 29 ans, consultant en sécurité informatique, 36 SG)

« Forcément c'est à Eugénie qu'on fait l'examen mais par contre moi au contraire, je pose toutes les questions, je parle et tout parce que sinon ils t'expliquent rien quoi, et Eugénie comme elle a déjà le ventre à l'air en train de se faire ausculter quoi, donc c'est plutôt moi qui pose les questions : « est ce que c'est normal ? Est ce qu'il est dans le bon sens ? Est ce qu'il est comme ci, comme ça ? » » (Éric, homme, 34 ans, ingénieur informatique, 20 SG)

Les arguments ci-dessus mobilisent la dichotomie entre nature et culture avec d'un côté les femmes attachées par leur corps au processus d'engendrement et les hommes qui grâce à une approche extérieure, détachée de tout lien organique, peuvent « rationnellement » prendre des décisions et poser des questions. C'est en ce sens que Margarete Sandelowski (1994) parle des échographies comme de pratiques s'inscrivant dans un arrangement patriarcal du pouvoir et de l'autorité. Par ce procédé, les femmes deviennent transparentes au regard des hommes et des professionnel-le-s de santé, qui peuvent voir à l'intérieur de leur corps, qui n'est plus qu'un contenant. Si l'échographie permet de rendre transparent le ventre des femmes, il arrive aussi que ce soit elles qui soient complètement gommées de la situation. Lors des échographies observées, et notamment lorsque les futures mères avaient des difficultés à parler français, il arrivait qu'elles soient totalement exclues de la conversation, les échanges se faisant entre l'échographiste et le conjoint au-dessus du corps de la femme allongée. Celle-ci est alors « comme un meuble » pour reprendre les termes d'Amélie, une des sages-femmes de l'hôpital, critique vis-à-vis de ces situations tout en ayant conscience qu'elle y participe. Dans cette situation, la femme enceinte est chosifiée en même temps que le fœtus est humanisé.

En plus d'être effacées de la situation, les femmes peuvent aussi être considérées comme des obstacles à l'accès au fœtus.

Rebecca est en train de réaliser l'échographie du troisième trimestre d'une femme d'une trentaine d'années, il s'agit de sa cinquième grossesse. Elle est venue accompagnée de l'une de ses filles, âgée de cinq ans. L'échographie dure depuis plus de quarante-cinq minutes. Rebecca se tourne vers moi et me dit à voix haute : « c'est difficile avec les patientes en surpoids, surtout quand elles ont eu plusieurs enfants, la peau est élastique ». (Observations en hôpital, échographie du troisième trimestre, septembre 2016)

Cet argument du surpoids des patientes peut être mobilisé pour expliquer pourquoi une échographie dure plus longtemps que prévu. Les échographistes présentent cela comme un fait objectif, sans prendre en compte la culpabilisation que cela peut engendrer chez les femmes enceintes. Alors qu'elles étaient considérées comme l'intermédiaire permettant l'accès au fœtus, elles deviennent une barrière empêchant de le voir correctement (Mitchell et Georges, 1997).

Les technologies utilisées pendant l'échographie ainsi que la rationalisation du travail d'observation tendent à objectiver le fœtus, celui-ci étant dans un même temps humanisé par ses futurs parents. La connaissance du sexe de l'enfant est également prise en tension entre ces deux définitions : d'un côté, il s'agit d'un élément d'individualisation qui suscite beaucoup d'attente chez les futurs parents comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, mais le sexe est aussi présenté comme quelque chose à *déterminer* objectivement, scientifiquement.

B) « C'est un petit zizi donc c'est un garçon » : Déterminer le vrai sexe

Le terme « déterminer » est celui utilisé par la majorité des acteurs et actrices que ce soit les futurs parents ou les échographistes. Le fait que le sexe puisse être déterminé implique qu'il existe une catégorisation claire. Lesley Larkin (2006) évoque trois sens du terme « déterminer » : il s'agit dans un même temps de découvrir [*find out*], de surveiller [*control*] et de décider [*decide*] du sexe. Ces différents enjeux sont présents lors de l'échographie. Pour les futurs parents, l'annonce du sexe est vécue comme une découverte. Pour l'échographiste, le sexe est un élément à contrôler dans le sens où les organes sexuels externes doivent permettre la classification dans l'une ou l'autre des catégories de sexe (Raz, 2016; Bereni *et al.*, 2012). Enfin, il peut aussi s'agir de décider du sexe dans les cas de fœtus intersexués.

La question du sexe du fœtus est un des enjeux centraux des échographies. C'est en effet lors de ces consultations que le sexe est déterminé via la visualisation des organes génitaux externes. Pour autant, la naturalisation de la bicatégorisation par sexe rend invisible le travail spécifique des échographistes : si cette division en deux catégories des êtres humains prétend refléter une réalité biologique, elle est pourtant elle-même un produit du genre dans le sens où elle repose sur des pratiques sociales (Raz, 2016).

Connaître le sexe : un des enjeux de l'échographie

Si d'autres techniques sont utilisées pour tenter de déterminer le sexe de l'enfant (calendrier chinois, forme du ventre etc.), les échographies sont considérées comme les moments permettant de connaître le sexe de l'enfant avec certitude. L'échographie du premier trimestre permet de donner une estimation, en se basant sur l'orientation du bourgeon (ou tubercule) génital³⁴. Cependant tous les échographes n'acceptent pas de déterminer le sexe à ce moment en raison des risques d'erreur. Au moment de l'échographie du second trimestre, le bourgeon génital s'est différencié et la classification se fait via la visualisation des organes génitaux externes (clitoris, lèvres, pénis, bourses). Comme nous l'avons vu précédemment, ce moment est très attendu par les futurs parents de l'échantillon qui souhaitent savoir le plus tôt possible. Pourtant peu d'entre elles/eux posent la question lors des échographies du premier trimestre. Certain-e-s parce qu'elles et ils ne savent pas que la détermination peut avoir lieu avant l'échographie du second trimestre et d'autres parce qu'elles et ils n'osent pas demander.

« La sage-femme n'a rien dit sur le sexe. Je sais qu'il y a plein de gens qui savent à cette période, mais comme il y avait déjà beaucoup de retard... J'y ai pensé trop tard, une fois qu'elle avait déjà tout enlevé. Je voulais pas qu'elle pense que j'étais là pour ça. Et en plus j'étais déjà en retard et comme je devais travailler après, je voulais pas demander si elle ne me le disait pas. Il bougeait beaucoup en plus, donc je me suis dit que ce serait peut être compliqué de voir. » (Hedwige, femme, 19 ans, étudiante infirmière, 17 SG)

L'argument avancé par Hedwige, « *je ne voulais pas qu'elle pense que j'étais là pour ça* », revient souvent. Il s'exprime aussi sous la forme d'une euphémisation de l'importance du sexe en comparaison avec la santé de l'enfant : « *Moi je m'en fous, franchement ça aurait pu être une fille, n'importe quoi, du moment qu'il va bien, qu'il est en bonne santé, qu'il se développe bien, le reste...* » (Faustine, 32 SG)

La question du sexe de l'enfant a été abordée dans deux tiers des échographies observées (21 échographies sur 34). Le tableau 4 montre l'évocation du sexe selon l'échographie.

tableau 4 – L'évocation du sexe du fœtus durant les échographies

	Pas d'évocation du sexe du fœtus	Evocation du sexe du fœtus		Total
		Par l'échographiste	Par la femme enceinte ou l'accompagnant.e	
Echo T1	7	-	8	15
Echo T2	-	5	-	5
Echo T3	5	6	3	14
Total	12	11	11	34

Durant les échographies du second et du troisième trimestre, le sexe de l'enfant est apparu comme un support de discussion aussi bien pour les futurs parents que pour l'échographiste. Cela leur permettait de rendre l'interaction un peu plus personnelle (on

³⁴ Il s'agit des organes génitaux externes non différenciés.

ne parle plus d'un fœtus indifférencié mais d'un petit garçon ou d'une petite fille) sans que cela ne soit trop engageant non plus puisque la discussion à ce sujet était assez brève. Certain-e-s évoquaient ensuite le sexe de leur(s) autre(s) enfant(s) ou encore des préférences à ce sujet. Evoquer le sexe de l'enfant, une fois qu'il est connu, est assez fréquent. Cela est d'autant plus « visible » lorsqu'il s'agit d'une fille puisque l'utilisation du pronom « elle » par les futurs parents met l'accent sur la connaissance du sexe. De façon générale, l'échographiste continue de dire « le bébé » et « il » même lorsqu'il s'agit d'une fille. A chaque fois, l'échographiste a reconfirmé le sexe annoncé par les futurs parents, aucun changement de catégorie n'a été observé. Les cinq cas dans lesquels le sexe n'a pas été évoqué concernent des échographies liées à des problèmes médicaux spécifiques ou réalisées par des internes. Il y a eu très peu de discussions pendant ces échographies, l'échographiste étant focalisé sur l'aspect médical. Le cas des échographies du premier trimestre est particulièrement intéressant puisque toutes les annonces de sexe du fœtus observées ont eu lieu pendant ces échographies³⁵. Certains échographistes, comme c'est le cas de Rebecca, refusent catégoriquement d'indiquer le sexe aux futurs parents lors de la première échographie en raison du risque d'erreur. Cependant comme aucun parent ne lui a demandé à savoir, je n'ai jamais assisté à un refus de sa part. D'autres, comme Amélie, acceptent de donner une estimation, en précisant la marge d'erreur, si les futurs parents le lui demandent. Par contre, si la question n'émane pas d'elles ou eux, elle n'en parle pas. En prenant comme exemple le cas d'Hedwige, dont l'échographie a été réalisée par Amélie, on peut émettre l'hypothèse que les six autres femmes enceintes ayant fait des échographies du premier trimestre n'ont pas osé poser la question non plus. Interressons nous de plus près aux éléments permettant la détermination du sexe et la façon dont cela est annoncé aux futurs parents durant l'échographie.

Les organes génitaux externes comme seuls éléments de classification :
 « bourgeon bleu ou rose »³⁶

« Je vais vous montrer comment on peut savoir si c'est un petit garçon ou une petite fille. Pour l'instant ce n'est pas encore un zizi ou une zézette, on appelle ça le bourgeon. C'est déjà défini dans les gènes depuis le début si c'est une fille ou un garçon mais on ne le voit pas avec le sexe dès le début. [...] Là vous voyez (en montrant sur l'écran) le cordon ombilical, le nombril puis le bourgeon. Selon l'orientation on sait si ça va devenir un clitoris ou une verge. [...] On va voir ce qu'il va devenir. Je pense que c'est... un garçon ! Le bourgeon est vers le haut ».»
 (Propos d'Amélie, échographie du premier trimestre, novembre 2016)

Lors des échographies du premier trimestre, l'orientation du bourgeon est présentée comme un indicateur permettant de classer de façon binaire les fœtus entre « filles » et « garçons ». La sage-femme insiste sur le fait que le corps est naturellement sexué : même sans présence d'organes génitaux, le sexe « *est déjà défini dans les gènes depuis le début* ». Alors que l'orientation du bourgeon génital s'inscrit sur un continuum, une limite fixée par le corps médical permet de tracer une frontière entre les deux catégories de sexe : si la tangente au plan lombosacré et la tangente à la face ventrale

³⁵ On peut noter une différence importante entre l'échantillon observé et l'échantillon provenant des entretiens et des forums puisque ces derniers ont majoritairement su le sexe du fœtus seulement lors de l'échographie du second trimestre.

³⁶ Expression utilisée sur les forums de grossesse pour référer à un bourgeon génital qui deviendra un pénis (bourgeon bleu) ou un bourgeon génital qui deviendra un clitoris (rose). L'expression exprime le lien direct qui est fait entre les organes génitaux externes et la classe de sexe.

du bourgeon trace un angle supérieur à 30°, il s'agit d'un garçon, sinon il s'agit d'une fille. Or, il y a une pluralité des critères de détermination du *vrai* sexe : l'anatomie (pénis/vagin), les gonades (testicules/ovaires), l'ADN (chromosomes XY/XX) et même l'organisation du cerveau humain (Fausto-Sterling, 2012). Et aucun de ces marqueurs scientifiques ne permet de donner une définition sûre du sexe d'une personne, puisqu'il existe de nombreuses possibilités mêlant des caractéristiques considérées comme féminines et d'autres considérées comme masculines dans un même corps. « Le sexe d'un corps est tout simplement trop complexe » (Fausto-Sterling, 2012, p. 19). Faire des organes génitaux externes les uniques marqueurs du sexe d'une personne est une décision sociale et non pas une réalité « naturelle ». Les échographistes participent à l'institution du sexe dans sa naturalité et son unicité : elles et ils transforment des données hétérogènes en réalité binaire se résumant par la phrase « c'est une fille/un garçon ! ». Cela permet d'avoir une classification dichotomique sans entre-deux possibles.

Enceinte de son premier enfant, lors d'une échographie du premier trimestre, une femme demande : « *we can know if it is baby boy or baby girl?* » (Elle préfère s'exprimer en anglais car maîtrise peu le français). Après avoir observé les différents organes, Amélie regarde le bourgeon et dit doucement pour elle-même « *garçon ou fille je sais pas* ». Puis rajoute doucement : « *je vois des coucougnettes mais c'est bizarre* ». Elle lui dit « *I think, but not sure, eighty percent, a boy* ». (Observation en hôpital, échographie du premier trimestre, novembre 2016)

Dans cette situation de doute, Amélie donne quand même une estimation à la femme enceinte. D'ailleurs, durant les séances observées et celles qui ont été racontées, les échographistes n'ont fourni que trois réponses à la question du sexe : « fille », « garçon » ou « trop tôt pour le dire/ne voit pas ». On retrouve l'idée selon laquelle le corps est biologiquement soit féminin, soit masculin ; il n'existe rien d'autre. L'intersexualité ne semble jamais considérée comme une possibilité, ni par les futurs parents, ni par les échographistes durant l'échographie. La croyance en l'existence de deux sexes opposés et biologiques est fondamentale au fonctionnement du genre, puisqu'elle permet de naturaliser un système de hiérarchie fondée socialement (Larkin, 2006). En effet, comme les extraits précédents le montrent, il ne s'agit pas seulement de déterminer le sexe anatomique des fœtus, mais bien de les classer en tant que filles ou garçons puisque le passage des organes génitaux externes aux catégories de sexe est immédiat.

« *Il faut regarder l'orientation du bourgeon, s'il est vers le bas, c'est plutôt une fille, enfin un sexe féminin, s'il est vers le haut, c'est plutôt un sexe masculin. Et là il est vers le haut. Donc je dirais un garçon.* » (Explication d'Amélie durant une échographie du premier trimestre, novembre 2016)

Les termes « sexe féminin » et « fille » sont utilisés comme des synonymes. La question qui se pose alors est de savoir de quoi l'on parle quand on utilise le terme « sexe ». Durant les échographies, il y a un glissement d'une notion anatomique (les organes génitaux externes) à une synecdoque visant à identifier des groupes de personnes à leurs attributs génitaux. « La polysémie du terme sexe permet de considérer la partie pour le tout, le sexe anatomique comme signe extérieur, résumé et principe d'identification des hommes et des femmes dans un régime de vérité biologique » (Bereni *et al.*, 2012, p. 34).

Rebecca s'adresse à la patiente : « *Vous connaissez le sexe ? Petite fille ou petit garçon ?* ». Celle-ci répond « *fille* ». Rebecca lui dit qu'elle va vérifier, puis « *ah oui ça ressemble à une petite fille mais on ne voit pas très bien [...] si si on voit quand même* ». Elle écrit « *SEXE F* » dans une zone de texte à côté de l'image des organes génitaux. (Observations en hôpital, échographie du second trimestre, novembre 2016)

Cette citation est extrêmement parlante, puisque c'est en regardant les organes génitaux externes que Rebecca dit « *ça ressemble à une petite fille* ». « La détermination de notre appartenance de classe se fait sur le critère conventionnel de la forme de l'organe reproducteur. Et ainsi désigné par le sexe femelle [ici au sens des organes génitaux], comme l'étaient les moutons de Jacob par leur pelage, nous devenons femmes » (Guillaumin, 1992, citée par Bereni *et al.*, 2012, p. 34).

Ces clichés (figure 1), issus du dossier médical de Sabine, montrent les organes génitaux du fœtus labellisé par le mot « *fille* ». Sabine m'a montré ces images en me précisant que c'était celles-ci qui permettaient de savoir qu'il s'agissait d'une fille, tout en précisant qu'elle ne l'aurait pas vu si l'échographiste ne l'avait pas dit. Les images d'échographie des organes génitaux données aux parents ne sont pas toutes comme celles-ci : certaines ont juste une flèche qui pointe les organes génitaux, faisant de l'image une évidence qui n'a pas besoin d'être explicitée ; et d'autres ont des labels qui indiquent soit des références à la catégorie de sexe (fille/garçon), soit des terminologies génitales (lèvres/pénis) ou encore des indications chromosomiques (XX/XY) (alors même que les chromosomes ne sont pas observés à l'échographie). Les labels utilisés pour les autres organes sont toujours les terminologies anatomiques : jambes, bras, vessie, cœur etc. Cette utilisation des organes génitaux externes et des catégories de sexe comme synonymes s'explique par le fait que le sexe est pensé comme binaire et comme unique dans tous le corps.

figure 1 – Echographie de Sabine mettant en évidence le sexe du fœtus



L'expertise médicale, et sa capacité à déterminer le « vrai » sexe, s'est diffusée au-delà du monde médical, si bien que des futurs parents mobilisent ces connaissances. C'est notamment le cas sur le forum de grossesse étudié où des femmes qui ont déjà eu

plusieurs enfants se placent en détentrices d'un savoir expert sur la question. Un des fils de conversation permet notamment de savoir « *qui se cache là-dedans* » : l'autrice propose à partir des photos du profil de l'échographie du premier trimestre de déterminer le sexe en se basant sur l'orientation du bourgeon. Il s'agit de l'un des fils de conversation avec le plus de messages et de vues³⁷. L'autrice du message affiche « un taux de réussite » de plus de 80%, c'est-à-dire le même que celui des échographistes. De même il existe des fils de discussion qui expliquent en détail ce qu'est le bourgeon génital et la façon de calculer l'angle entre la paroi dorsale et le bourgeon afin de déterminer soi-même le sexe du fœtus en utilisant les images d'échographies. Manon, habituée des forums de grossesse depuis plusieurs années en raison de son « *envie d'enfants depuis très longtemps* » a développé des connaissances profanes sur la lecture des échographies.

« J'ai eu une envie d'enfants très jeune et, du coup ben, j'ai été sur des forums où y avait des filles qui en avaient et qui montraient leurs échographies tu sais, et puis c'est vrai que petit à petit en dix ans, il y avait des trucs que je reconnaissais et, et donc l'échographie entre guillemets je commence à savoir les lire un petit peu. J'ai pu voir que c'était une fille alors qu'on voulait pas savoir ce que c'était (rires).[...] En fait, t'as ces filles qui donnent des, je sais pas comment ça s'appelle en français mais on parle de poty shot, et en fait c'est, comment dire, une photo de sous les fesses en fait du bébé. Et on voit juste ses cuisses, le début de ses cuisses et ses fesses, et bon ben forcément s'il y a un truc qui dépasse c'est un garçon et s'il y a rien qui dépasse c'est une fille hein, ça. Et même l'échographe elle savait qu'on voulait pas savoir, mais, elle pensait pas du coup que je savais, que je reconnaitrais quoi que ce soit (rires), et elle a regardé sans me demander de fermer les yeux et ben j'ai vu tout de suite. » (Manon, femme 26 ans, sans emploi (auparavant conseillère immobilier), 17 SG)

Le fait que la détermination du sexe à partir des organes génitaux externes puisse se faire par des non-experts renforce chez les futurs parents l'idée de la naturalité du sexe, de son inscription dans le corps. Cette inscription dans le corps se fait d'ailleurs différemment selon le sexe puisqu'il le garçon va être caractérisé par « *un truc qui dépasse* » alors que la fille est caractérisée par le « *rien* », l'absence de.

Mettre des mots sur les organes génitaux : « évidence » du côté masculin, « absence » du côté féminin

Concernant la mise en mot des organes génitaux du fœtus il est à souligner qu'elle est quasi-inexistante. Dans la conversation, de plus de huit mois, étudiée, si le mot « sexe » apparaît cent-quarante fois, les mots tels que « vulve », « pénis », « clitoris », « bourses », « lèvres » ou encore « testicules » n'apparaissent jamais. Même des mots tels que « zizi » ou « zézette », parfois utilisés par les échographes, ne sont jamais utilisés dans ce fil de discussion. Le mot utilisé pour parler des organes génitaux est toujours « sexe » sans qu'il ne soit jamais caractérisé davantage. L'utilisation des forums de discussion est à cet égard très intéressante car elle permet un suivi long sur l'ensemble de la grossesse. De même durant les entretiens, les parents ne mettent jamais de mot sur les organes génitaux sauf lorsque la question de la détermination du sexe leur est explicitement posée. Dans ce cas, certain-e-s se contentent de parler de

³⁷ Plus de 11 000 réponses et 120 000 vues le 2 mai 2017 en deux ans et demi.

l'« évidence » du sexe et d'autres évoquent des organes génitaux externes en particulier, tout en émettant un rire gêné.

« *Enquêtrice: Et du coup à cette troisième écho, ils ont reconfirmé que c'était une fille ?*

Charlotte: Oui, oui oui, pas de doute possible.

Enquêtrice: Ils vous ont montré comment ils déterminaient ça du coup ?

Charlotte: Bah oui, enfin il y a une photo à chaque fois de la partie euh, sexuelle (rires), de l'enfant, et c'est vrai que c'est assez net (rires). Tu veux voir? (rires) » (Charlotte, femme, 28 ans, professeure de SVT, 32 SG)

Dans ce cas, Charlotte préfère proposer de montrer les images d'échographies des organes génitaux plutôt que de les décrire et de mettre des mots dessus. Elle utilise l'euphémisme « *partie sexuelle* » pour ne pas avoir à dire « clitoris » ou « lèvres ». Ces mots sont d'ailleurs très rarement utilisés : même lors des échographies, les échographistes utilisent fréquemment l'expression « sexe féminin » par opposition à « testicules et zizi ». Les organes génitaux des fœtus sont difficilement nommables et encore plus ceux associés au féminin. Cela est lié au fait que le sexe masculin ait une présence alors que le sexe féminin est caractérisé par une absence, de ce fait plus difficile à nommer, « la femme étant constituée comme une entité négative, définie seulement par défaut » (Bourdieu, 1998, p. 45).

La présence du sexe masculin est « *flagrante* », sans « *ambiguïté* », « *évidente* ». Le pénis du fœtus est considéré comme « *le petit détail qui change tout* » (Alma10), sa présence est associée aux garçons, son absence aux filles. Voici quelques-unes des réponses à la question « *vous savez comment ils déterminent le sexe ?* ».

« *Voilà, là au deuxième trimestre vraiment, là elle l'a vu quoi, c'était vraiment flagrant (rires) » (Ilana, femme, 30 ans, infirmière, 34 SG)*

« *Elle a mis l'appareil, on le voyait, comment te dire, en tailleur mais vu d'en bas, donc tu pouvais pas le louper. Donc voilà (rires), ça se voit, il y a pas d'ambiguïté. » (Faustine, femme, 30 ans, ingénieure dans l'environnement, 32 SG)*

« *Ah ben ça se voyait (rires) ; il avait deux bourses donc c'était un garçon » (Eugénie, femme, 34 ans, ingénieure informatique, 33 SG)*

« *Tu vois un zizi entre les jambes, c'est absolument évident quoi. » (Éric, homme 34 ans, ingénieur informatique, 33 SG)*

« *L'échographiste l'a vu sur l'écho et après il m'a fait deviner, ça se voit directement (rires). C'était vraiment évident (rires). » (Hedwige, femme 19 ans, étudiante infirmière, 30 SG)*

Les huit futurs parents interrogés qui attendent un garçon évoquent tou-te-s cette absence de doute sur le sexe masculin de leur futur enfant. Quand la question leur est posée, elles et ils disent être sûr-e-s du sexe et n'envisagent pas que l'échographiste puisse s'être trompé puisqu'elles et ils ont pu elles et eux même visualiser les organes génitaux.

Au contraire le sexe féminin est plus difficilement visualisable, puisqu'il est souvent ramené à l'absence de sexe masculin :

« *On voit quand même, y a pas de matériel, y a pas de bijoux de famille (rires) ! » (Charlotte, femme, 28 ans, professeure de SVT, 32 SG)*

« *S'il y a rien qui dépasse, c'est une fille » (Manon, femme, 26 ans, sans emploi (auparavant conseillère immobilier), 17 SG)*

Parmi les huit futurs parents interrogés qui attendent une fille, deux parlent du fait qu'elles et ils n'étaient pas totalement sûr-e-s du sexe après les échographies.

« Pour voir si c'est une fille ou un garçon j'ai dit à la femme je vois que vous avez l'habitude parce qu'il faut vraiment le savoir hein ! [...] Elle me l'a montré qu'il y avait des petites lèvres mais c'est vrai, elle avait pas la jambe comme il fallait et c'est vrai sous la jambe moi je vois pas qu'il y a quelque chose. Normalement c'est une fille. [...] C'est dur à voir quand même » (Sabine, femme, 35 ans, femme de ménage, 26 SG)

L'emploi du terme « *normalement* » laisse entrevoir que Sabine n'est pas totalement certaine de la détermination du sexe, on ne retrouve pas chez elle l'« évidence » exprimée par les futurs parents cités précédemment. Elle évoquera dans la suite de l'entretien la possibilité que les échographistes se soient trompés et qu'il s'agisse en fait d'un garçon. Cette absence de certitude était également présente chez Damir qui a demandé lors de l'échographie du troisième trimestre à l'échographiste s'il était bien sûr que ce soit une fille et quel était le pourcentage de chance pour qu'il se trompe. Leur conjoint respectif, Sébastien et Dania, n'évoquent pas de doute concernant le sexe, mais n'en parle pas non plus sur le registre de l'« évidence » comme c'est le cas lorsque le fœtus est assigné garçon. Au contraire, Manon et Mewen ainsi que Charlotte expriment des certitudes au sujet du sexe de l'enfant, mais pour des raisons différentes. Charlotte et Cédric parce que le couple a vu « *clairement* » le sexe lors des échographies : « *tu vois sexe féminin, qui est assez, pas trop d'ambiguïté.* » (Charlotte). Quant à Manon et Mewen, le couple exprime des certitudes car il a eu accès au caryotype du fœtus en raison de l'amniocentèse. Il est par ailleurs intéressant de noter que pour elle et lui, le caryotype est un élément de détermination du sexe plus « *sûr* » que la visualisation des organes génitaux.

Cette question de la certitude concernant le sexe est importante puisque les parents commencent à se projeter sur l'avenir et à se préparer psychologiquement et matériellement en mobilisant l'assignation de sexe comme un élément central. De ce fait, la stabilité de cette catégorisation est nécessaire pour elles et eux.

C) Le sexe considéré comme un élément constant

Lawrence Kohlberg a décrit en trois étapes le rapport au genre des enfants. La dernière étape, celle de la « constance de genre » apparaît vers l'âge de 5-7 ans et est le rapport au genre partagé par la majorité des adultes. Ce régime de vérité est le suivant : « le sexe n'est pas une variable socioculturelle, il est une donnée biologique fondée sur les différents organes génitaux ; les propriétés socioculturelles *extérieures* n'en sont que l'expression » (Bereni *et al.* 2012, p. 119). De ce fait, le sexe est considéré comme un élément stable.

Attendre d'être sûr-e-s avant d'assigner un sexe

« Mais je trouve que certains gynécos ne sont pas très « humains » pour ça, faire planer le doute ce n'est pas sympa. On se projette je trouve plus une fois qu'on connaît le sexe (quand on veut le savoir) donc mieux vaut ne pas l'annoncer trop tôt s'ils ne sont pas sûr... » (Alma20, femme, 27 ans, dentiste, 16 SG)

On retrouve l'idée qu'il vaut mieux ne pas savoir le sexe plutôt que de « mal » le savoir afin d'éviter de commencer à développer des projections genrées qui seraient ensuite totalement remises en question avec le changement d'assignation. De ce fait, l'« annoncer trop tôt » peut être problématique dans le processus d'humanisation du fœtus. Comme nous l'avons vu, l'histoire d'Aliénor et Aurélien va dans ce sens : le couple ne voulait pas savoir le sexe, mais une fois qu'elle et ils, ont commencé à envisager que ce soit une fille, le couple a demandé à savoir lors de l'échographie suivante. Aliénor et Aurélien envisageaient d'être dans une situation d'incertitude totale quant au sexe mais pas dans une situation de connaissance incertaine dans laquelle, elle et ils, auraient pu commencer l'assignation à une classe de sexe, et dans leur cas une « mauvaise » assignation.

Cette idée d'une mauvaise assignation est également présente chez les échographistes qui ont conscience de l'importance de la détermination du sexe pour les futurs parents. Comme nous l'avons vu, l'échographie du premier trimestre ne permet pas de déterminer « avec certitude » comment le bourgeon génital va évoluer et s'il va devenir un clitoris ou un pénis. Pour cette raison, Rebecca refuse de se prononcer sur le sexe lors de cette échographie, et Amélie ne le fait que si la question émane des futurs parents et précise toujours que ce qu'elle dit n'est pas une certitude, et qu'il y a une marge d'erreur de 20%.

J'assiste à l'échographie du premier trimestre d'une femme d'une vingtaine d'années qui attend son premier enfant. Celle-ci demande, avant même que l'échographie commence, s'il est possible de savoir s'il s'agit d'une fille ou d'un garçon. Amélie lui répond qu'elle va regarder et c'est la première chose qu'elle cherche à voir une fois l'échographie commencée. Amélie lui dit : « on dirait une fille ». La femme répond l'air déçue : « vous êtes sûre ? » et Amélie lui explique qu'il y a 20% de marge d'erreur et que le sexe annoncé pourrait être différent lors de la prochaine échographie. La femme sourit et semble satisfaite » (Observation en hôpital, une échographie du premier trimestre, octobre 2016)

L'absence de certitude des parents sur le sexe du fœtus est à la fois liée à ce que dit l'échographiste, à la possibilité de visualiser soi-même les organes génitaux en question mais aussi aux préférences des futurs parents. En effet, ils et elles ont plus envie de croire l'échographiste lorsque ce qu'elle ou il dit va dans le sens de leur préférence. Notamment après la première échographie, alors que l'orientation du bourgeon n'est pas un élément très parlant pour les parents, leur propension à être certain-e-s du sexe dépend aussi de leur préférence. C'est notamment le cas pour Ilana et son conjoint qui souhaitaient avoir un garçon et à qui l'échographiste a annoncé une fille lors de la première échographie. Celui-ci leur a dit qu'il pensait que c'était une fille mais qu'il n'était pas sûr. Le conjoint d'Ilana, manipulateur radio, lui a dit en sortant qu'il pensait également, au vu de l'orientation du bourgeon qu'il s'agissait d'une fille. Pour autant, elle a continué à faire comme si elle ne savait pas le sexe : « *enfin dans notre couple, on dit "le bébé" et puis on se projette pas plus avec un garçon ou avec une fille, pour l'instant.* » (Ilana). Lorsque les futurs parents demandent à savoir le sexe lors de la première échographie, la seconde leur permet de confirmer ce qui a été dit précédemment et le sexe assigné devient alors un élément stable.

« Mais je m'empêche d'imaginer un garçon parce que si jamais c'est une fille j'ai pas envie d'être tu vois qu'il y ait une quelconque déception, en mode je m'étais tellement projetée qu'en fait, c'est pas bon, c'est bizarre. Donc j'évite quand même

de, avant de, c'est pour ça qu'on veut demander vite. » (Charlotte, femme, 28 ans, professeure de SVT, 13 SG)

« Pour l'écho, confirmation d'une petite fille. Je suis contente. On avait pas de préférence pour le sexe, mais comme elle m'avait dit à la première écho qu'elle pensait fortement à une fille, je m'étais assez projetée et ça m'aurait fait "bizarre" si finalement ce n'était pas une fille ! » (Marion31, femme, 24 ans, en reprise d'étude, 22 SG)

Après l'échographie du second trimestre où elles et ils ont pu voir les organes génitaux externes, les futurs parents sont, comme nous l'avons vu précédemment pratiquement tou-te-s sûr-e-s du sexe de l'enfant à naître. De ce fait lorsque la possibilité d'une assignation différente à la naissance est évoquée, elles et ils disent que ce serait « bizarre ». En effet, cela remettrait en question toute la relation qu'elles et ils ont commencée à construire et les projections faites.

Le cas des mauvaises catégorisations

« Enquêtrice: Est-ce que t'as imaginé qu'après à la naissance finalement ça soit un garçon ?

Sébastien: Comment ça ?

Enquêtrice: Ben qu'ils se soient trompés ou

Sébastien: Ah ben là ça va changer (rires), je pense que là du coup je vais être déçu

Enquêtrice: Ah ouais ?

Sébastien: Ben ouais parce que si on m'avait annoncé une fille et à la fin un garçon, du coup je vais être déçu parce que je me serais attendu, moi je lui parle, comme à une fille et ouais ça me choquerait sur le coup. Je serais content mais sur le coup je vais être choqué, je vais me dire merde, on m'a dit, et ouais non je serais déçu sur le coup mais ouais non je serais content, ça sera juste qu'il va falloir faire des changements » (Sébastien, homme, 35 ans, auto-entrepreneur dans la rénovation, 26 SG)

L'échantillon comporte quatre couples pour lesquels le fœtus a été assigné à une classe de sexe puis à l'autre. Dans le cas d'Aliénor et Aurélien, d'Ilana ainsi que de Eugénie et Eric, l'assignation est passée de fille à garçon. Pour Charlotte et Cédric, elle est passée de garçon à fille. Comme le montre l'extrait d'entretien de Sébastien, le changement de catégorie peut poser problème en raison de l'échec à établir la bonne relation avec l'enfant notamment sur le fait de lui parler « *comme à une fille* ». Pour les futurs parents, cela renvoie au fait de ne pas être parvenus à reconnaître l'enfant dans son identité sexuée « authentique » (Larkin, 2006). Elles et ils évoquent tou-te-s le fait qu'il leur a fallu quelques jours pour appréhender la nouvelle qui fait « *un peu le bintz dans [l]a tête* » (Aliénor) et « *changer de programmation* » (Cédric). Cela renvoie plus pour elles et eux à des choses abstraites qu'à des éléments concrets puisqu'elles et ils n'avaient pas commencé à préparer un environnement spécifique à la classe de sexe assignée.

« Il a fallu se faire à l'idée comme à la première écho, on nous avait dit que c'était une fille, là on nous a dit que c'était un garçon, il nous a fallu, allez huit jours, dix jours pour se projeter un peu dans l'autre sens entre guillemets quoi. Mais bon on s'était pas non plus enflammés, on n'avait pas repeint la chambre en rose et acheté des robes hein, donc, ça allait bien quoi. Non, non c'était une super nouvelle. » (Eric, homme, 34 ans, ingénieur informatique 33 SG)

Contrairement à ce que dit Eric, la réaction à ce changement d'assignation n'a pas été la même pour sa conjointe et lui. Pour Eugénie, cette annonce a été plus difficile à appréhender et cela l'a « travaillée » encore plusieurs semaines après l'annonce. En effet, il lui arrive de rêver qu'à la naissance le médecin annonce que le bébé soit une fille.

« C'est le seul rêve par rapport à cet enfant que je fais, c'est le rêve que j'ai fait deux ou trois fois. Et je me dis mais t'es bête ou quoi, pourquoi tu fais ce rêve stupide. Je fais ce rêve parce qu'on m'a dit que c'était une fille, et après on m'a dit que c'était un garçon, après on m'a dit on sait pas, donc bon forcément je pense que ça m'a travaillée un peu oui. » (Eugénie, femme, 34 ans, ingénieure informatique, 33 SG)

On peut aussi faire l'hypothèse que le fait qu'elle ait une préférence pour une fille ait une influence dans sa difficulté à envisager son futur enfant comme un garçon. Au contraire, pour Ilana, la seconde assignation était dans le sens de sa préférence, et a été beaucoup plus facile à accepter. De même pour Charlotte et Cédric leur réaction à l'annonce d'une fille (alors qu'elle et il pensaient que c'était un garçon à la suite de comparaison des clichés d'échographie avec des images sur des forums) a été différente du fait de leur préférence : Charlotte a été rassurée de cette nouvelle puisqu'elle s'imagine plus proche d'une petite fille que d'un petit garçon, alors que Cédric s'est senti doublement désemparé, à la fois en raison du changement d'assignation mais aussi par le fait de savoir que c'était une fille : *« Moi j'ai eu un choc parce que je me suis persuadé que c'était un garçon, et euh... Et sur le coup, je me suis dit merde, comment je le vis ça moi (rire) » (Cédric, 32 SG).*

Notons qu'aucun des parents interrogés n'a envisagé la possibilité de l'intersexuation en amont ou en aval de ces changements de catégorisation. La bicatégorisation n'est jamais remise en question : il est possible qu'un fœtus soit d'abord assigné fille puis garçon ou inversement mais il est inenvisageable qu'il soit à la fois fille et garçon ou en dehors de ces deux catégories.

L'impensée d'une identité de genre en rupture avec les organes génitaux externes

Les changements de classe de sexe que nous venons d'évoquer concernent l'avant-naissance et sont causés par une mauvaise visualisation des organes génitaux externes. La possibilité d'une rupture entre ces organes génitaux externes et l'identité de genre du futur enfant n'est jamais envisagée. Un enfant qui né assigné garçon est pensé par ses parents comme un homme pour toute sa vie : il est essentiellement et originellement soit homme soit femme, l'a toujours été et le sera toujours (West et Zimmerman, 2009). Le sexe est une catégorie naturalisée et essentialisée qui n'est que très peu discutée par les futurs parents. Certain-e-s évoquent par exemple le fait que leur enfant puisse ne pas aimer certains jeux associés à leur classe de sexe, mais seuls deux couples ont déjà discuté de la possibilité d' *« avoir un garçon et puis qu'il se sent fille dans sa tête et une fille qui se sent garçon » (Aurélien).* Dans les deux cas, c'est un des deux membres du couple qui a amené la conversation alors que l'autre ne l'avait pas envisagé.

Pour Aliénor et Aurélien, le sujet a été abordé au moment du choix du deuxième prénom. Aurélien a proposé de donner comme deuxième prénom un prénom mixte dans le cas où l'enfant voudrait *« changer de sexe »* au cours de sa vie. Le fait d'avoir été confronté à un changement d'assignation de sexe pendant la grossesse ainsi que la

volonté de « *trouver une histoire, donner un sens* » (34 SG) au deuxième prénom lui ont donné cette idée. Aliénor et Aurélien ont tous les deux été socialisés aux inégalités entre les femmes et les hommes et à la question du genre de la même manière, à la fois dans leur milieu d'étudiants en art, et via des conversations dans la famille d'Aliénor. Pourtant, Aliénor n'avait pas pensé à la possibilité d'avoir un enfant transgenre contrairement à Aurélien.

« J'avoue que j'avais même pas imaginé, moi quand Aurélien il m'a dit ça, c'est pas que j'étais choquée ou je me, enfin je me suis dit « ah ouais mais c'est vrai en fait, peut être que ça peut changer après » mais j'avais pas, je m'étais pas projetée là dedans quoi, mais, mais voilà, après je me suis dit ah ben oui c'est vrai que ça peut, que c'est possible quoi, donc il y a pas de, je sais pas, il y avait pas de, pas de problème avec ça, mais moi pour le coup c'est vrai que je m'étais pas du tout imaginée ça, contrairement à Aurélien. » (Aliénor, femme, 25 ans, auto-entrepreneuse dans le design, 34 SG)

Le second couple à avoir abordé cette question, Manon et Mewen, est également sensibilisé aux questions liées au genre. Mewen a été éduqué à ces questions par sa mère depuis tout petit et se décrit lui-même comme ne correspondant pas aux codes de la masculinité hégémonique. C'est par sa rencontre avec Mewen que Manon s'est intéressée à ces questions-là et elle se déclare « *moins féministe* » que lui. Pour autant, c'est Manon qui suite au visionnage d'un reportage sur les enfants transgenres a évoqué le sujet. Bien que le couple en ait discuté ensemble, tou-te-s les deux ont des difficultés à envisager qu'un jeune enfant puisse vouloir changer d'assignation à une classe de sexe.

« C'est compliqué à imaginer que tu sois née fille et qu'à 4-5 ans ton gamin il te dise « mais non je suis un garçon » enfin, tu te dis c'est dingue, c'est, que ça arrive si tôt, c'est, tu te dis « ouais qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi ? J'ai fait un truc particulier qu'il fallait pas ? ». Mais bon sinon je pense qu'on s'y ferait, j'imagine que pour la famille ça serait un peu plus compliqué, je pense que nous on arriverait plus facilement à comprendre, quand c'est ton gamin tout ça, mais pour les autres (rires), de devoir l'appeler d'un prénom différent ou de l'habiller, enfin si l'habiller d'une manière différente, ouais ça serait quand même bizarre. » (Manon femme, 26 ans, sans emploi (auparavant conseillère immobilier), 33 SG)

On retrouve l'idée selon laquelle un changement de classe de sexe serait lié à quelque chose que les parents auraient « mal fait ». C'est-à-dire que la correspondance entre organes génitaux externes et classe de sexe serait naturelle alors qu'une volonté de changement serait forcément liée à un élément extérieur perturbateur.

De façon générale, le sexe (ici, les organes génitaux externes) comme catégorie de classification n'est pas remis en question. Et quand de rares parents le font, cela se fait toujours dans le cadre d'une classification binaire.

L'échographie est le moment permettant l'assignation à la *véritable* classe de sexe. En ce sens, c'est un outil puissant de production de l'identité sexuée de l'enfant par les futurs parents, de reproduction et de légitimation du genre. Lors de l'échographie, le fœtus est à la fois considéré comme un bébé et comme un corps à mesurer, notamment pour le définir en tant qu'être sexué. Si c'est bien son corps qui est sondé, l'assignation à une classe de sexe se fait sans son intervention. La visualisation

des organes génitaux par l'échographiste inscrit l'assignation de sexe dans une nature biologique en gommant le fait que cette nature est en réalité une construction sociale naturalisée. En effet, nous l'avons vu, les limites entre les deux sexes sont fixées par des normes sociales et non pas physiques. Elles « ne servent pas uniquement à diviser l'humanité en deux, mais à fonder et maintenir l'ordre social genré » (Raz, 2016, p. 90).

De l'assignation à une classe de sexe à la préparation d'un univers différencié

« Début septembre 2015 nous apprenons que nous allons être parents [...] L'écho morpho arrive, tout va bien, bébé grandit bien et c'est bien confirmé : c'est une fille ! Nous commençons à tout préparer nous sommes aux anges, mon fils dit au monde entier qu'il va avoir une petite sœur, nous préparons sa chambre, son armoire est remplie de vêtements roses, de robes, de tuniques, de bandeaux, sa chambre est décorée j'y ajoute plein de petites touches personnelles, il y a du rose partout !

Et puis vient le dernier trimestre. [...] Ça y est nous y sommes ! On voit notre magnifique princesse tête en bas, tout va bien ! Et puis ... on arrive aux fesses et à ce moment la médecin nous dit « *mais, pourquoi est-ce que vous dites « elle » depuis tout à l'heure ? Ce n'est pas une fille, c'est un garçon regardez ça, c'est son zizi et là ses testicules !* ». Notre monde s'effondre en une seconde... [...]

Cela fait aujourd'hui deux jours que je pleure, que je ne dors plus, que je me force à manger... J'ai vidé la chambre de tout ce rose, j'y ai versé toutes les larmes de mon corps. Cette armoire qui était pleine se retrouve vide, la valise de maternité est vide, son lit est vide. Petit à petit nous nous faisons à l'idée d'avoir un garçon et pas une fille mais c'est dur. J'ai l'impression que l'on m'a pris ma fille et que ce petit garçon qui se cache dans mon ventre est un parfait inconnu. Au jour le jour, minutes après minutes, j'apprends à aimer ce petit garçon et à faire le deuil de ma fille. » (Témoignage d'Audrey issu d'un blog portant sur la maternité)

Pour Audrey, c'est bien de la perte de sa fille qu'il s'agit au travers de ce changement d'assignation de sexe. Comme si ces deux identifications ne pouvaient pas se trouver au sein d'un même corps, d'une même personne. Après l'échographie du second trimestre, Audrey attendait une fille et non plus un enfant. Une fille à qui elle avait choisi un prénom, à qui elle s'adressait, qu'elle avait imaginée, à qui elle avait créé un univers spécifique et personnalisé en fonction de son assignation au sexe féminin. Cet enfant n'était pas une fille que pour Audrey, mais aussi pour le reste de la famille et les proches : elle avait été introduite en tant que fille dans le collectif. Alors forcément, quand cette fille s'avère en fait être un garçon, la différence va au-delà des organes génitaux pour Audrey. Ce sont toutes ses projections qui s'écroulent, tout est à refaire : à la fois l'imaginaire construit autour de ce qu'allait être la vie avec une petite fille, mais aussi tous les éléments matériels dans lesquels s'étaient incarnées ses projections. Plus dur encore, se faire à l'idée que cette petite fille souhaitée, imaginée et déjà aimée n'existera peut-être jamais. Le sens qui est donné au sexe, ici défini par les organes génitaux externes, est un sens omniprésent, agissant comme définition principale de ce qu'est l'individu. Si le fœtus d'Audrey a des testicules, alors sa chambre ne peut pas être rose, alors son prénom ne peut pas être « un prénom de filles », alors il ne peut pas porter de robe.

Cette seconde partie du mémoire vise à comprendre comment la connaissance du sexe conditionne à la fois les attentes des futurs parents et la préparation matérielle durant la grossesse. Les préférences des parents, quant au sexe de leur enfant ainsi que l'anticipation du caractère et des goûts qu'elle ou il aura, sont liées à des représentations différenciées du féminin et du masculin. Au-delà des discours, ces représentations différenciées s'illustrent dans la préparation de l'environnement de l'enfant que ce soit sa garde-robe, sa chambre ou son faire-part de naissance.

LA (RE)PRODUCTION DE DEUX CLASSES DISSYMETRIQUES PENDANT LA GROSSESSE : LE MASCULIN NEUTRE ET LE FEMININ SPECIFIQUE

« La hiérarchie ne vient pas après la division, elle vient avec – ou même un quart de seconde avant – comme intention. Les groupes sont créés dans le même moment et distincts et ordonnés hiérarchiquement » (Delphy, 2008, p. 22)

CHAPITRE 3. ENVISAGER L'AVENIR DIFFEREMMENT AVEC UN GARÇON OU UNE FILLE

Le sexe étant considéré comme un élément central de ce que l'enfant est, les futurs parents expriment souvent des préférences pour une fille ou un garçon (Samuel *et al.*, 2014). Celles-ci sont basées sur des stéréotypes de genre qui véhiculent des représentations de chacun des sexes (partie 1). Des couples d'opposés sont associés à la polarité masculin/féminin : ce ne sont pas seulement les individus qui sont sexués mais aussi les objets, les activités, les métiers etc. (Bereni *et al.*, 2012). Une fois le sexe connu, la façon d'envisager le rapport à l'enfant s'inscrit dans un rapport sexué. De ce fait, les futurs parents créent un univers des possibles basé sur l'assignation à une classe de sexe. Contrairement à la socialisation genrée durant la petite enfance, l'enfant n'est ici pas encore présent physiquement (partie 2). Ce chapitre ne mobilisera pas les données issues du forum car les conversations sont davantage centrées sur l'expérience de la grossesse au jour le jour et très peu d'informations sont données sur la façon d'envisager l'avenir avec l'enfant.

A) Ma préférence à moi : plutôt un garçon ou une fille ?

Les travaux statistiques menés en Europe sur les préférences de sexe se centrent sur l'influence de la composition sexuée de la fratrie dans le choix d'avoir un autre enfant. Un des principaux résultats est que le modèle privilégié en Europe est celui de la fratrie mixte, avec au moins un enfant de chaque sexe (Hank, 2007). C'est également ce qu'une étude qualitative sur des couples de classe supérieure attendant leur deuxième

enfant montre (Samuel *et al.*, 2014). Cependant hormis les données récentes de l'enquête ELFE³⁸, il n'existe pas en France de travaux sur la préférence de sexe pour le premier enfant. Les futurs parents interrogés ont majoritairement une préférence concernant le sexe de leur enfant à naître : huit d'entre elles et eux pour un garçon, huit pour une fille et quatre disent ne pas avoir de préférence. Les deux membres du couple ne sont pratiquement jamais du même avis, les préférences ne se forment pas collectivement. Concernant l'entourage familial, une différence marquée apparaît : parmi les personnes qui ont fait part aux futurs parents de leur préférence, dix personnes espèrent un garçon et trois personnes une fille. Les arguments mobilisés pour justifier les préférences ne sont pas de même nature lorsque celles-ci concernent les filles ou les garçons. De plus, les préférences exprimées sont souvent minimisées au profit de la santé de l'enfant ou lorsque le sexe effectif ne correspond pas aux préférences.

Préférer avoir un garçon : « pour la descendance, pour garder le nom »

Les arguments avancés pour justifier la préférence pour des garçons sont assez divers, et sont mobilisés aussi bien par les femmes que par les hommes. En effet parmi les huit futurs parents qui disent avoir une préférence pour un garçon, la moitié sont des femmes et l'autre moitié des hommes.

L'argument qui revient le plus est lié au système patrilinéaire, et notamment à la norme de transmission du nom de famille du père : pour Franck et Sébastien ainsi que pour Ilana et son conjoint avoir un fils permet que « *le nom se garde* » (Sébastien). Si cet argument est principalement mobilisé par des hommes, Ilana, qui compte prendre le même nom de famille que son conjoint après leur mariage, exprime également la volonté d'avoir un fils afin qu'il puisse « *perpétuer le nom* » de son conjoint. Les conjointes respectives de Franck et Sébastien, Faustine et Sabine n'ont, elles, pas de préférence pour le sexe de l'enfant. Pour Sébastien, cela s'inscrit dans le cadre de la famille élargie : le fait que ses deux frères n'aient que des filles comporte le risque que leur nom de famille se « perde ». La volonté de perpétuation de la lignée implique une projection à long terme : en effet, le nom du père sera transmis lorsque l'enfant à naître aura lui-même des enfants avec une femme. Deux normes sont exprimées au travers de cette projection : à la fois l'idée que leur enfant aura/voudra lui-même des enfants mais aussi le fait qu'il les aura dans le cadre d'une relation hétérosexuelle (la transmission du nom de famille étant moins évidente dans le cadre d'un couple homosexuel). En plus de la transmission du nom de famille, Franck et Sébastien parlent respectivement d'avoir un fils « *pour la descendance* » et « *pour assurer la relève* ». Il ne s'agit pas seulement pour eux de donner leur nom à leur fils mais aussi de faire de lui leur descendant s'inscrivant dans la lignée familiale pensée comme exclusivement masculine. En ce sens, les filles ne constitueraient pas une « vraie » descendance, contrairement aux fils. Il y a une forme de prestige à avoir un fils qui n'existe pas pour les filles (Gianini Belotti, 1976). Cet argument est mobilisé par des hommes issus de classes populaires, cela ne veut pas pour autant dire qu'il n'existe pas chez d'autres personnes mais plutôt que la diffusion de la norme d'égalité entre les sexes a contribué

³⁸ Notons toutefois que la question de la préférence était posée de façon rétrospective, une fois le sexe de l'enfant déjà connu. Il est alors difficile de séparer ce qui est de l'ordre de la préférence et ce qui est de l'ordre de l'ajustement au sexe effectif de l'enfant né. L'utilisation d'entretiens longitudinaux permet de pallier ce biais, puisque cette méthode permet de connaître les préférences avant la connaissance du sexe et de les mettre en comparaison avec les discours d'ajustement tenu en aval.

à rendre illégitime et indicible ce type de raisonnement, et ce d'autant plus dans un contexte d'entretien (Samuel *et al.*, 2014).

Les stéréotypes de genre s'expriment aussi sous d'autres formes, mettant également en avant une valorisation des hommes.

« Non je veux que ce soit un garçon, il va me protéger en fait, un garçon protège toujours la maman. » (Luana, femme, 28 ans, vendeuse dans le prêt à porter, 13 SG)

« J'ai un grand frère donc je voulais faire le même schéma, enfin j'aimerais faire le même schéma, c'est à dire d'abord un garçon et ensuite une fille. [...] Le côté un peu à l'école ben "m'embête pas j'ai un grand frère", ou le côté un peu protecteur qu'il a eu avec moi avec mes premiers petits copains, des choses comme ça. J'aurais aimé aussi avoir une grande sœur je pense mais l'inverse j'aime moins. Je vois avec des amies ou quoi qui sont grande sœur et qui ont un petit frère, le côté maternel de la grande sœur sur le petit frère, je trouve que ça rend le petit frère, moins, euh, le frère, je sais pas comment dire, moins viril entre guillemets, enfin je sais pas comment (rires) » (Ilana, femme, 30 ans, infirmière, 19 SG)

Pour Luana et Ilana, les garçons sont envisagés dans leur rôle de protecteur vis-à-vis de leur sœur ou de leur mère. Il s'agit là d'une des oppositions intériorisées faite entre femme faible d'un côté et homme fort de l'autre, qui est également plus mobilisée dans les classes sociales moyennes et populaires. Ilana s'appuie également sur la composition sexuée et sur l'ordre de sa propre fratrie : d'abord un garçon puis une fille. Les expériences de l'enfant sont souvent évoquées pour justifier les préférences (Samuel *et al.* 2014). Enfin, elle mobilise aussi l'image du garçon « moins viril» ou pour le dire autrement trop féminin comme repoussoir pour justifier le fait de vouloir « un grand frère » d'une « petite sœur » et « pas un petit frère » d'une « grande sœur ». Si le grand frère permet de protéger, la grande sœur avec son côté « maternel » risque d'efféminer. On retrouve aussi de façon sous-jacente l'idée qu'un garçon étant socialisé via sa grande sœur à des normes féminines est un plus grand danger social qu'une fille évoluant dans l'univers masculin de son frère. Dès l'enfance, les transgressions de genre (c'est-à-dire « le fait d'adopter des comportements, des goûts, des manières d'être socialement attribués à l'autre sexe, ce qui constitue une rupture avec l'ordre du genre » (Bereni *et al.*, 2012, p. 131)) sont moins bien tolérées pour les garçons que pour les filles. Si Ilana mobilise son expérience de l'enfance pour exprimer une volonté de reproduire le modèle, d'autres expriment au contraire une envie de changement, c'est-à-dire qu'elles et ils souhaitent découvrir des choses nouvelles. C'est notamment le cas de Luana qui, ayant grandi dans « une famille de femmes » souhaiterait un garçon. Enfin les derniers arguments mobilisés par les futurs parents sont des arguments basés sur la prise en compte des stéréotypes de genre. Les deux personnes de l'échantillon qui expriment ces idées sont des femmes de classe supérieure : Dania est docteure en mathématiques appliquées et Manon, issue d'une famille de classe supérieure. Pour Manon, il s'agit d'une démarche quasi-militante.

« J'aurais, en fait moi, j'aurais eu une petite préférence pour un garçon [...] Je me dis ben, juste avoir un garçon pour montrer que c'est super cool d'avoir un garçon, et qu'on peut l'habiller super bien parce que ça revient toujours sur le tapis ça, "ah oui les garçons on peut pas les habiller", c'est naze, c'est moche et tout, ben non ! Et puis leur montrer qu'il peut jouer à la cuisine et avoir un aspirateur et il va pas, ça va pas en faire un gay et puis s'il est gay et ben on s'en fiche et (rires). Et franchement c'est que des trucs comme ça, j'aurais juste aimé qu'il ait les cheveux longs et tout, juste pour montrer aux gens qu'avoir un garçon c'est pas forcément

avoir un petit dur. » (Manon, femme, 26 ans, sans emploi (auparavant conseillère immobilière), 17 SG)

Sachant qu'elle attend une fille, Manon a peur de reproduire inconsciemment une éducation genrée, puisque les activités qu'elle aime (cuisiner, bien s'habiller) sont celles associées aux femmes. En ce sens, il aurait été plus facile pour elle de ne pas transmettre des normes genrées à un garçon plutôt qu'à une fille. Elle aurait pu lui apprendre à cuisiner, à s'occuper de la maison, à bien s'habiller sans craindre d'en faire une « *bonne ménagère* ». Cela lui aurait aussi permis de transgresser, au travers lui, les normes de genre et d'adopter une posture provocatrice. Si sa préférence se base aussi sur la prise en compte du sexisme, Dania avait plutôt « *peur que ce soit une fille* ».

« Il y a beaucoup de choses, comment dire, plus de sujets polémiques autour des filles qu'autour des garçons. Je sens que la vie des, la vie d'un garçon elle est beaucoup plus facile que la vie d'une fille et c'était surtout par rapport à ça que je veux pas qu'elle, j'avais peur jusqu'à présent, j'ai peur qu'elle souffre quoi. Pour tout en fait. » (Dania, femme, 25 ans, ingénieure en recherche et développement, 36 SG)

Dania anticipe les difficultés que pourrait rencontrer sa fille dans un environnement sexiste. Son conjoint, Damir, reconnaît que sous certains aspects, il est plus difficile d'être une fille qu'un garçon mais, que cela est compensé par le fait que les filles « *apprennent plus vite* » et sont « *plus matures* ».

L'entourage familial des futurs parents a très majoritairement une préférence pour les garçons. Le fait qu'il s'agisse du premier enfant est un élément de compréhension important en raison de la permanence du système patrilinéaire cité *supra*. Les préférences pourraient s'articuler autrement dans le cas d'un deuxième enfant. Dix personnes ont été citées : il s'agit à la fois des parents des futurs parents, mais aussi de leurs frères et sœurs ou de leurs grands-parents. Le sexe de l'enfant à naître intéresse les membres de la famille puisque c'est en tant qu'individu sexué que l'enfant s'inscrit dans le cadre familial élargi. De ce fait, les futurs grands-parents peuvent avoir des préférences afin d'« équilibrer » la famille, c'est par exemple le cas du beau-père d'Ilana qui souhaite un garçon après avoir déjà eu une petite fille. Les raisons évoquées par l'entourage sont globalement les mêmes que les futurs parents : l'importance d'avoir un fils dans un système patrilinéaire (les parents de Sébastien), la volonté d'avoir un garçon dans une « famille de filles » (les parents d'Aliénor). Certain-e-s expriment aussi une préférence sans donner de raison (les grand-mères de Mewen, le père de Faustine). Les stéréotypes de genre exprimés par les proches et rapportés par les futurs parents, sont plus violents que ceux exprimés par les futurs parents eux-mêmes. Pour la mère d'Aurélien, sa préférence pour un garçon est surtout liée à une dévalorisation des petites filles.

« Rien que le fait déjà de la réaction de ma belle-mère, j'étais là, enfin, moi ça m'a quand même choquée qu'elle se dise, surtout que c'est même pas, c'est son petit-fils tu vois et que de dire qu'elle était soulagée parce qu'elle préférait que ce soit un garçon parce que les filles c'est des chouineuses, c'est des pleureuses, [...] si t'as un garçon c'est cool, une fille c'est une chieuse quoi » (Aliénor, femme, 25 ans, auto-entrepreneuse dans le design, 34 SG)

Les termes utilisés pour référer aux filles sont péjoratifs : « *chouineuse* », « *pleureuse* » « *chieuse* » ou encore « *pisseuse* » (la mère de Sébastien citée par lui), et laissent transparaître ce qu'Elena Gianini Belotti nomme « l'hostilité envers le sexe féminin » (1976, p. 23). Aucun mot péjoratif n'a été mobilisé dans les entretiens ou les forums pour référer aux garçons. Les expressions tels que « petit dur » peuvent renvoyer à des éléments négatifs mais comportent également un aspect affectif. Ce genre de propos et de réactions sont souvent critiqués par les futurs parents.

La peur de la transgression de genre peut aussi être une des raisons de la préférence. C'est notamment le cas de la mère de Cédric, qui depuis qu'elle sait que le fœtus est très grand pour son âge craint que ce soit une fille parce qu' « *une fille trop grande ça pose des problèmes, elle va pas trouver chaussure à son pied* » (propos de la mère de Cédric rapportés par Charlotte). Elle craint que sa petite-fille soit « trop grande pour une fille », ce qui pourrait lui poser des problèmes pour respecter la norme d'appariement dans la mise en couple : la femme plus petite que l'homme (Bozon et Héran, 2006).

Le rapprochement des opportunités entre hommes et femmes n'a pas mené à une neutralisation des préférences. La préférence traditionnelle pour les garçons n'a pas disparu. Pour autant, ce sont aussi développées de nouvelles formes de préférences, notamment pour les filles (Hank, 2007; Andersson *et al.*, 2006).

Préférer avoir une fille : « une préférence irrationnelle »

Huit des futurs parents interrogés, quatre hommes et quatre femmes, évoquent une préférence pour une fille, soit exactement le même nombre que celles et ceux ayant une préférence pour un garçon. Par contre, dans leur entourage, la préférence pour les filles est nettement inférieure à la préférence pour les garçons : seules trois personnes des entourages familiaux évoquent une préférence pour une fille, contre dix pour les garçons.

Trois des futurs pères évoquent des préférences sans les justifier, soit parce qu'elles sont exprimées sur le registre de l'évidence : « *les garçons veulent des filles, les filles veulent des garçons* » (le conjoint de Luana cité par elle), soit au contraire parce qu'ils les considèrent comme « *totalelement irrationnelle* » (Mewen). Après réflexion, Mewen dit que sa préférence pourrait être liée à une envie de « *différence* » vis-à-vis de sa propre expérience en tant qu'homme, qui rendrait de la future vie à trois quelque chose d'« *encore plus extraordinaire* ». Au contraire, pour Charlotte le fait d'avoir une fille permettrait de la « *rassurer* » car étant elle-même une femme, elle pense que ce sera plus facile à gérer pour un premier enfant. Cet argument repose sur une essentialisation des catégories « femmes » et « hommes » : Charlotte suppose qu'une petite fille lui ressemblera davantage et aura plus de chance d'avoir les mêmes goûts qu'elle qu'un petit garçon.

Pour Eugénie ainsi que Hedwige et son conjoint la préférence repose sur une envie de « changement » concernant les expériences déjà vécues.

« Et en plus comme j'ai déjà plein de petits frères, je préférerais avoir une fille. Enfin, je devrais même pas dire « préférer ». C'est juste que j'ai déjà changé tellement de couches de garçon que des couches de fille, ça me changerait (rires). » (Hedwige, femme, 19 ans, étudiante infirmière, 17 SG)

Hedwige a sept frères, cinq plus jeunes qu'elle et deux plus grands, ainsi qu'une grande sœur. Sa mère souhaitait une troisième fille après Hedwige mais a eu cinq autres garçons. Hedwige a quinze ans de différence avec son plus jeune frère et a donc participé aux soins et à une partie de leur éducation. Du côté de son conjoint, celui-ci a un frère et son père a dix frères et une sœur. Pour cette raison, tous les deux auraient aimé avoir une fille, pour vivre une expérience différente, « *histoire de varier* » (Hedwige). Dans le cas d'Eugénie, elle souhaite aussi vivre une expérience différente de celle de son enfance mais en raison du caractère de son frère : « *J'avais un petit frère qui nous en a fait bien baver et je me dis que s'il prend un tout petit peu de mon petit frère, ça va être horrible pour nous.* » (Eugénie). En se basant sur le cas de son frère, Eugénie généralise et mobilise des stéréotypes de genre : les filles seraient par nature plus calmes que les garçons. Le même argument est mobilisé par Hedwige et Sabine. Dans le cas des filles, les stéréotypes de genre sont mobilisés à la fois par des femmes de classe moyenne et populaire (Hedwige est étudiante issue d'une famille populaire, et Sabine est femme de ménage) mais aussi par une femme de classe supérieure (Eugénie est ingénieure en informatique).

Si Hedwige et son conjoint ont une préférence commune pour une fille, ces préférences sont rarement formées collectivement. Seuls deux autres couples (sur les dix interrogés) expriment la même préférence ou absence de préférence : il s'agit d'Aliénor et Aurélien et d'Ilana et son conjoint. Il semble que les préférences ne soient parfois même pas discutées. A la question « *et toi t'as une préférence ?* », Eugénie a répondu de suite « *Moi j'aurais aimé avoir une petite fille.* » (20 SG), alors que son conjoint Eric reste persuadé qu'aucun d'eux n'a de préférence.

« Nous on n'avait pas d'attente particulière ni Eugénie ni moi, donc ça c'était bien, des fois s'il y en a un qui s'en fout mais que l'autre il dit ah moi je préférerais un garçon ou je préférerais une fille, ben forcément t'en as peut-être toujours un qui est déçu ou quoi, mais là non, entre guillemets ça nous était égal tous les deux » (Éric, homme, 34 ans, ingénieur informatique, 33 SG)

Dans ce cas, la différence de discours entre les deux membres du couple est flagrante. Plusieurs hypothèses peuvent être faites : peut-être que Eugénie et Éric n'ont jamais abordé la question ensemble et qu'il paraît donc évident à Éric qu'Eugénie n'a pas de préférence. On peut aussi envisager qu'Eugénie n'ait pas voulu parler de cette préférence à Éric en raison de l'intériorisation des normes d'égalité des sexes.

Au niveau de l'entourage, seuls trois personnes évoquent une préférence pour une fille et il s'agit dans les trois cas d'essayer de parvenir à un « équilibre » des sexes à l'échelle de la famille élargie (Samuel *et al.* 2014). Le sexe de l'enfant est imaginé en référence à la composition de la famille. C'est le cas pour la mère et le beau-père d'Hedwige qui font tous deux partie d'une « famille de garçons ». Contrairement à ce qu'on a pu voir sur les garçons, les préférences pour les filles ne sont pas associées à des propos dévalorisant sur les garçons.

« Fille ou garçon, peu importe »

Quatre des futurs parents interrogés, tou-te-s diplômé-e-s du supérieur, disent ne pas avoir de préférence pour un garçon ou pour une fille. Il s'agit d'Aliénor et Aurélien

ainsi que d'Éric et de Faustine. Elles et ils mobilisent les deux mêmes types d'arguments : elles et ils souhaitent avoir un « bébé », « fille ou garçon, c'est pareil » ; l'élément central est la santé de l'enfant, tout le reste passe après. Les futurs parents qui ont exprimé une préférence mobilisent aussi ces arguments afin de relativiser leur propos. Cela est d'autant plus vrai lorsque la personne est confrontée à une réalité différente de son souhait.

L'idée qu'il n'y aurait pas de différence entre attendre un garçon ou une fille est très présente chez Éric ainsi que dans le couple d'Aliénor et Aurélien (avant qu'elle et il, sachent le sexe).

« Quand, nous ce sera notre enfant, fille ou garçon, ça lui change rien du tout. Je pense, non, j'arrive même pas à voir en fait ce que ça ferait, parce qu'en fait c'est ça, j'arrive pas forcément à comprendre quelles différences on peut observer, 'fin qu'est ce que ça change en fait que ce soit un garçon ou une fille. C'est un bébé, c'est un enfant, c'est (rires), enfin je sais, j'arrive pas trop à... » (Aliénor, femme, 25 ans, auto-entrepreneuse dans le design, 18 SG)

« Ouais, ouais, ce serait vraiment égal. Puis, je pense qu'aujourd'hui c'est pas forcément une fille elle va jouer à la Barbie et un garçon va faire de la bagarre quoi. Je pense qu'on peut avoir les deux peu importe le sexe. Je pense que c'est justement ça la personnalité. Et du coup mon but ouais c'est de réussir à lui laisser le choix et la liberté de développer sa personnalité à fond, sans trop lui donner des guides quoi. » (Aurélien, homme, 25 ans, modeleur-maquettiste, 19 SG)

Aliénor et Aurélien n'ont pas de préférence car, elle et il, estiment que ce n'est pas le sexe de l'enfant « qui va changer sa vie », que ce n'est pas un élément déterminant de sa personnalité. Sensibilisé aux questions d'inégalités de genre, le couple est sceptique vis-à-vis des catégories naturalisées : elle et il, ne pensent pas que les filles et les garçons sont des groupes homogènes caractérisés par des goûts et des caractéristiques communes. Pour autant, comme nous l'avons vu, le discours d'Aliénor a évolué une fois le sexe connu, faisant du sexe un élément important dans la construction d'un début de relation à l'enfant.

Faustine exprime aussi une indifférence vis-à-vis du sexe de l'enfant qui est, pour elle, une question triviale par rapport à la santé de l'enfant.

Enquêtrice: Et est-ce que t'as une préférence ?

Faustine: Moi non. Juste qu'il soit en bonne santé, que ça se passe bien, après non je m'en fous.[...] Là franchement non, je m'en fous, je veux juste qu'il s'en sorte tu vois (rires), que ça passe bien, qu'il soit en bonne santé et moi aussi, après le reste, peu importe ce que c'est, ça n'a aucune importance. Ce sera, ce sera bien. Ça sera bien aussi quoi, j'ai pas trop de, ça m'inquiète pas ça, je veux juste que mon petit soit en bonne santé, machin tout ça, que ça se développe bien, après le reste on verra. (Faustine, femme, 30 ans, ingénieure dans l'environnement, 15 SG)

Faustine évoque beaucoup la santé de l'enfant durant l'entretien, élément qui la préoccupe le plus. Contrairement à son conjoint, Franck, qui exprime une préférence marquée pour un enfant de sexe masculin, Faustine n'a pas de souhait particulier à ce sujet. Cette importance de la santé, qui rend anecdotique la question du sexe, se retrouve dans le discours d'autres femmes, notamment celles ayant connu des fausses couches précédemment : « On s'en fiche, tant qu'il est en bonne santé. Je crois qu'après la fausse couche de février, ce qui comptait vraiment c'est qu'il soit en bonne

santé. » (Hedwige). Pour autant, Hedwige manifeste ardemment un désir d'avoir un garçon. L'indifférence quant au sexe est apparue par intermittence au cours du premier entretien entre des moments d'affirmation de la préférence, comme une façon d'atténuer celle-ci.

Ce double discours alliant préférence et indifférence est omniprésent chez les futurs parents : d'un côté les préférences basées sur des stéréotypes de genre sont souvent explicitées et de l'autre la référence à l'égalité des sexes, l'injonction à aimer ses enfants quel-le-s qu'elles et ils soient et l'importance de la santé poussent à les relativiser (Samuel *et al.*, 2014). Si cette tension ne les empêche pas d'exprimer leur préférence initiale, elle les pousse à modifier leurs aspirations rapidement dans le cas où la réalité et les attentes divergent. C'est notamment le cas pour Sébastien qui souhaitait avoir un fils et a appris après l'échographie du second trimestre que c'était une fille. Sa compagne, Sabine, craignait un peu sa réaction.

« Moi j'ai peur, après c'est pas pour ça qu'il l'aimera pas mais bon, il y en a qui le prennent mal, ils sont décidés à avoir une fille ou un garçon, [...] mais bon après j'ai peur que, il l'ait un peu mauvaise mais bon je sais pas, ça c'est une idée sur moi, il est tellement buté d'avoir un garçon. » (Sabine, femme, 35 ans, femme de ménage, 14 SG)

Au contraire, dès le premier entretien, Sébastien affirmait qu'il ne serait pas déçu s'il apprenait que c'était une fille : *« je préfèrerais un garçon mais si c'est une fille je serais content aussi. C'est un bébé, après fille ou garçon... »*. Lors du second entretien, il dit avoir été *« un petit peu »* déçu, mais que le plus important est d'avoir un bébé, quel que soit son sexe. Sébastien a très rapidement modelé ses aspirations afin de s'adapter au sexe annoncé et d'éviter toute déception au moment de la naissance. Le laps de temps entre l'annonce du sexe et la naissance permet que l'ajustement se fasse avant l'arrivée de l'enfant. Dans l'échantillon étudié, aucun futur parent n'exprime de déception forte à l'annonce du sexe, du moins lors de l'entretien. Toutefois, il existe des cas, observés notamment sur certains forums de grossesse, de fortes déceptions, voire de dépressions lorsque le sexe annoncé ne correspond pas au sexe souhaité. Dans le cas du premier enfant, la possibilité d'avoir un autre enfant ensuite, permet aux futurs parents de garder l'espoir d'avoir un autre enfant du sexe souhaité plus tard.

On observe une pluralité de préférences ou absences de préférence, qui renvoient à l'histoire personnelle et familiale des futurs parents, mais aussi à des stéréotypes de genre plus ou moins intégrés. Les garçons semblent être préférés pour des raisons valorisantes alors que la préférence pour les filles s'expliquent moins. Les préférences en tant que telles ne semblent pas être liées au genre ou à la classe sociale des futurs parents interrogés puisque, comme nous l'avons vu, il y a à la fois des femmes et des hommes, de classe populaire, moyenne ou supérieure qui disent avoir une préférence pour une fille ou un garçon dans des proportions assez similaires. Pour autant, les arguments mobilisés semblent dépendre du genre et de la classe sociale. Par exemple, l'insistance sur la patrilinéarité est plus présente chez les hommes de classe populaire ; la réflexion sur les privilèges associés à chacun des sexes chez les femmes de classe supérieure ; les stéréotypes de genre sur le caractère calme des petites filles chez les femmes de classes moyennes et populaires ; l'indifférence vis-à-vis du sexe chez les futurs parents diplômés du supérieur et de classes moyennes et supérieures. Notons

toutefois, qu'il s'agit là des préférences exprimées et que la diffusion des normes d'égalité entre les sexes peut aussi mener à une certaine censure, surtout lorsqu'il s'agit de les exprimer dans le cadre particulier de l'entretien face à une femme, étudiante dans le supérieur.

B) Des activités et une éducation différenciées pour les filles et les garçons

La plupart des futurs parents mobilisent des stéréotypes de genre concernant leurs projections. Elles ne concernent souvent pas les premières années de la vie, mais plutôt l'âge où les activités ensemble peuvent avoir lieu. Les catégories sont naturalisées (jeux de garçons/jeux de filles) et les futurs parents reconnaissent un « fonctionnement » différent des filles et des garçons. Cela se retrouve moins chez les parents ayant eu eux-mêmes une éducation qui s'éloigne des normes de genre hégémonique ; elles et ils développent alors un discours sur le fait de laisser faire à l'enfant ce qu'il aime sans lui mettre de barrière tout en ayant conscience que le reste de la société tendra à les orienter vers les activités et les façons de faire associées à leur sexe assigné.

Prévoir des activités différenciées pour les filles et les garçons

« Ben tout dépend si c'est un garçon ou une fille [pour les activités] (rires). Jouer à la poupée ouais (rires) si c'est une fille. Ouais après moi je me dis que si c'est un garçon, je vais faire des parties de pêche, jouer au foot, des randonnées, si c'est une fille ça va pas être pareil, ça sera pas du tout les mêmes, comment dire, les sorties et tout ça, ça va pas être pareil » (Sébastien, homme, 35 ans, auto-entrepreneur dans la rénovation, 14 SG)

L'activité envisagée pour une fille est une activité basée sur le soin et le relationnel : jouer à la poupée, s'occuper d'elle, l'habiller, la coiffer. Cela renvoie à un apprentissage de la future fonction maternelle, la petite fille apprenant à prendre soin de sa poupée comme d'un bébé (Gianini Belotti, 1976). On peut aussi noter que c'est une activité qui se fait souvent en intérieur et qui suppose relativement peu de déplacements. Au contraire, les activités auxquelles pense Sébastien pour un garçon renvoient à l'extérieur et à une motricité plus importante : la pêche, le foot, la randonnée. Sébastien se base à la fois sur ses propres goûts pour définir ce qui plairait à un garçon (il pratique la pêche et la randonnée) mais aussi sur des stéréotypes de genre largement diffusés et non liés à sa propre expérience. En effet, bien que lui-même n'aime pas le foot, il suppose que son fils aimera mais pas sa fille.

Comme Sébastien, la moitié des futurs parents interrogés ont des projections basées sur les stéréotypes de genre concernant les activités et le caractère de leur futur enfant. Il s'agit de cinq femmes et de trois hommes, de classe populaire, moyenne et supérieure. Contrairement aux préférences qui étaient formées individuellement, les représentations concernant les activités et les goûts du futur enfant sont souvent formées collectivement dans le couple et renvoient à leur plus ou moins grande intériorisation des normes d'égalité entre les sexes. Ainsi, Sabine, la compagne de Sébastien, développe des idées assez proches de celles de son conjoint, basées sur le même genre d'oppositions : « monter sur le tracteur », « aller à la pêche », « aller aux champignons » pour un

garçon ; « faire de la danse », « jouer à la poupée », « la dinette » et « les Barbie » pour une fille. Ces activités renvoient à des éléments classiquement attribués aux filles et aux garçons. Pour autant, la sexuation des objets et des activités varie selon les personnes. Sabine évoque par exemple une opposition, de premier abord, assez surprenante.

« Il voulait acheter la petite moto machin tout ça pour un petit garçon, mais bon je lui ai dit « la fille elle va pas monter sur une moto hein il faut plutôt un quad qu'une moto hein ! » Pour ça qu'il voulait un garçon pour faire de la moto tout ça (rires). [...] Le quad pour une fille c'est mieux maintenant. » (Sabine, femme, 35 ans, femme de ménage, 26 SG)

Selon elle, la moto serait un véhicule masculin alors que le quad serait plus neutre. Elle n'a pas donné plus d'informations à ce sujet au cours de l'entretien. On peut émettre l'hypothèse que cette opposition est liée à l'équilibre : les garçons étant considérés et représentés comme plus stables sur leurs appuis que les filles (Zegaï, 2010), il leur serait plus facile de tenir en équilibre sur une moto, alors que les filles auraient besoin de deux roues supplémentaires pour assurer cette stabilité. Cet exemple montre la plasticité des stéréotypes de genre, pouvant s'appliquer à une multitude d'activités et d'objets. De plus l'utilisation du terme « la fille » au singulier illustre l'essentialisation des catégories de sexe, toutes les filles étant supposées comme ayant toutes les mêmes goûts, caractères et envies.

Au-delà des goûts et des capacités supposées de l'enfant, il s'agit aussi pour les futurs parents de préparer leur enfant aux injonctions de genre au travers des pratiques ludiques et sportives. Les garçons doivent apprendre à faire preuve de force physique, d'esprit de compétition, et les filles doivent savoir être gracieuses et dociles (Octobre, 2010).

« Ça aurait été une fille on l'aurait orientée vers la danse puisque moi-même j'ai fait de la danse. Là c'est un petit garçon, c'est vrai qu'on se dit plus il va faire du rugby ou du basket que faire de la danse. Mais bon s'il veut faire de la danse bon ben ça va être compliqué pour le père mais bon il fera de la danse c'est tout (rires). (Ilana, femme, 30 ans, infirmière, 17 SG).

L'opposition entre sports collectifs et sports individuels est aussi une opposition récurrente chez les parents, tout comme celle entre maîtrise potentiellement douloureuse du corps esthétisé et défoulement (Octobre, 2010). La transgression de genre est présentée comme quelque chose qui serait « compliquée pour le père », puisque la pratique d'un sport associé au féminin vient entacher la virilité d'un homme et notamment face au groupe de pairs. « La virilité est une notion éminemment relationnelle, construite devant et pour les autres hommes et contre la féminité, dans une sorte de peur du féminin, et d'abord en soi-même » (Bourdieu, 1998, p. 78). La peur de la transgression se retrouve aussi également dans le discours d'Ilana. Bien qu'elle vante les bienfaits d'un sport tel que le rugby qui véhicule une « bonne mentalité », elle n'envisage pas que sa fille en fasse « pour le côté esthétique de la carrure on va dire ». Ilana souhaite que sa fille s'inscrive dans les normes de la féminité hégémonique, et cela suppose d'avoir une carrure fine, ce que la pratique du rugby pourrait empêcher.

Si les couples présentés jusqu'ici sont de classe moyenne et populaire, les stéréotypes genrés sont également présents chez certains couples de classe supérieure. Charlotte et Cédric ont une approche différentialiste des dispositions féminines et masculines, qu'elle et il, considèrent comme complémentaires. Leur discours est basé sur une

lecture catholique des rapports entre les femmes et les hommes : « *Contrairement à ce qu'on veut absolument nous foutre dans le cerveau, homme et femme on est différents. Et faut juste l'accepter, c'est tout.* » (Cédric). De ce fait, Charlotte dit savoir « *instinctivement* » ce qui intéresse une fille alors que Cédric ne « *sait pas du tout concrètement comment vit une petite fille* ». De ce fait, depuis l'annonce du sexe féminin de leur futur enfant, le couple craint une forme d'exclusion de Cédric qui ne pourra pas participer à « *leurs trucs de filles* ». Cédric prend l'exemple de ses neveux et nièces pour expliquer en quoi il est moins à l'aise avec les filles :

[Avec mes nièces] On joue pas du tout de la même manière ensemble qu'avec mes neveux par exemple. [...] C'est plus brutal qu'avec les filles (rires) Ils ont pas peur de... de, de d'être jetés en l'air, de faire l'avion, de grimper sur une moto (rires). Avec les filles euh, on a plus une relation euh, elles veulent plus de câlins, des choses comme ça. (Cédric, homme, 31 ans architecte d'intérieur, 32 SG)

Cédric présente ici une autre opposition : les garçons seraient naturellement plus courageux que les filles qui auraient plus besoin que l'on fasse attention à elles. Du fait de la naturalisation des catégories hommes et femmes et de leur association à des activités, il est plus facile pour les femmes d'envisager quelles activités faire avec leurs filles et pour les hommes avec leurs fils. En effet, elles et ils pensent mieux connaître « *le fonctionnement* » de l'enfant du même sexe qu'elles ou eux. Cela peut conduire, comme dans le cas d'Eugénie, à un retrait de la transmission au profit de son conjoint.

« J'aime quand même les trucs assez féminins, j'aime le loisir créatif, la couture, des choses comme ça, j'ai fait de la danse sur glace, donc après ces choses-là que moi j'ai aimé, je pense pas pouvoir lui transmettre. J'aimerais qu'Éric lui transmette l'amour qu'il a de la natation et du cyclisme. » (Eugénie, femme, 34 ans, ingénieure en informatique, 33 SG)

Pour expliquer pourquoi elle ne transmettra pas son intérêt pour les loisirs créatifs à son fils, Eugénie explique qu'elle pense que ça ne lui plaira pas car c'est une activité qui « *ne plait pas à énormément de petits garçons* ». Quelques minutes plus tôt, Eugénie venait de dire que le fait d'être une fille ou un garçon « *n'influençait pas les goûts* ». Elle met elle-même le doigt sur cette contradiction au cours de l'entretien et explique que c'est en raison de l'influence de son environnement, qui fait de la couture « *un truc de filles* » qu'il y ait de grande chance que son fils n'ait pas envie d'apprendre à coudre. Comme Eugénie, d'autres parents expriment une tension entre stéréotypes de genre et norme d'égalité entre les sexes.

Les difficultés à s'extraire des stéréotypes de genre

La moitié de l'échantillon, neuf personnes, remet en question les dispositions, goûts et caractères attachés à chacun des sexes : il s'agit pour certain-e-s de simplement dire que les goûts ne sont pas sexués et qu'elles et ils laisseront jouer leur enfant à ce qu'elle ou il veut. D'autres ont pleinement conscience des injonctions, à l'accomplissement du genre, présentes dans la société et anticipent les difficultés qu'elles et ils auront à préserver leurs futurs enfants de ces stéréotypes.

La remise en question des stéréotypes de genre chez les futurs parents peut être liée à une socialisation s'éloignant sur certains points des normes de genre hégémoniques. Durant son enfance, Mewen avait l'habitude de jouer avec les poupées que ses parents lui achetaient et il lui arrivait de porter des vêtements roses. Sa mère a été sensibilisée

aux questions d'inégalités entre les femmes et les hommes à l'université. Il prend l'éducation qu'elle lui a donné comme exemple et veut réussir à transmettre ça à ses enfants. Il considère que ça demandera « *un peu plus de travail* » pour une fille puisqu'il s'agira de lui montrer « *qu'elle peut faire des choix qui sont différents des autres et lui apprendre à pas trop subir la pression de la société* ». Dania développe un discours similaire sur la nécessité de « *ne pas limiter* » sa fille en raison de son sexe. Etant elle-même docteure en mathématiques appliquées, discipline majoritairement masculine, elle critique l'association qui est faite entre jeux scientifiques ou de construction et garçons.

« Même pour par exemple les jouets, je trouve que c'est trop, c'est trop, c'est trop bizarre pour moi de voir tous les jouets, tout ce qui est construction et tout ce pour les, avec des photos, de garçons alors que les poupées c'est pour les filles. Alors du coup lui il peut construire, il peut étudier tout ce qui est équilibre, il peut faire des ponts, il peut faire tout ça, faire tout ce qui est comment dire, tout ce qui est construction, il peut faire plein de choses il peut solliciter plein de choses dans sa tête. Alors que pour les filles il y a la poupée avec les deux robes pour qu'elle remette une robe. Je trouve ça très bête en fait, et c'est très très limitant pour l'enfant [...] On lui donne une cuisine et elle va cuisiner quoi (rires). [...] Alors que le garçon il a tout ce qu'il peut jouer avec, peut aller, peut courir, peut construire, peut démonter, peut dire « non ça va comme ça, non il faut mettre cette pièce là à côté de cette pièce-là » alors qu'elle, elle va juste nous faire les petits trucs là tout bêtes pour boire du café (rires). Je trouve que, oui ça limite déjà les capacités mentales avant qu'elles se développent, du coup oui je pense que justement c'est ça qui me fait peur, qu'il faut faire vraiment un grand effort avec les filles, et en même temps il faut pas exagérer. » (Dania, femme, 25 ans, ingénieure recherche et développement, 36 SG)

Dania souligne le caractère hiérarchique de la dichotomie qui est faite entre les « jeux de garçons » et les « jeux de filles ». Il ne s'agit pas simplement de jeux différents mais aussi du développement de capacités mentales, physiques et relationnelles différentes. Au travers des jeux de construction et de réflexion, les garçons apprennent des façons de faire et de réfléchir qui sont ensuite valorisées, par exemple dans le monde du travail. Au contraire, les filles mobilisent des capacités relationnelles, esthétiques et de soins qui seront mobilisées dans la sphère domestique mais beaucoup moins dans la sphère publique. Dania insiste sur la précocité de tels phénomènes et sur la nécessité d'être attentifs à cela en tant que parents : « *on commence déjà à la limiter et à la rendre dépendante de certains codes sociaux avant qu'elle grandisse, ça va être niché dans sa tête, dans son cerveau et après pour se débarrasser de ça, je sais pas si elle va avoir conscience déjà de ça, pour pouvoir se débarrasser de ça.* ». C'est une des raisons pour laquelle elle souhaite faire des expériences scientifiques, assez jeune, avec sa fille et notamment basées sur son champ de recherche. Comme Mewen, Dania pense que réussir une éducation non genrée pour une fille est plus difficile que pour un garçon, notamment parce que les filles sont les dominées. Nous verrons dans la partie suivante que si certains parents envisagent leur fille comme dominée dans le système patriarcal, très peu voient leur fils comme dominant. De ce fait, les futurs parents réfléchissent aux moyens de mieux armer leur fille, mais rarement aux façons de désarmer leur fils en s'opposant aux normes de la masculinité hégémonique. La remise en compte des oppositions faites entre activités de filles et de garçons émane aussi de femmes de classe moyenne et populaire : si elles ne l'expriment pas de la même façon, Luana et Hedwige, respectivement vendeuse dans le prêt à porter et étudiante, utilisent leur

propre expérience pour montrer l'invalidité des clichés associés aux filles et aux garçons. Toutes deux adoraient par exemple le foot étant enfant.

Pour les personnes dont les goûts et les activités sont fortement genrés au sein du couple, il peut y avoir une crainte de transmettre des modèles genrés à leurs enfants.

« Aurélien il s'est autant imaginé faire de la mécanique ou du bricolage que ce soit une fille ou un garçon et moi je me suis autant imaginée enfin c'est un peu cliché ce que je dis mais je me suis autant imaginée faire de la cuisine que ce soit un petit gars ou une petite fille quoi [...] Et puis en fait, mais moi je fais pas la cuisine parce que je suis une fille quoi, c'est parce que j'aime bien ça, enfin j'ai pas l'impression, et puis j'ai pas du tout été éduquée, même mes sœurs ou mes parents, on a pas du tout été éduqués dans ce, dans ce sens-là tu vois. Mais du coup c'est vrai que tu te dis comment aussi on va, enfin j'ai pas envie d'entraîner mes enfants ou en tout cas, là mon fils, en lui disant « ben oui il faudra que tu sois comme ton père, que tu sois passionné par les bagnoles » tu vois, c'est pas du tout le truc donc, il faudrait, je sais pas comment tu, enfin je pense qu'on va apprendre sur le tas, comment tu fais aussi pour encourager à s'ouvrir à plein de choses indépendamment que ce soit un garçon ou une fille, je sais pas, on verra (rires). » (Aliénor, femme, 25 ans, auto-entrepreneuse dans le design, 34 SG)

Bien que conscient-e-s de la domination masculine et de la segmentation genrée des activités, Aliénor et Aurélien ont un partage des tâches qui s'inscrit totalement dans une division sexuée du travail. Aliénor travaille dans le design depuis chez elle et s'occupe de la maison et des tâches ménagères alors qu'Aurélien travaille dans une usine de camions et fait du bricolage. Pour autant, Aliénor attribue ce partage des tâches à leurs goûts respectifs et ne l'envisageait pas comme un problème avant la grossesse. L'arrivée de l'enfant pose la question du modèle genré à transmettre : le couple voudrait que leur fils puisse faire aussi bien de la cuisine que du bricolage, mais s'il fait toujours la cuisine avec sa mère et le bricolage avec son père, ne sont-elle et il pas déjà en train de lui apprendre inconsciemment que certaines activités sont plutôt pour les femmes et d'autres pour les hommes ? Manon exprime une crainte similaire.

« On en parlait avec Mewen dans la voiture il y a deux jours, en fait je disais un garçon, ça aurait été plus facile pour moi je crois parce que j'ai envie de, tu vois de lui apprendre à faire la cuisine, enfin des trucs à la con, mais je sais pas, faire la cuisine, les trucs de décoration, s'habiller ou même, ça fait très ménagère ce que je vais dire, ou tenir une maison, mais j'aurais fait exactement la même chose avec un garçon, mais du coup le fait de le faire avec une fille, les gens j'ai pas envie qu'ils pensent "ah ben elle en fait une bonne petite ménagère" ou tu vois (rires), c'est pas du tout- parce que d'un côté moi je fais beaucoup de bricolage et tout ça, et je veux lui apprendre ça aussi, mais il y a peut-être plus, c'est malheureux mais il y a plus de choses dans la maison qui sont connotées très féminins et c'est malheureux on est d'accord je le redis (rires), genre "ah tu fais le ménage, c'est un truc de filles, tu fais la cuisine c'est un truc de filles" et du coup avec un garçon ça aurait été peut être plus facile, les gens auraient pas dit "ah ben t'en fais un bon petit ménager", je sais pas comment expliquer. » (Manon, femme, 26 ans, sans emploi (auparavant conseillère immobilier), 33 SG)

Tout comme Aliénor, les activités que Manon apprécie sont associées au féminin. Les transmettre à un garçon lui aurait permis de rester dans une logique de transgression de genre pouvant faire contre-poids aux modèles diffusés partout ailleurs ; par contre, elle

craint qu'en les transmettant à sa fille, elle participe à une éducation genrée qui sera renforcée dans les autres sphères de sociabilité.

Les personnes interrogées ont conscience que le plus gros défi à la réalisation d'une éducation qui s'éloigne des normes de genre est leur propre socialisation genrée, qui leur fait voir le monde au prisme de la différence des sexes : « *t'as forcément une mentalité qui te rattrape, même si t'essayes de faire sans, la théorie du genre machin et tout, forcément t'as été éduqué dans cette mentalité-là, de te dire un garçon ça bricole machin et tout, tu peux pas t'empêcher d'y penser, mais j'essaye de repousser (rires).* » (Aurélien). De plus, Eric pense que les enfants intègrent très vite les stéréotypes de genre et imitent les autres par conformité. De ce fait, il est très difficile d'aller à l'encontre de ce que l'enfant présente comme son choix : « *Si j'ai un gamin et que parce que tous ses copains ils jouent au camion et qu'il a envie de jouer au camion ben je fais comme tous les autres parents quoi, je lui achèterais un camion quoi. Et si c'est une fille et qu'elle veut jouer à la poupée avec ses copines, et ben elle jouera à la poupée avec ses copines.* » (Éric). Au-delà de l'environnement familial de l'enfant, ce sont aussi toutes les autres institutions telles que la famille élargie, la crèche ou l'école, qui transmettent des façons de penser, de faire et d'être différentes aux filles et aux garçons. Ces institutions participent de l'anticipation des futurs parents quant à l'éducation future de leur enfant.

« La société est faite comme ça, donc ça sera un petit garçon, on va lui donner un marteau pour taper sur un clou sur un établi en bois. Enfin pas nous, mais à la crèche on va pas lui prêter les poupées et les Barbie pour les coiffer, à mon avis. [...] Nous on est pas pour mais après, on peut pas dire, ben tu vas pas faire comme les autres quoi. Si il veut jouer aux petites voitures et si il veut jouer aux billes ou je sais pas quoi, ben il fera comme les autres quoi. » (Eugénie, femme, 34 ans, ingénieure informatique, 33 SG)

L'environnement des enfants étant soumis aux injonctions d'accomplissement du genre, Eugénie et Éric ne voient pas comment ils pourraient « *lutter* » contre cela sans que ce soit leur enfant qui en subisse les conséquences par des phénomènes d'exclusion et de rejet. Le fait qu'Eugénie et Éric attendent un garçon est également à prendre en compte dans l'analyse. En effet, on peut émettre l'hypothèse que l'opposition aux normes de genre est un enjeu plus important pour les personnes qui attendent une fille que pour celles qui attendent un garçon. En effet, dans le cas d'un garçon, les normes de genre incorporées agiront beaucoup moins comme des désavantages que pour les filles qui par ces normes intériorisent leur position de dominées.

Protéger les filles de la domination sans éduquer les garçons à ne pas dominer

Si certains futurs parents ne prennent pas en compte les inégalités entre les filles et les garçons dans l'éducation qu'elles et ils veulent donner à leur enfant, celles et ceux qui le font développent un discours différent selon qu'elles et ils attendent une fille ou un garçon. Les personnes qui attendent une fille sont nombreuses à évoquer l'existence d'un environnement sexiste mettant davantage en danger les filles : « *ça fait un peu peur aussi, tu te dis, t'es une fille et puis voilà il y a des gros connards qui pensent avoir tous les droits et voilà, donc là tu te dis bon ben on aurait mieux fait d'avoir un garçon* » (Manon). Si Manon évoque principalement les agressions sexuelles, d'autres

(principalement des femmes) parlent également du harcèlement quotidien dans les transports et les rues, des différences de salaires ou encore des injonctions à la beauté. Parmi les personnes qui attendent des garçons, seules Eugénie et Hedwige reconnaissent explicitement les avantages dont vont bénéficier leur fils.

« Etre un garçon c'est toujours mieux. C'est plus facile d'être un garçon, il y a moins d'à priori sur eux que sur les filles. Ils doivent faire moins attention, par exemple, par rapport aux habits, pour une fille on va toujours lui dire que c'est trop court, que c'est trop ceci ou cela. Puis même à l'extérieur, un garçon va être plus en sécurité, il sera moins menacé qu'une fille. C'est sûr, c'est mieux d'être un garçon, on le voit aussi avec les salaires, les filles sont moins payées pour un même métier. C'est sûr qu'il y a plus de facilités à ce que ce soit un garçon. » (Hedwige, femme, 19 ans étudiante infirmière, 30 SG)

Les autres développent un discours universaliste qui tend à gommer les inégalités de genre. Qu'elles reconnaissent ou non les avantages liés au fait d'être un homme, les personnes qui attendent un garçon n'envisagent pas de mettre en place une éducation spécifique visant à lutter contre les inégalités de genre. En effet, le fait d'être un garçon est pensé en termes d'avantages mais pas en termes de domination s'exerçant sur un autre groupe. De ce fait, il semble logique pour les futurs parents de penser que les changements passeront par une éducation différente des filles afin qu'elles bénéficient aussi des avantages des garçons. Elles et ils n'envisagent pas le fait que le système d'avantages dont bénéficient les garçons ne tienne que parce que les filles ne bénéficient pas de ces mêmes avantages. Elles et ils pensent les inégalités futures des enfants de manière individuelle, et non pas relationnelle ; c'est-à-dire sans tenir du fait que les privilèges de l'un se base sur l'exploitation de l'autre.

L'idée de développer une éducation particulière visant à protéger davantage leur fille est présente chez les quatre couples qui attendent une fille. Pour certains, comme Cédric, il s'agira avant tout de les protéger d'elles-mêmes, et de leur trop grande « fragilité ». D'autres pensent que le danger vient de l'extérieur et plus spécifiquement des hommes et du sexisme. Avant de savoir le sexe, Hedwige envisageait de déménager si elle était enceinte d'une fille. En effet elle considère que la ville dans laquelle elle vit actuellement est un « *mauvais environnement pour une fille* », puisqu'elle-même en tant que femme rencontre quotidiennement des problèmes avec les hommes dans l'espace public. Une fois le sexe su, Sébastien, tout en évoquant la fragilité des filles, nomme aussi clairement qui sont les potentiels dangers pour sa fille.

« Sébastien: Je pense que je serais plus protecteur de savoir que c'est une fille, ouais une fille c'est plus fragile quoi, pourtant non mais bon, c'est quand même voilà. Ça aurait été un garçon j'aurais fait un peu moins attention. Moins de risques (rires)

Enquêtrice: Et la protéger par rapport à quoi ?

Sébastien: Ben justement aux garçons (rires), en sachant comment ils sont (rires), je le sais j'en suis un. Donc ouais je pense je vais être plus méfiant déjà par rapport à ça, et puis je sais pas, il y a pas mal de pervers aussi, j'ai un peu peur de ça quoi, par rapport aux filles. Ouais, c'est le truc je crois qui me fait le plus peur, c'est ça.

Enquêtrice: Et du coup tu penses faire quoi pour plus la protéger ?

Sébastien: Ben lui apprendre qu'il y a certaines choses qu'il faudra pas que les gens fassent sur elle, ou il y a, ou lui expliquer qu'il y a des choses qui se font et qui se font pas. Voilà être méfiante de certaines choses, voilà, lui apprendre les risques qu'il y a un petit peu à l'extérieur. » (Sébastien, homme, 35 ans, auto-entrepreneur dans la rénovation, 26 SG)

Sébastien souhaite protéger sa fille des garçons car il la considère comme une potentielle victime. Ce sera donc à elle de savoir comment se comporter et agir en fonction des risques. Si les futurs parents de filles en parlent souvent comme de potentielles victimes, les futurs parents de garçons ne voient que rarement en eux de potentiels agresseurs, ou en tout cas ne l'exprime pas pendant l'entretien. Hormis Aliénor qui compte apprendre à son fils « *comment se comporter avec les filles* » afin qu'il ne reproduise pas des comportements sexistes, les autres futurs parents n'envisagent pas leur fils comme un individu exerçant une forme de domination dans le système patriarcal. De ce fait, elles et ils ne pensent pas à mettre en place une éducation spécifique afin de leur faire prendre conscience de leur domination et leur permettre de réduire son effet sur les autres, et notamment les filles. Cette situation paradoxale se retrouve aussi par exemple dans le cas du viol : on apprend aux filles des stratégies pour ne pas être violées (ne pas sortir à telle heure ou tel endroit, ne pas porter telles ou telles tenues) (Bereni *et al.*, 2012) alors qu'enseigner à ne pas violer est un thème rarement abordé dans l'éducation des garçons. On se retrouve dans un système de domination dans lequel les potentielles victimes sont connues, mais les potentiels agresseurs jamais nommés ou considérés comme responsables.

Les stéréotypes de genre occupent une place importante dans les anticipations des parents quant au caractère, aux goûts et aux activités à faire avec leurs enfants. Ils prennent forme au travers de dichotomies hiérarchisées : extérieur/intérieur, jeux techniques/jeux relationnels, déplacement/immobilité. Le genre apparaît comme un principe efficace de division du monde pour les parents interrogés. Les stéréotypes sont plus ou moins présents selon les futurs parents et semblent dépendre davantage de l'importance qu'elles et ils accordent aux inégalités de genre qu'à leur classe sociale. Par contre, celles et ceux qui évoquent la nécessité de montrer à l'enfant qu'il n'a pas besoin de se conformer aux normes de genre viennent rarement des classes populaires. Aussi, les futurs parents envisagent différemment les inégalités de genre selon le sexe de l'enfant à naître : pour celles et ceux qui attendent une fille, la protection face au sexisme apparaît comme une nécessité ; alors que celles et ceux qui attendent un garçon évoquent moins les différences entre filles et garçons. Les filles nécessitent donc une attention supplémentaire, leur éducation étant pensée comme spécifique par rapport à celle des garçons. De même, les parents envisagent comme plus difficile de réussir une éducation non genrée pour les filles, l'idée sous-jacente étant que ce sont elles qui portent la marque du genre. L'étude de ces phénomènes avant la naissance permet de voir que ces représentations se construisent avant l'arrivée de l'enfant sans qu'il n'intervienne. Une fois né, les choix faits en amont peuvent être modifiés par l'interaction avec l'enfant, mais quand celui-ci arrive les parents ont déjà en tête des représentations et tout un univers de possible fondé sur leur assignation à l'une ou l'autre des classes de sexe.

Au-delà des représentations, l'environnement matériel est déjà préparé en fonction du sexe assigné. S'intéresser aux objets créés, achetés, ou reçus en cadeau permet de changer de type de recueil de données ce qui est un enjeu important puisque les entretiens peuvent tendre à minimiser les comportements différenciateurs des parents (Rouyer et Zaouche-Gaudron, 2006, p. 44).

CHAPITRE 4. CHAPITRE 1 INSCRIRE LE GENRE DANS LES MURS

« Près d'un hôpital, dans une chambre de la maternité, à la fenêtre d'un ciel plein d'étoiles, voisins nouveau-nés, se trouvent deux bébés. L'un se penche au-dessus de l'autre, soulève doucement son lange. Que peut donc avoir dans la tête, un si petit ange ? Il regarde en dessous, innocent et curieux, puis le laisse retomber, une lueur dans les yeux. La petite fille, intriguée demande : Suis-je dans de beaux draps ? Qu'est ce qui chez moi attire ton attention ? Et le petit garçon répond : ils sont beaux certes mais là n'est pas la question, tu es une fille et moi un garçon. Je le sais, maintenant que j'ai vu, la couleur de tes chaussons qui n'a rien de superflu. Les tiens sont roses, alors que les miens sont bleus, et satisfaite de cette conclusion, cette petite fille s'endormit doucement, au grand bonheur de ses parents. »
(Texte de couverture d'un faire-part d'un enfant de sexe féminin né en 2010 dans le nord de la France)

Le premier aspect intéressant de ce texte est la conscience de soi et des catégories de sexe qu'il prête aux nouveau-nés. Conscience inégalement répartie entre les personnages, puisque l'opposition décrite *supra* entre passivité féminine et activité masculine est encore présente : c'est le garçon qui se penche, cherche à savoir *qui* est l'autre et l'assigne finalement fille. Le second point intéressant est qu'il souligne l'importance des marqueurs externes de sexualité pour les nouveau-nés. Soumis à la norme de dissimulation des organes génitaux, la détermination du sexe d'un nouveau-né est très difficile (Bereni *et al.*, 2012 ; Paoletti, 2012) . Cependant, les couleurs, et leur inscription dans un système binaire, permettent de continuer à observer un monde composé de personnes de deux sexes (West et Zimmerman, 2009). En ce sens, « *la couleur des chaussons* » est loin d'être « *superflu* » puisqu'elle est un outil de classement et de hiérarchisation puissant.

Le travail de préparation de la garde-robe³⁹, l'aménagement de la chambre et la réalisation du faire-part de naissance sont des pratiques fortement sexuées (1). Pour autant, certains futurs parents expriment également une volonté de neutralisation partielle du genre, tout en constatant leurs difficultés à y parvenir (2). La neutralisation apparaît d'autant plus compliquée dans le cas des filles puisque les marqueurs de genre sont associés au féminin alors que le masculin apparaît comme plus neutre (3).

³⁹ Le chapitre se base sur la préparation de la garde-robe pour les six premiers mois après la naissance de l'enfant puisque ce sont ces vêtements qui sont majoritairement achetés pendant la grossesse.

Encadré 3 : Les faire-part de naissance : constitution d'un corpus et analyse

Ce chapitre s'appuie sur l'étude d'un corpus de soixante-et-un faire-part de naissance : trente-cinq pour la naissance d'une fille et vingt-six pour celle d'un garçon.

Pourquoi étudier les faire-part de naissance ? Les informations émanant des entretiens et des forums permettent de penser que les faire-part sont majoritairement préparés avant la naissance de l'enfant. Si la finalisation se fait après l'accouchement afin d'inscrire des informations (date de naissance, taille, poids) et d'ajouter éventuellement une photo, le choix de l'agencement du faire-part, des couleurs, des symboles et du texte est fait en amont. Le faire-part constitue un document écrit centré sur l'enfant à naître, censé le présenter à la famille élargie et aux proches, mais devant se baser sur très peu d'éléments puisque les futurs parents connaissent peu de choses sur leur enfant hormis son sexe. De ce fait, les faire-part sont fortement sexués et sont de bons indicateurs de la sexuation des couleurs, objets, symboles et mots.

Anticipant la difficulté à collecter les faire-part de mes enquêté-e-s en raison de la temporalité de mon enquête⁴⁰, j'ai constitué un corpus avec l'aide d'une sage-femme exerçant dans le privé et recevant les faire-part de naissance envoyés par ses clientes et clients. Afin de limiter la taille de l'échantillon à étudier, j'ai choisi de me centrer sur une période restreinte. Des raisons d'ordre pratique et d'accessibilité m'ont conduit à choisir la période allant de 2010 à 2012. Les soixante-et-un faire-part ont été analysés afin de cerner les éléments associés par les futurs parents aux filles et aux garçons. Les deux aspects qui sont évoqués dans ce chapitre sont : la couleur dominante et les symboles utilisés.

A) Bleu pour les garçons et rose pour les filles ?

La préparation de l'environnement matériel des nouveau-nés est fortement genrée et répond à une classification qui est rarement questionnée par les parents : il paraît logique que le rose soit pour les filles et le bleu pour les garçons. La sexuation de l'univers de l'enfant avant sa naissance est le fait des futurs parents, et principalement des femmes. La ou le principal-e concerné-e, pas encore né-e, n'intervient pas dans les choix de son environnement matériel si ce n'est par des stéréotypes associés à son sexe assigné.

Historicisation de la sexuation de l'environnement des nouveau-nés

« Rose ou bleu ? Qu'est ce qui est attendu pour les garçons et pour les filles ? Cette question vient d'un de nos lecteurs du mois, et la discussion peut en intéresser d'autres.

⁴⁰ Cinq faire-part issus des enquêté-e-s ont finalement pu être récupérés (trois via des personnes interrogées, deux sur le forum). Je ne les ai pas intégrés au corpus et à l'analyse chiffrée afin de maintenir une certaine homogénéité temporelle et spatiale. Toutefois, certains seront utilisés au cours du chapitre.

Il y a une grande diversité d'opinions sur ce sujet, mais généralement la règle est que le rose est pour les garçons et le bleu pour les filles. En effet le rose, qui est une couleur forte, est plus appropriée pour un garçon, alors que le bleu, qui est plus délicat, est plus joli pour une fille » (« Pink or blue? », *Infants Department*, 1918 cité par Paoletti, 2012, p. 85, traduit par l'auteure)

Ce court texte issu d'un journal américain du début du XX^e siècle est assez surprenant, tant la sexuation des couleurs a été naturalisée ces quarante dernières années. Pourtant, pendant longtemps, les couleurs n'étaient pas considérées comme plus ou moins féminines ou masculines. La différenciation des couleurs, des motifs, des coupes et des matières vise dès le plus jeune âge à annoncer l'appartenance à une catégorie de sexe des bébés, ce qui n'a pas toujours été le cas (Fischer, 2006). Jusqu'au XX^e siècle, les habits pour les jeunes enfants étaient majoritairement blancs car les vêtements étaient bouillis pour des raisons d'hygiène. Des couleurs pouvaient être présentes sur les rubans, les ceintures ou encore les chaussures. Dans ce cas, c'était généralement des couleurs pastel les plus populaires étant le rose, le bleu et le jaune (Paoletti, 2012). A cette époque, selon les sources : le bleu et le rose n'étaient pas considérés comme genrés, le bleu était considéré comme étant pour les filles et le rose pour les garçons ou inversement. Les interprétations liées à l'attribution des couleurs à une ou l'autre des catégories de sexe sont nombreuses : l'une d'entre elles associe les filles et le bleu car c'est la couleur de la Vierge, et le rose et les garçons car c'est la couleur des guerriers (Fischer, 2006). C'est dans les années 1960 (du moins aux Etats-Unis) que le rose et le bleu sont devenus des couleurs clairement genrées et associées respectivement aux filles et aux garçons.

En même temps que s'est opéré un changement dans la « taxinomie chromatique » (Fischer 2006), la forme des vêtements pour jeunes enfants a également évolué dans le sens d'une sexuation plus importante. Pendant très longtemps, les bébés étaient emmaillotés des aisselles aux pieds dans de grands langes de façon indifférenciée quel que soit leur sexe. Puis à la fin du XVIII^e siècle apparurent les robes blanches pour les enfants de moins de trois ans. Les coupes et les ornements présentaient des différences selon l'âge, la classe sociale et le sexe des enfants, mais sans règle précise, rendant la catégorisation de sexe très compliquée. D'autant plus que d'autres marqueurs tels que les coupes de cheveux répondaient aussi à des règles moins strictes chez les jeunes enfants. L'indifférence quant à la sexuation des vêtements des jeunes enfants commence à diminuer au XX^e siècle du fait d'une existence sociale, en dehors du groupe familial, des jeunes enfants qui commence plus tôt (Fischer, 2006). Dans les années 1960, la robe devient un vêtement réservé exclusivement aux filles (Paoletti, 2012). Nous reviendrons sur les raisons de ce changement en fin de chapitre.

Environnement masculin et féminin comme deux univers opposés

Actuellement, du moins aux Etats-Unis et en Europe, les jeunes enfants peuvent assez facilement être identifiés comme filles ou comme garçons (Paoletti, 2012 ; Bereni *et al.*, 2012). Ce n'est pas seulement la couleur des chaussons qui donne cette information mais l'ensemble des vêtements portés ainsi que l'aménagement et la décoration de son espace de vie. La préparation de cet environnement se fait pendant la grossesse et plus généralement durant la seconde moitié de la grossesse, période durant laquelle le sexe est connu par les parents qui souhaitent savoir. En effet, comme nous l'avons vu dans le

premier chapitre⁴¹, le travail de préparation est souvent mis en suspens en attendant la connaissance du sexe. Le fait de « *ne pas savoir le sexe [les] retient d'acheter* » (Cath) durant les premiers mois de grossesse. Les éléments qui ne s'inscrivent pas dans une partition sexuée tels que les meubles de la chambre peuvent être achetés en amont. Par contre, la décoration et les vêtements sont rarement achetés sans connaître le sexe.

Sabine : Un pyjama que j'avais vu mais tu parles pour les soldes c'est parti (souffle), j'étais dégoutée. J'ai voulu attendre le maximum pour attendre c'était quoi justement et quand je le savais y avait plus rien.

Question: de savoir le sexe ?

Sabine: Oui pour choisir les habits, t'avais du marron et du un peu orangé. Et euh c'est vrai marron, c'est plus vers garçons, orangé c'est plus vers filles quand même. Alors c'est pour ça j'attendais d'avoir le sexe mais quand je suis allée voir y en avait plus. [...] Après je vais aller à Babou tout ça j'avais vu un ensemble aussi à Babou là je vais aller voir au mois d'avril voir s'il y est encore. C'est un ensemble bleu marine rayé et heu je trouve qu'il avait des motifs dessus il était joli. Mais comme t'avais un ensemble pour garçon et fille... (Sabine, femme, 34 ans, femme de ménage, 26 SG)

Sabine a commencé à repérer des vêtements pour enfants avant de connaître le sexe, mais souhaitait attendre afin de prendre ceux « correctement appropriés » (Barnes 2015b) au sexe de l'enfant : orange pour une fille, marron pour un garçon. Comme Sabine, plusieurs autres personnes ont commencé à regarder les vêtements et les décorations de chambre dès le début de la grossesse mais attendaient de connaître le sexe pour acheter. Ilana ainsi que Dania et Damir ont par exemple commencé leurs achats de vêtements respectivement le soir même ou le jour après l'échographie du second trimestre. Ilana avait préparé des paniers sur des sites internet avec « *quasiment que des affaires de filles* » et après l'échographie où elle a su qu'il s'agissait d'un garçon, elle a refait ses paniers pour « *passer des commandes en bleu et pas en rose* ».

Si seulement des femmes ont été évoquées pour l'instant, c'est parce que le travail de préparation est fortement genré. L'achat des vêtements est fait quasi-exclusivement par les femmes, le linge étant considéré au sein du couple comme étant de leur ressort (Kaufmann, 1992). Les dons d'habits passent également presque exclusivement par une transmission féminine, via les mères, belles-mères, tantes, sœurs et belles-sœurs (Samuel *et al.*, 2014). Cependant il existe des contre-exemples : pour certains futurs pères, c'est un moyen de s'impliquer dans la grossesse et de participer à son humanisation (Damir et Eric). La préparation de la chambre se fait plus généralement en couple, même si la division des tâches reste genrée, les hommes se chargeant des travaux alors que les femmes aménagent l'espace et gèrent la décoration. L'implication différente des hommes et des femmes ne semble pas dépendre du sexe du futur enfant. Contrairement à ce qui a pu être observé dans l'enfance, ce sont les femmes qui jouent un rôle majeur dans la différenciation genrée des environnements avant la naissance. Les hommes y participent seulement en donnant leur avis sur les choix de leur conjointe (Samuel *et al.*, 2014).

Afin de comprendre la féminisation de l'environnement des filles et la masculinisation de celui des garçons, intéressons-nous à deux exemples de tenues destinées à être portées par les enfants à naître les premiers jours de leur vie.

⁴¹ Voir Chapitre 1.2.2 Connaître le sexe pour engager le travail de préparation (p. 36)

La figure 3 est la tenue que Dania et Damir ont choisie pour leur fille pour la sortie de l'hôpital. Il s'agit souvent d'une tenue choisie à l'avance et avec soin alors même que l'enfant voit très peu de personnes à ce moment-là se contentant de faire le trajet en voiture entre la maternité et le domicile. Cependant, cette tenue est importante symboliquement pour les parents car elle est la première vraie tenue que porte l'enfant. La tenue qu'ont choisie Dania et Damir est composée d'un pantalon et d'un tee-shirt à manches longues rose pale. Des petites fleurs roses, violettes et grises viennent orner le devant du tee-shirt. La tenue est complétée par une veste d'un rose un peu plus soutenu et par des moufles reprenant les motifs du tee-shirt. Plusieurs éléments permettent d'identifier clairement cette tenue comme étant une tenue féminine : la couleur rose qui est présente sur l'ensemble de la tenue, les fleurs, et de façon plus discrète le ruban rose qui forme un nœud sur le devant du tee-shirt ainsi que le col du tee-shirt. La figure 2 est une photo de la tenue de naissance qu'ont prévue Ilana et son conjoint pour leur fils, il s'agit de la tenue qu'il portera les heures suivant l'accouchement. Le pyjama est bleu clair avec l'inscription "strong and funny / it's my daddy". La tenue comprend également une brassière blanche et bleu foncé, ainsi qu'un bonnet, des moufles avec l'inscription "i love mum" et des chaussettes. L'inscription « strong and funny » sur le pyjama ainsi que la couleur bleue permettent d'identifier ces vêtements comme étant destinés à un garçon.

figure 3 – Tenue de sortie de l'hôpital de la fille de Dania et Damir



figure 2 – Tenue de naissance du fils d'Ilana



Pour autant, bien que ces tenues soient genrées, ces deux couples développent dans leur discours une opposition au tout bleu/tout rose, comme l'ensemble des couples interrogés. Ilana a insisté durant les deux entretiens sur sa volonté de « *rester dans du assez neutre* ». Pour décrire les couleurs utilisées dans la décoration de la chambre et les habits elle évoque « *beaucoup de blanc, du gris, du jaune, du bleu et un peu de marron* » alors que les photos révèlent une prédominance du bleu et du blanc dans la

garde-robe et la chambre. Dania et Damir n'évoquent pas la volonté de faire quelque chose de neutre, mais après avoir fait une partie des achats, ils se sont rendu compte que « *tout était rose* ».

« Je me suis aperçue qu'il y a beaucoup de rose, j'ai essayé d'acheter des choses plus d'autres couleurs, mais après c'est, je peux pas qualifier ça comme mixte parce que même si c'est jaune, même si c'est bleu, clairement il y a la petite, comment dire, la petite fleur qui fait que c'est pour une fille » (Dania, femme, 25 ans, ingénieure en recherche et développement, 36 SG)

Dania et Damir ont commencé à acheter des habits d'autres couleurs vers la fin de la grossesse afin de contrebalancer le « *tout rose* », pas dans la volonté de neutraliser l'environnement mais plutôt de ne pas être dans l'excès. Ils ont fait la même chose pour l'espace de l'enfant : comme le tour de lit, les couvertures et les jouets placés dans le lit étaient tous roses, elle et il, ont ajouté des stickers bleus au mur. Comme chez d'autres parents, il y a un décalage entre la perception de la sexuation de l'éducation et de l'environnement matériel chez Dania et Damir. En effet, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le couple souhaitait éviter de donner une éducation genrée à leur fille pensant que cela pouvait constituer une limite pour elle, en créant une différence entre ses compétences et celles apprises par un garçon. Par contre, le couple ne perçoit pas la sexuation des vêtements de la même façon puisque le fait de porter des robes ou d'avoir des vêtements majoritairement roses n'est pas perçu comme un obstacle par les parents (Paoletti 2012). Acheter des tenues très genrées pour sa fille n'est pas considéré comme étant en opposition avec une volonté d'émancipation.

L'opposition entre un univers masculin et un univers féminin se retrouve aussi dans les faire-part à la fois au niveau des couleurs, et des symboles utilisés. Au niveau des couleurs, le rose est surreprésenté sur les faire-part de filles, alors que le bleu et le vert le sont sur les faire-part de garçons. Cependant, les résultats ne permettent pas de considérer le rose et le bleu/vert de la même façon, notamment car le rose n'est jamais présent sur les faire-part de garçons alors que le bleu et le vert peuvent l'être sur ceux de filles. Nous reviendrons sur cette non-équivalence dans la dernière partie de ce chapitre. Centrons-nous pour l'instant sur les symboles présents sur les faire-part.

tableau 5 – Symboles⁴² présents sur les faire-part de naissance de filles et de garçons

	Animaux (hors insectes)	Insectes	Reines et fées	Fleurs	Mains et pieds	Cœurs	Enfants	Aucun
Filles	4 (11 %)	5 (14 %)	2 (6 %)	6 (17 %)	3 (9 %)	1 (3 %)	4 (11 %)	12 (34 %)
Garçons	7 (27 %)	1 (4 %)	-	1 (4 %)	1 (4 %)	3 (12 %)	1 (4 %)	9 (35%)

Le tableau 5 montre les différents symboles présents sur les faire-part des filles et des garçons. On peut y lire par exemple que 11 % des faire-part de filles (soit 4 faire-part) comportent des animaux contre 27 % des faire-part de garçons (soit 7). Ces résultats permettent de mettre en évidence les symboles associés aux filles et aux garçons : les

⁴² Certains symboles qui n'étaient présents que sur un seul faire-part n'ont pas été représentés dans le tableau

animaux semblent plutôt assimilés aux garçons alors que les insectes sont associés à un univers féminin. Au sein de ces catégories, d'autres éléments viennent renforcer la sexuaction : par exemple, l'insecte présent sur un faire-part de garçon est une libellule bleue, alors que sur ceux de filles, il s'agit principalement de papillons et de coccinelles rouges ou roses (voir annexe 3 p. 115). Les personnages tels que les reines ou les fées et les fleurs sont presque exclusivement réservés aux faire-part des filles. Les fleurs présentes sur l'unique faire-part masculin en possédant sont très discrètes : ce sont de petites fleurs embossées sur la couverture. Plus étonnant, les cœurs sont plus présents sur les faire-part masculins que sur les faire-part féminins, mais là encore la façon dont ils sont utilisés diffère. Sur les faire-part masculins, il n'y a pas plus de quatre cœurs, souvent disposés de façon assez discrète, alors que le faire-part féminin comportant des cœurs en est recouvert (voir annexe 4 p. 115).

La porosité de la frontière entre genré et non-genré, masculin et féminin

Les oppositions décrites ci-dessus sont suffisamment intériorisées et répandues pour qu'elles apparaissent comme des évidences pour tou-te-s et ne sont donc que rarement remises en question. Par contre, d'autres éléments ne sont pas aussi clairement genrés et les futurs parents peuvent être amenés à créer eux-mêmes leur propre frontière entre ce qui est masculin et ce qui est féminin. Nous prendrons deux couples en exemple : Sabine et Sébastien en désaccord sur les couleurs appropriées pour une fille et Faustine et Franck qui décrivent de façon différente les achats faits pour leur fils.

Un body noir sur lequel est inscrit « Oui je sais ! Je ressemble à papa » peut-il être porté par une fille ? Sabine et Sébastien ont des avis divergents sur la question. Ce body (figure 4, p. 90) a été acheté par Sabine en début de grossesse « *pour faire plaisir* » à Sébastien qui souhaitait un garçon. C'est l'un des rares achats qu'elle a fait avant de connaître le sexe de son futur enfant. Quelques mois plus tard, elle pense que ce body ne convient pas pour une fille :

« Mais bon après comme je savais pas si c'était une fille ou un garçon... J'ai pris juste un truc euh mais je vais l'offrir aux voisins à ma sœur. "J'aime mon papa comme c'est une fille"... bon. Non "je veux ressembler à mon papa" y a écrit alors j'ai dit pour une fille ça le fait pas en plus il est tout noir le truc alors bon. j'ai dit je vais l'offrir au petit du voisin. » (Sabine, femme, 35 ans, femme de ménage, 26 SG)

Sabine s'appuie sur deux éléments pour justifier que ce body n'aille pas pour une fille : le texte écrit dessus qui évoque une ressemblance entre l'enfant et son père et la couleur noire qui est trop triste et évoque le deuil. Quand la question lui est posée, elle dit que sa fille pourra ressembler à son père mais que le vrai problème est la couleur, qui « *ne va pas pour une fille* ». Au contraire, Sébastien est assez enthousiaste concernant cette tenue qu'il trouve « *trop bien* » et qualifie le noir de couleur neutre alors que c'est masculin pour Sabine. Elle a une définition de la limite entre les « couleurs de filles » et celles « de garçons » basé sur l'opposition entre le foncé et le clair. Sa sœur qui a récemment eu un garçon lui avait donné des habits en début de grossesse. Quand elle a su que c'était une fille, elle a décidé de garder une partie des habits en effectuant un tri : « *J'ai pris beaucoup du blanc, du bleu, je crois que c'était un peu orangé trucs comme ça j'ai pris des couleurs un peu claires. Mais après les trucs un peu foncés non j'ai pas pris.* ». Ainsi elle a sélectionné au sein d'une garde-robe masculine les éléments qu'elle jugeait appropriés pour une fille.

Faustine et Franck ont fait les achats pour la chambre de leur futur fils et les vêtements ensemble, après la connaissance du sexe, et disent avoir été d'accord sur les choix. Pourtant, elle et ils décrivent différemment les éléments de décoration de la chambre et les habits issus du thème (figure 5). Pour Franck, le mobilier de la chambre est neutre, mais « *le mobile, les jouets, ça tire au bleu/vert, des couleurs de garçon quoi* » et les habits « *tournent toujours vers le bleu* ». Il pense qu'il aurait été difficile de faire des achats sans connaître le sexe. Au contraire, Faustine était catégorique dès le premier entretien : « *moi les achats ça va rien changer, unisexe tu vois les couleurs vert marron gris ça va aux deux sexes [...] on prend des couleurs neutres, nous ça va rien changer pour nous.* ». Lors du second entretien, elle décrit le thème choisi pour la chambre comme étant « *un peu garçon, mais c'est pas non plus le truc de voitures quoi, c'est un âne et un chien enfin tu vois c'est des animaux. Le coloris il fait un peu garçon mais c'est pas forcément le truc de voitures ou je ne sais quoi* ». En parlant des mêmes objets, Faustine et Franck en ont une lecture différente. Cela est notamment dû à leur rapport différencié aux normes genrées. Faustine évoque davantage les inégalités de genre et met en avant son avis de ne pas faire différemment pour une fille ou un garçon ; alors que la différenciation entre femmes et hommes est perçue comme quelque chose de normal pour Franck, et pas forcément porteuse d'inégalités.

figure 5 – Thème Gaston & Cyril (Aubert) de la chambre du fils de Faustine et Franck

figure 4 – Body acheté par Sabine



La définition donnée de ce qui est neutre ou genré dépend des personnes interrogées : pour certaines, tout peut être classé de façon binaire entre filles et garçons alors que pour d'autres, il existe un large éventail de choix entre ces deux catégories. Ces différences de définition ont une influence sur la façon de définir ce qu'est un environnement neutre.

B) Créer un environnement neutre ?

Si pour certains, le neutre est considéré comme une restriction, pour d'autres parents, il s'agit d'un objectif à atteindre dans l'idée de ne pas faire de différence selon le sexe de l'enfant. Cependant, cela peut s'avérer difficile à mettre en œuvre en raison de la forte présence de la segmentation genrée dans le marketing ou au sein de la famille élargie. Deux cas de figure peuvent être distingués : les personnes qui créent un environnement neutre en raison de l'absence de connaissance du sexe de l'enfant, et celles qui veulent le faire tout en sachant le sexe de l'enfant.

Le marketing, la famille, les amis, les dons porteurs d'un genre objectivé

Plusieurs personnes évoquent la volonté de privilégier du neutre afin de s'écarter des stéréotypes de genre ou encore pour ne pas avoir à tout racheter lors d'une seconde naissance. Pour Hedwige, il s'agit aussi de ne pas faire des choix à la place de son enfant : *« C'est pas à moi de choisir ce qu'il aime, c'est pas à moi de dire qu'il aime plus le bleu ou une autre couleur. Ce sera à lui de choisir quand il pourra, de laisser libre court à son imagination. »* (Hedwige). Malgré cette volonté, la mise en place d'un environnement neutre est rendue difficile par l'environnement des parents. En effet, le genre est déjà inscrit dans de nombreux dispositifs : le marketing, ainsi que la famille et les proches donnent une signification genrée aux objets. Les pratiques parentales ne sont pas individuelles mais s'inscrivent dans un cadre social et familial.

Les futurs parents évoquent les difficultés à acheter des vêtements neutres en raison de l'absence de rayon mixte dans les magasins spécialisés ou sur Internet. Éric développe aussi une critique du marketing en général, et perçoit le marché des biens pour enfants comme *« un espèce de putain de marché pour te plumer »*, et notamment sur la segmentation genrée des produits, dont l'objectif est de faire acheter aux parents deux fois les mêmes choses. Sa compagne Eugénie trouve que les seuls vêtements proposés dans les rayons mixtes sont souvent tristes et peu colorés, ce qui la freine à en acheter. La frontière, entre les catégories de sexe créées par le marketing pour des raisons économiques, est difficile à franchir pour les futurs parents : peu d'entre eux sont allés dans les rayons destinés à l'autre sexe. Dania a voulu le faire pour acheter une combinaison de sortie pour sa fille. Comme il s'agit d'un achat onéreux et qu'elle voulait une combinaison de qualité, elle souhaitait en trouver une neutre afin qu'elle soit réutilisable pour un éventuel autre enfant. En cherchant à la fois dans les rayons pour filles et pour garçons, elle n'a pas réussi à trouver quelque chose qui ne soit pas *« connoté »* du fait de la coupe ou de certains détails.

La famille et les amis par leurs dons et leurs cadeaux participent également à la constitution de l'environnement et ont tendance à choisir des vêtements plus genrés que les futurs parents. Par exemple, Hedwige privilégie des vêtements neutres dans ses achats, mais n'a pas d'influence sur les habits qui lui sont donnés : certains comportent des inscriptions telles que *« petit et costaud »*, elle ne les aurait pas achetés mais va les mettre à son fils maintenant qu'elle les a. De même, les cadeaux offerts peuvent aussi ne pas correspondre aux choix des futurs parents.

« C'est important pour moi que ce soit neutre mais bon jusqu'à un certain point aussi, par exemple je vais pas dire à mes grands-mères de pas acheter une robe parce qu'elles ont 92 et 93 ans, je vais pas non plus voilà, si elles trouvent ça

mignon, je vais pas leur dire "non, n'achetez pas une robe". » (Mewen, homme, 26 ans, ingénieur informatique, 36 SG)

Les personnes interrogées évoquent des cadeaux offerts ne correspondant pas à leurs goûts, et notamment en raison d'une connotation fille ou garçon trop marquée, mais disent qu'elles et ils les feront quand même porter à l'enfant afin de faire plaisir à leur entourage. L'influence de l'entourage familial et amical peut être perçue comme une forme d'intrusion dans les choix du couple (Barnes 2015b), comme par exemple lorsque les parents d'Eugénie et d'Éric font la majorité des achats à leur place. La pression familiale sur la sexuation appropriée de l'enfant passe aussi par des remarques.

« Quand les parents d'Aliénor sont venus à Noël et qu'on montrait la poussette et tout, sa mère elle a dit "non mais attend, tu te rends compte, on va sortir avec et ils vont pas savoir, quand les voisins et tout ils vont demander, ils vont pas savoir si c'est un garçon ou une fille" et en fait avant qu'elle dise ça, j'avais même pas pensé à ce problème. » (Aurélien, homme, 25 ans, modeleur-maquettiste, 34 SG)

Cet extrait est révélateur de l'importance du regard des autres. Ce n'est pas seulement pour l'enfant que la mère d'Aliénor lui veut qu'il ait des vêtements et des objets genrés, mais pour que les autres puissent directement l'identifier en tant que garçon.

Préparer l'arrivée d'un bébé neutre : le cas d'Elen34

Lorsque le sexe n'est pas connu pendant la grossesse, la pression familiale ne peut pas s'exercer. Par contre les difficultés liées à la segmentation genrée du marché des biens pour enfant se font sentir de façon encore plus importante. Nous nous centrerons ici sur le cas d'Elen34, participante au forum et seule personne de l'échantillon à ne pas connaître le sexe du fœtus avant la naissance. Elle présente le fait de ne pas connaître le sexe comme une décision prise conjointement avec son mari afin de préserver la surprise mais aussi pour des raisons pratiques. Le fait de ne pas savoir oblige à faire des achats mixtes, qui pourront ensuite être réutilisés pour un second enfant. Contrairement aux autres participantes du forum, Elen34 n'a pas eu à attendre la connaissance du sexe pour commencer à faire des achats. Elle évoque des premiers achats dès la sixième semaine de grossesse. Selon elle, faire des achats mixtes est « hyper amusant » tout en étant très compliqué et assez restrictif.

*« J'ai acheté du blanc, du jaune, vert anis, orange, gris en pyjama et body sans trop de dessin. J'ai trouvé un peu partout car c'est un par ci et un par là. Car ils font c**** de mettre rose ou bleu ! On fait la chambre en orange sur le thème des animaux rigolos » (Elen34, femme, 24 ans, commerciale, 14 SG).*

Elen34 évoque le blanc en premier, couleur du neutre par excellence. Mais elle intègre aussi des couleurs (jaune, vert, orange, gris) souvent considérées comme neutres, mais qui, nous l'avons vu ne le sont pas pour tous les parents. Le rose et le bleu sont par contre directement exclus des possibilités. Le genre est mis en suspens le temps de la grossesse, mais cela n'est que provisoire et elle ne veut pas se risquer à prendre des couleurs fortement associées aux filles ou aux garçons qui risqueraient de paraître désajustées au sexe de l'enfant. « Le refus de sexuer les préparatifs est ainsi plutôt envisagé comme une mise en suspens provisoire que comme une possibilité de contourner durablement les représentations ordinaires du masculin et du féminin. » (Pelage *et al.*, 2016, p. 35). Pour la chambre, elle a choisi un thème sur les animaux,

qui selon les résultats de l'analyse de faire-part sont plus souvent associés aux garçons qu'aux filles. De même, la poussette a été achetée en bleu marine. Il semble que les éléments associés aux garçons puissent plus facilement être intégrés en l'absence de connaissance du sexe car ils sembleront moins inappropriés sur une fille que ne le serait du rose sur un garçon. L'étude du faire-part met en lumière des éléments semblables.

Sur le forum, Elen34 présente son faire-part ainsi : « *bébé surprise oblige, ni bleu ni rose, et pas d'accord à faire dans le texte* » (29 SG). Si l'on revient en détail sur les éléments du faire-part (figure 6), ce qu'elle dit n'est pas totalement vrai. En effet, s'il n'y a pas de rose sur le faire-part, il y a par contre des touches de bleu. La base du faire-part est marron clair avec des étoiles en relief. L'intérieur est blanc avec des traits et des écritures de différentes couleurs : rouge, orange, jaune, vert, bleu clair et bleu foncé. Les symboles utilisés sont les étoiles et le body de bébé qui ne sont pas associés à des stéréotypes de genre durant la petite enfance. De même, si le nœud pourrait avoir une connotation féminine, la matière utilisée (le fil) tend à le neutraliser. Notons que bien que ce faire-part ne soit pas porteur de marqueur de genre, il ressemble pourtant beaucoup aux faire-part masculins étudiés ; ces derniers étant davantage caractérisés par l'absence de marqueur féminin que par la présence de marqueur masculin.

figure 6 – Faire-part réalisé par Elen34



Créer un environnement mixte en sachant le sexe de l'enfant ?

Deux autres couples ont revendiqué l'envie de ne pas prendre en considération le sexe dans la préparation de l'environnement de leur enfant. Il s'agit d'Aliénor et d'Aurélien et de Manon et Mewen. Le premier couple a su le sexe assez tard dans la grossesse, lors de l'échographie du troisième trimestre ; il est difficile de dire à quel point cette connaissance a impacté les choix durant la préparation. Au contraire, Manon et Mewen ont su le sexe tôt, à quatorze semaines de grossesse (suite à une amniocentèse) alors que le couple souhaitait ne pas le savoir. Elle et il, ont gardé en tête l'idée d'une neutralisation de l'environnement et cela est notamment passé par la chambre destinée à leur enfant (figure 7). Le couple vit aux Etats-Unis et gagne très bien leurs vies, ce qui explique la grandeur de la chambre destinée à leur fille.

figure 7 – Chambre de la fille de Manon et Mewen



La chambre est composée d'un lit avec un matelas au sol, d'un meuble faisant office de table à langer et d'un fauteuil. Le thème choisi pour la décoration est celui des lapins, que l'on retrouve à la fois en photos dans deux grands cadres affichés au mur, en dessin dans un cadre et sur le tapis en bas du lit. Les lapins font partie des animaux présents à la fois sur les faire-part de garçons et les faire-part de filles étudiés. La couleur dominante est le blanc et l'ensemble est très épuré. Il n'y a aucune touche de rose, contrairement aux quatre autres chambres, destinées à des filles, étudiées. Cela est lié à une volonté de Manon d'éviter cette couleur car elle considère que les chambres pour filles ont tendance à être « *des gerbis de rose* ». On peut noter ici une volonté de distinction de sa part, l'omniprésence du rose et la présence de stéréotypes *trop* genrés étant souvent associée aux classes populaires (Bereni *et al.*, 2012).

Concernant les vêtements, la volonté de neutralisation a été mise à mal chez Manon par la connaissance du sexe.

Enquêtrice: Et, du coup est ce que depuis que tu sais que ça va être une petite fille, est ce que tes achats ça a changé ou pas ?

Manon: (rires) Ben ça comme je le pressentais hein (rires). Ça pour le coup, ouais, il y a des trucs que, bon j'aime toujours autant le blanc et la layette unisexe, parce que je trouve ça très beau d'habiller un bébé en blanc, mais, mais c'est sûr que j'adore le liberty par exemple, le tissu liberty⁴³, bon ben pour un garçon, même moi qui suis un petit peu du genre à faire contre les règles bon, quand même, je sais pas si je lui aurais mis beaucoup de liberty, en tout cas, pas du rose, et du coup, ben ouais j'avoue que, qu'il y a quelques trucs que, j'ai acheté juste une robe et un, un tee-shirt avec un col liberty. [...] C'est sûr qu'il y a des trucs filles maintenant que je regarde plus quoi. C'est ça, on peut pas le nier (rires). Mais je suis pas contre en fait, je suis pas contre les vêtements filles, enfin moi je veux dire, j'ai plein de trucs, j'ai des trucs roses, j'ai plein de trucs liberty, j'adore les fleurs et tout, j'achète plein de robes, mais c'est juste qu'au début, bon, j'aurais voulu que ce soit plus neutre. (Manon, femme, 26 ans, sans emploi (auparavant conseillère immobilier), 17 SG)

Manon aime beaucoup passer du temps à faire des achats pour son enfant. Elle avait commencé assez tôt dans la grossesse à acheter des vêtements mixtes, puis a observé des changements à partir du moment où elle a su qu'il s'agissait d'une fille. Avant de

⁴³ Marque britannique de tissus aux motifs souvent floraux.

savoir, elle n'envisageait pas d'acheter certaines choses, telles que des tissus avec des fleurs dessus, car elle juge que cela n'aurait pas été approprié pour un garçon. Une fois le sexe su, il a été plus difficile pour elle de se restreindre à une gamme mixte alors même qu'elle aime beaucoup les vêtements associés aux filles tels que les robes ou les fleurs. Concernant les couleurs, la garde-robe est principalement composée de vêtements blancs, crème, gris clair et un peu de bleu marine. La féminisation de la garde-robe apparaît davantage au travers des symboles, des formes et des matières des vêtements achetés, notamment certains cols Claudine, des volants, des rubans ou encore des robes. On peut émettre l'hypothèse qu'il aurait été plus simple pour Manon de continuer à acheter des vêtements neutres pour un garçon, à la fois car ses goûts personnels correspondent moins aux habits destinés aux petits garçons, mais aussi car les habits de garçons sont généralement plus neutres que ceux de filles. Mewen s'est impliqué dans la grossesse et la préparation à la naissance mais a « *laissé faire* » Manon pour les achats de vêtements. Selon lui, les achats auraient été identiques pour un garçon à l'exception des robes : « *Les vêtements ben oui voilà, il aurait pas eu de robe, si c'était un garçon il aurait pas eu de robe.* ». Manon insiste sur le fait qu'elle a acheté « *vraiment pas beaucoup* » de robes : six sur l'ensemble des tenues de zéro à douze mois. Comme nous l'avons déjà évoqué, les dons intra-familiaux peuvent aussi constituer une limite à la volonté de neutralisation. Sa mère ayant des goûts proches des siens, Manon a récupéré par sa mère des vêtements de son enfance, dont par exemple un body blanc orné de roses rose pâle et rouges. Manon dit qu'elle ne l'aurait pas acheté elle-même mais l'aime beaucoup et le mettra donc à sa fille.

Finalement le faire-part de naissance illustre la tension entre idéal de mixité et féminisation présente chez Manon. Les couleurs dominantes sur le faire-part (figure 8) sont le blanc et le bleu, ce qui est relativement rare pour une fille. Mais la signification « masculine » du bleu est amoindrie par la présence de la couronne de fleurs, symbole, nous l'avons vu quasi-exclusivement réservé aux filles. La police d'écriture en attachée et italique renvoie également une image courbe, associée au féminin dans l'opposition entre courbe et droit. Si l'enfant de Manon et Mewen avait été un garçon, il y a peu de chance que son faire-part ait été majoritairement rose car cette couleur est associée de façon quasi-définitive à la féminité. En ce sens, le bleu peut-il être considéré comme un marqueur de genre au même titre que le rose ?

figure 8 – Faire-part de naissance de la fille de Manon et Mewen



C) Les marqueurs de genre comme révélateurs de l'altérité féminine

Dans son ouvrage *Pink and Blue : telling the boys from the girls in America* (2012), Jo Paoletti explique le processus de différenciation des garçons par rapport aux filles. Elle montre qu'à la fin des années 1940, les détails féminins ont été purgés des vêtements pour garçons dans l'objectif d'affirmer clairement que « *a boy was not a girl and should never be mistaken for a girl* »⁴⁴ (Paoletti, 2012, p. 61). L'idée sous-jacente est que la masculinité est déjà présente chez les bébés garçons mais d'une façon fragile et que cela nécessite donc une protection vis-à-vis d'un univers féminin considéré comme potentiellement dangereux pour la construction d'une identité masculine. De ce fait, les robes, les volants, les fleurs, les chatons et de nombreuses couleurs dont le rose ont été bannis du répertoire des jeunes enfants de sexe masculin au fil des décennies suivantes (Paoletti, 2012). Ces interdictions sont encore présentes dans les discours des futurs parents interrogés. L'interdiction de la robe pour les garçons est si intériorisée que les parents ne l'évoquent pas : il apparaît évident qu'un garçon ne portera pas de robe. L'interdiction du rose est plus souvent mise en mot par les parents, comme nous l'avons vu avec Manon dans l'exemple précédent, qui aurait été prête à acheter des choses allant « *contre les règles* » pour son fils mais « *en tout cas, pas du rose* ». Quand les futurs parents évoquent une volonté de mixité des vêtements, l'exception du rose est pointée.

« *Ah c'est sûr c'est pas rose, c'est pas fuchsia et tout mais enfin non, non, je trouve ça très mixte.* » (Faustine, femme, 30 ans, ingénieure dans l'environnement, 32 SG)

« *Les habits que j'ai choisis sont plutôt neutres, il y quelques motifs, après c'est vrai qu'il n'y a pas de rose, toute façon il y a jamais de rose pour les garçons. Il y a des traces de rose des fois sur certaines choses mais juste des traces.* » (Hedwige, femme, 19 ans, étudiante infirmière, 30 SG)

Il y a une forme d'évidence dans la façon dont Faustine et Hedwige expriment le fait qu'il n'y a pas de vêtements roses dans la garde-robe de leur fils. On retrouve la même idée qu'il n'y a « *forcément* » pas de rose dans les propos tenus par Ilana.

« *Et puis après, tout ce qui est peluche, enfin, les choses d'éveil etc. qu'on nous a offert, c'est multicolore, c'est vrai que je voulais pas rester sur trop du bleu, bon forcément il y a pas du tout de rose (rires), mais voilà ça va être des peluches multicolores, bleu rouge jaune, enfin des choses d'éveil multicolores. [...] Je me vois pas sur un nourrisson mettre du rose alors que c'est un garçon (rires)* » (Ilana, femme, 30 ans, infirmière, 34 SG)

Ces trois femmes évoquent une volonté de sortir des stéréotypes de genre associés au féminin et au masculin mais ne remettent pas du tout en question l'association faite entre la couleur rose et la féminité. Cependant, il existe également des exceptions : c'est le cas d'Aliénor et d'Aurélien qui ont reçu de la part de leur famille des cadeaux après avoir annoncé qu'elle et il, attendaient une fille : « *Donc voilà donc en plus on*

⁴⁴ Traduction de l'auteure : « un garçon n'est pas une fille et ne doit jamais être pris pour une fille »

avait déjà commencé à avoir des pyjamas à fleurs, roses etc. nous on s'est dit c'est pas grave, ça va pas le traumatiser d'être habillé en rose tu vois » (Aliénor). Aurélien a conscience que cela va être perçu comme une transgression de genre et compte jouer sur cela : « Ils savent même pas, je pense si on va les utiliser ou pas. Ils verront bien (rires). On va faire un peu de la provoc (rires), attends, il faut bousculer un peu les esprits des vieux (rires) ». En plus d'utiliser les vêtements roses reçus en cadeaux, Aliénor a confectionné des tenues qui comportent également des éléments associés au féminin.

figure 10 – Ensemble confectionné par Aliénor pour son fils



figure 9 – Salopette confectionnée par Aliénor pour son fils



Les deux tenues ci-dessus (figure 10 et figure 9) ont été réalisées par Aliénor avec des tissus qu'elle a spécialement choisis pour cela. « Je me suis posée la question aussi par rapport à ça, si on était obligé d'habiller son bébé en fonction fille ou garçon ». Elle a décidé de faire les habits qui lui plaisaient plutôt que de tenter d'imiter des modèles de vêtements pour filles ou garçons. La tenue de gauche est un ensemble rose et bleu à motifs accompagné d'une veste blanche. Le rose est une des couleurs dominantes de la tenue, sans toutefois en être l'unique couleur ce qui est assez fréquent pour les tenues destinées aux filles. La tenue de droite, est une salopette jaune moutarde ornée de petites fleurs bleues, qui sont également des marqueurs de genre féminin. L'utilisation de ces éléments reste très rare comme le montre l'étude des couleurs des faire-part de naissance.

tableau 6 – Couleurs dominantes sur les faire-part de naissance de filles et de garçons

	Rose	Blanc	Beige	Jaune/Orange	Rouge	Marron	Vert	Bleu	Noir	Total
Filles	14 (40%)	7 (20%)	5 (14%)	3 (9%)	2 (6%)	2 (6%)	1 (3%)	1 (3%)	-	35
Garçons	-	8 (31%)	6 (23%)	1 (4%)	1 (4%)	1 (4%)	3 (12%)	4 (15%)	2 (8%)	26

Comme le montre le tableau 6, les couleurs masculines semblent davantage obéir à des règles de sobriété : la couleur dominante de plus de la moitié des faire-part masculins (14) est le blanc ou le beige alors que cela ne représente qu'un tiers des faire-part féminins (12). Le blanc et le beige sont d'ailleurs les deux couleurs les plus fréquentes pour les garçons, alors qu'il s'agit du rose de façon écrasante pour les filles. 40% des faire-part annonçant la naissance de filles sont roses, plus que la couleur dominante, il s'agit pour la moitié d'entre eux de l'unique couleur du faire-part. Au contraire, la couleur rose n'est jamais la couleur dominante d'un faire-part annonçant la naissance d'un garçon, et n'est même jamais présent sous forme de traces (les seules touches de rose que l'on peut apercevoir sur ces faire-part proviennent des vêtements des mères ou sœurs de l'enfant lorsqu'elles apparaissent sur les photos). Le jaune, le rouge et le marron apparaissent comme étant des couleurs plus souvent associées aux filles qu'aux garçons, mais on ne retrouve pas le même caractère d'interdiction puisque des faire-part de garçons sont aussi dans ces couleurs. Inversement, le vert et le bleu sont aussi plus associés au garçon, tout en étant présents sur les faire-part des filles. Enfin le noir est la seule couleur qui n'apparaît pas sur les faire-part des filles mais elle est également assez rare sur les faire-part masculins. Il semble donc que contrairement à l'opposition souvent présentée entre le rose et le bleu, ces deux couleurs n'aient pas la même signification : « Parce que le rose et le bleu sont souvent nommés ensemble, il est facile de les considérer comme équivalents. Mais ils ne le sont pas. Ils ne portent pas la même charge symbolique. Les bébés filles peuvent porter du bleu tant que d'autres éléments adoucissent la (faible) signification masculine. Mais le rose dépasse toutes les tentatives de neutralisation » (Paoletti 2012, p. 99, traduction de l'auteure). En ce sens, on peut considérer que le rose est un marqueur de genre alors que le bleu ne l'est pas. En plus du rose, d'autres éléments sont des marqueurs de genre féminin. Les commentaires faits par Dania lors de la visite de la chambre donnent des exemples de ce que sont ces marqueurs.

« Même là c'est bleu mais avec des petites fleurs, et là ça devient fille. »

« Même si c'est jaune, clairement il y a la petite rose qui fait que, ça se voit que c'est pour une fille. »

« Même si c'est beige, mais la coupe et tout, ils mettent tout le temps la petite fleur, la petite, qui fait que, c'est clair que c'est une fille. »

« Celui-là c'est vraiment très fillette en fait avec le petit lapin rouge. »

« là, par exemple le jaune [avec un col Claudine] c'est clairement pour une fille aussi. » (Dania, femme, 25 ans, ingénieur en recherche et développement, 36 SG)

Elle identifie des marqueurs de genre féminin à la fois dans les symboles (fleurs, lapins) mais aussi dans les coupes des vêtements (cols). Le tableau avec les symboles présents sur les faire-part masculins et féminins présentés plus haut (tableau 5, p. 88) permet de mettre en avant d'autres marqueurs féminins : les insectes et principalement les

papillons et les coccinelles, ainsi que les personnages tels que les reines ou les fées (qui n'ont pas d'équivalent masculin sur les faire-part) et les fleurs sont présents sur les faire-part des filles et absents de ceux des garçons. De plus, les marqueurs ont tendance à se renforcer entre eux avec par exemple des papillons ou des fleurs roses.

L'étude des vêtements achetés par les couples revendiquant l'achat d'habits neutres permet de mettre en évidence des marqueurs de genre féminin plus discrets que le rose ou les fleurs.

Les différentes tenues choisies par Manon pour sa fille (figure 11 et figure 12) sont dans les tons blancs, beiges et gris, couleurs mixtes, et ne comportent pas de symboles. Pour autant certains détails, tels que le col de tenue de naissance ou encore les volants sur les poignets dentelles du body blanc, sont suffisants pour identifier ces vêtements comme étant féminins et ne pouvant donc pas être portés par des garçons.

figure 12 – Tenue de naissance de la fille de Manon et Mewen



figure 11 – Tenues de la fille de Manon et Mewen



L'enquête n'a pas permis d'identifier de marqueur de genre masculin. Le bleu est aussi utilisé pour les filles à la fois dans les faire-part mais aussi dans les habits achetés par les personnes interrogées. Les éléments de décoration, tels que les voitures, qui sont associées fortement dans les représentations aux figures masculines, étaient absents du terrain d'enquête. Il semble donc que le masculin n'ait pas besoin de marqueur spécifique, puisqu'il se caractérise par l'absence des marqueurs féminins. Le bébé est par défaut neutre, et devient féminin par la présence de marqueur féminin.

Pour les vêtements, tout comme dans la grammaire, le masculin n'a pas besoin de marqueur spécifique puisqu'il incarne le neutre (Bourdieu, 1998). Il n'y a donc aucun

interdit pour les filles contrairement à ce que nous avons vu pour les garçons. Elles peuvent tout porter : des pantalons, du bleu, des baskets, des motifs avec des animaux. Comme le montrent les figures 13 et 14, les vêtements choisis par Eugénie et Éric ou par Ilana pour leur fils ne paraîtraient pas inappropriés pour une fille.

figure 14 – Tenues du fils d'Eugénie et Éric



figure 13 – Tenue du fils d'Ilana



Les tenues du fils d'Eugénie et d'Éric sont bleues, jaunes et orange, blanches et grises. Les symboles dessus sont principalement des animaux. Voici ce que disent Eugénie et Éric des vêtements achetés :

« Il y a quelques trucs qui font- enfin ce qui est rigolo c'est que pour un garçon, ça fait normal par contre je pense qu'il y a des habits de filles, tu peux pas te tromper, ça fait fille quoi, un truc avec des coeurs roses et de la dentelle, malheureusement entre guillemets ça fait fille quoi. » (Eric, homme, 30 ans, ingénieur informatique, 33 SG)

« Ben je pense que ça se voit que c'est pas une fille en fait, à l'inverse. Parce qu'on nous a offert des choses plutôt vert pale, bleu ciel, enfin on voit que c'est pas une fille. Alors moi autant j'avais acheté du tissu aussi vert marron clair, beige, des trucs assez neutres, mais si ça avait été une fille je pense qu'on aurait fait plus dans les couleurs je sais pas violet. Donc ça se voit pas que c'est une chambre de garçon mais ça se voit que c'est pas une chambre de fille » (Eugénie, femme, 34 ingénieur informatique, 33 SG)

Eugénie et Éric considèrent la chambre et les habits de leur fils comme « normaux » et non pas comme genrés puisqu'ils ne comportent pas de marqueurs de genre. Les éléments qui composent l'environnement de l'enfant sont neutres (vert, marron, beige, bleu) et ne comportent pas d'éléments renvoyant à ce qui est spécifique, c'est-à-dire le féminin. Il ne s'agit pas de créer un univers masculin pour leur enfant mais de le différencier de l'univers féminin.

L'étude des faire-part permet d'arriver à la même conclusion. En croisant les symboles et les couleurs présents sur les faire-part, moins d'un tiers des faire-part de filles (11) ne comportent pas d'éléments *inappropriés* pour les garçons (rose, fleurs, fée) alors que tous les faire-part masculins pourraient être utilisés pour annoncer la naissance de filles.

Le féminin et le masculin ne sont donc pas deux catégories qui s'opposent ; le masculin est le neutre alors que le féminin est l'altérité.

S'intéresser aux éléments concrets de préparation de l'environnement de l'enfant à naître permet de mettre en évidence la présence effective de la sexuation du fœtus. Si la sexuation de l'environnement semble être davantage la production des femmes, c'est parce que ce sont elles qui s'occupent des choix et des achats. Lorsqu'ils s'impliquent, le comportement des hommes semble assez similaire à celui de leurs conjointes. La classe sociale ne semble pas être un élément explicatif de la préparation genrée des espaces des nouveau-nés. Notre échantillon comportait à la fois des parents de classes populaires, moyennes et supérieures aux pratiques très genrées mais aussi des parents de ces différentes classes essayant de minimiser la différenciation des espaces. Le postulat énoncé par les chercheuses du laboratoire Printemps concernant des pratiques moins différenciées pendant la grossesse chez les parents de classes supérieures ne semble pas validé par nos résultats.

Le fœtus, pendant la grossesse, est pleinement considéré comme étant fille ou garçon, et naîtra dans un espace cloisonné par son assignation de sexe. Cependant, ces deux classes sont dissymétriques, être fille n'est pas équivalent à être garçon. Les filles sont définies d'emblée, avant même leur naissance, comme ce qui sera spécifique car ce sont elles qui portent la marque du genre. Les femmes *sont* le sexe alors que les hommes *possèdent* un sexe (Guillaumin, 1992). Cela s'incarne à la fois par le fait qu'elles sont porteuses de risques supplémentaires nécessitant une protection accrue mais aussi par les marqueurs matériels que sont les couleurs et symboles associés à la féminité. Le mythe de la féminité est déjà présent et construit avant même la naissance. De même, la masculinité est déjà définie par le rejet du féminin ; les éléments associés aux filles étant interdits aux garçons. « De la même façon qu'une goutte de sang impur dans un océan de sang pur suffit à souiller ce dernier, dans le cadre de la domination masculine la présence de propriétés féminines chez un homme représente un enjeu saillant - un plus grand danger social - que la présence de traits masculins chez les femmes. » (Bereni *et al.*, 2012, p. 115). Cette asymétrie symbolique reflète une inégalité politique

Conclusion

« C'est que la catégorie de sexe est une catégorie totalitaire qui, pour prouver son existence, a ses inquisitions, ses cours de justice, ses tribunaux, son ensemble de lois, ses terreurs, ses tortures, ses mutilations, ses exécutions, sa police. Elle forme l'esprit tout autant que le corps puisqu'elle contrôle toute la production mentale. Elle possède nos esprits de telle manière que nous ne pouvons pas penser en-dehors d'elle. C'est la raison pour laquelle nous devons la détruire et commencer à penser au-delà d'elle si nous voulons commencer à penser vraiment, de la même manière que nous devons détruire les sexes en tant que réalités sociologiques si nous voulons commencer à exister. » (Wittig, 2007, p. 49)

Ce sont sur ces mots que Monique Wittig termine son article intitulé « La catégorie de sexe ». Ces quelques phrases entrent en résonance avec ce que nous avons tenté de mettre en évidence tout au long de ce mémoire en se basant sur l'expérience de l'attente d'un premier enfant des femmes et des hommes rencontré-e-s et interrogé-e-s : les fœtus ne peuvent pas échapper à une catégorisation dans l'une ou l'autre des classes de sexe puisque celles-ci « contrôle[nt] toute la production mentale » et sont perçues comme étant inscrites dans le corps. Si bien qu'il semble impossible pour les futurs parents de penser « en dehors d'elle[s] ». Partant de ce constat, Monique Wittig ne voit de perspectives de changement social que dans la destruction de cette catégorisation.

Si le présent mémoire s'inscrit dans la lignée de travaux plus anciens sur le genre, l'étude de l'assignation à une classe de sexe pendant la grossesse permet d'enrichir les analyses déjà existantes. Tout d'abord, nous pouvons, au travers des données récoltées et pour les cas étudiés, établir un lien entre humanisation et sexuation et comprendre comment ces deux processus prennent place de façon simultanée et s'influencent entre eux durant la grossesse. L'utilisation d'une méthode longitudinale sur la période de la grossesse permet de saisir les évolutions par comparaison et non pas, comme c'était le cas dans les travaux précédents, au travers de discours rétrospectifs. Nous avons mis en évidence que, dès l'annonce de la grossesse, les futurs parents de l'échantillon tentent de définir cet être qu'est le fœtus au travers d'opérations classificatoires : il s'agit de le classer en tant qu'être vivant, en tant qu'être humain, en tant qu'être sexué. Avec la connaissance du sexe, le fœtus devient un individu à qui elles et ils peuvent s'adresser, qu'elles et ils peuvent nommer en utilisant les pronoms et un prénom *appropriés* et cela avant même sa naissance. L'assignation à une classe de sexe est donc une classification qui définit ce qu'est le fœtus pour les futurs parents de notre échantillon. Ce qu'il est à un moment T mais aussi ce qu'il sera pour le reste de sa vie. L'observation des échographies a permis de mettre en évidence que cette définition se base sur la visualisation des organes génitaux externes construits comme des marqueurs fiables de la dichotomie femme/homme. Pour les futurs parents, rien n'existe en dehors de cette bicatégorisation, les êtres humains étant naturellement divisés en deux groupes. Durant la grossesse, les futurs parents, et le corps médical, produisent donc de la division en séparant les fœtus en deux groupes mutuellement exclusifs. Dans un même temps, ils produisent également de la hiérarchisation puisque les deux groupes ne sont pas symétriques.

En se basant sur des représentations différentes de ce que sont les filles et les garçons, les futurs parents reproduisent et légitiment les inégalités entre ces deux groupes en les naturalisant. Si la présence des stéréotypes de genre chez les parents n'est pas un résultat nouveau (Rouyer et Zaouche-Gaudron, 2006), notre étude a permis de montrer leur prégnance avant même la naissance de l'enfant. En devenant fille ou garçon, le fœtus devient aussi, pour elles et eux, un être au caractère et aux goûts différents à qui il conviendra de préparer le bon univers, c'est-à-dire celui correspondant au sexe assigné. La relation à l'enfant est envisagée différemment, tout comme les activités à faire ensemble. Cela s'illustre par des dichotomies hiérarchisées entre l'extérieur et l'intérieur, la passivité et l'action, le maternel et le technique qui sont autant de limites déjà posées aux filles et aux garçons avant leur naissance. Aussi, les filles sont considérées comme devant faire l'objet d'attentions spécifiques car d'emblée pensées comme menacées. Nous avons mis en lumière que la délimitation du champ des possibles est présente dans l'esprit des futurs parents interrogés mais aussi déjà inscrite dans l'environnement préparé pour le nouveau-né. L'observation de cet environnement nous a offert un point de vue complémentaire aux discours des futurs parents sur le sujet. La préparation, d'une chambre et d'une garde-robe pour les filles, donne lieu à une multiplication de marqueurs de genre féminin alors que les préparatifs pour les garçons sont plutôt marqués par des interdits, afin que ce dernier ne soit pas identifié à l'autre catégorie, le sexe faible. Si nous pouvons affirmer que ces résultats concernent l'échantillon étudié, la généralisation est plus périlleuse et nécessiterait une étude de plus grande ampleur. Toutefois, il semble que, durant la grossesse, se mettent en place des éléments de différenciation et de hiérarchisation entre deux classes d'individus, qui, agissant comme des prophéties auto-réalisatrices, produisent ce pour quoi ils ont été créés : des femmes et des hommes. En naissant, l'enfant se retrouve immergé dans un univers conçu pour correspondre à son sexe assigné. On devient d'autant plus femme qu'on le naît déjà.

Toutefois, ce mémoire a aussi permis d'apporter des nuances. Nous l'avons vu, certaines personnes développent des tentatives de résistance face à l'omniprésence des catégories de sexe. Cela peut passer par un refus de connaître le sexe avant la naissance, menant à un décalage de la sexuaction de l'enfant. Cela peut aussi s'exprimer par un rejet de la croyance en la constance de l'assignation de sexe, laissant une porte ouverte à l'autodéfinition de son genre à l'enfant. Les résistances les plus fréquentes s'illustrent par la volonté d'une éducation et/ou d'un environnement correspondant au sexe assigné mais qui ne soient *pas trop* genrés. Certain-e-s personnes évoquent une volonté de résistance sur tous ces points : nous pensons ici à Aliénor et Aurélien ainsi qu'à Manon et Mewen. Au contraire, d'autres ont un rapport différencié au genre selon les angles abordés. Ainsi, il était important pour Hedwige de connaître le sexe de son enfant mais elle ne souhaite pas pour autant différencier ni son éducation ni son environnement. Autre exemple, Dania veut que sa fille ne soit pas cantonnée aux jeux « de filles » mais lui a constitué une garde-robe presque entièrement rose.

Si la classe sociale semble pouvoir être un élément d'explication dans certaines des situations étudiées, nos travaux ne permettent pas d'établir de règle. En effet, l'hypothèse selon laquelle les personnes de classes moyennes et populaires auraient tendance à accorder plus d'importance au sexe de l'enfant et à différencier davantage leurs comportements (Samuel *et al.*, 2014) n'est pas validée dans la mesure où

l'intériorisation des normes de genre est présente chez toutes les personnes interrogées. Cette intériorisation fait toutefois l'objet d'une remise en cause, encore une fois, parmi toutes les classes sociales. Ces résistances s'illustrent à des degrés différents et selon des angles différents. Plus que des différences entre classes sociales, il nous semble que les cas étudiés mettent en lumière l'omniprésence de la catégorisation par sexe et de la reproduction du genre quel que soit la classe sociale des parents.

Les éléments de résultats évoqués dans ce mémoire appellent à des poursuites, à la fois pour pallier certaines des limites de ce travail, mais aussi pour explorer des pistes qui n'ont pu être que touchées du doigt. Nous en évoquerons deux.

Tout d'abord, nous pouvons évoquer le manque de couples, de l'échantillon, ne souhaitant pas connaître le sexe du fœtus pendant la grossesse. Cette quasi-absence ne nous a pas permis d'établir de comparaisons entre les parents connaissant le sexe et celles et ceux ne le connaissant pas. Une des possibilités pour faire ce travail serait de s'intéresser à certains hôpitaux, notamment dans la banlieue de Londres, qui ont fait de la connaissance du sexe du fœtus un service payant. De ce fait, les futurs parents sont plus nombreux à ne pas connaître le sexe. Le monnayage de cette information amène également les futurs parents à réfléchir davantage à leur choix de connaître ou non le sexe. De plus, une comparaison entre deux pays européens permettrait d'inclure dans l'analyse les variations liées aux pratiques médicales différenciées que ce soit par rapport aux réglementations différentes des deux pays ou à la façon dont se passent les échographies fœtales. En effet, les façons de percevoir les fœtus changent selon les pays en fonction du déroulement des échographies (Mitchell et Georges 1997). Enfin, la structure de la langue anglaise, qui fait une place plus importante au neutre que la langue française, introduit un autre élément de comparaison pertinent dans le cadre de la poursuite de notre recherche actuelle.

La seconde piste serait de s'intéresser aux diagnostics de fœtus intersexués. Cela permettrait d'approfondir le travail mené sur la détermination du *vrai* sexe. Il s'agirait, d'une part, de se placer du côté du corps médical pour comprendre comment sont traités, en amont de la naissance, les cas qui ne s'inscrivent pas dans la binarité des sexes. Cela permettrait de comprendre comment la bicatégorisation est élaborée et « par quelles techniques elle travaille le corps » (Raz, 2016, p. 89). Michal Raz a mené des travaux sur le diagnostic prénatal de l'intersexuation et les avortements sélectifs en Israël (Raz, 2015). Il a mis en évidence le traitement différencié des fœtus selon le type d'intersexuation : un fœtus de sexe masculin (génétiquement) avec un micro-pénis risque davantage de subir une IMG qu'un fœtus de sexe féminin (génétiquement) ayant une hypertrophie clitoridienne (un clitoris jugé trop grand). Cela s'explique par le fait que les médecins considèrent comme plus handicapant dans la vie quotidienne la sous-virilisation pour un garçon que la sur-virilisation pour une fille, et orientent les femmes enceintes dans leur décision d'avorter selon ce constat. D'autre part, se placer du côté des parents, pendant la grossesse, permettrait de comprendre comment est reçue l'information sur l'intersexuation, et plus seulement comment elle est produite. Comment la difficulté de la sexuation influe le processus d'humanisation ? Sur quelles représentations s'appuient les futurs parents dans leurs anticipations de la vie future et pour les préparatifs matériels ? Comment est prise la décision d'un avortement ou d'une opération de réassignation de sexe à la naissance ? L'entrée sur ce terrain pourrait se

faire par deux biais. Tout d'abord, au travers du même hôpital que pour les observations d'échographies puisqu'il y a des rendez-vous anténataux concernant l'intersexuation et des sages-femmes et psychologues chargées de guider les femmes enceintes et leurs conjoints, notamment concernant la décision d'avorter. La seconde entrée pourrait être les forums, sur lesquels on trouve des discussions concernant des fœtus diagnostiqués comme étant intersexués. Au travers de ce nouveau sujet, il s'agirait de comprendre si et comment la production du genre perdure lorsque l'assignation à une classe de sexe ne peut plus s'appuyer sur la naturalité comme justification.

Bibliographie

- ANDERSSON, G., K. HANK, M. RONSEN, ET A. VIKAT. 2006. « Gendering family composition: sex preferences for children and childbearing behavior in the Nordic countries ». *Demography*.
- BARNES, Medora. 2015a. « Anticipatory Socialization of Pregnant Women Learning Fetal Sex and Gendered Interactions ». *Sociological Perspectives* 58 (2): 187–203.
- . 2015b. « Fetal Sex Determination and Gendered Prenatal Consumption ». *Journal of Consumer Culture* 15 (3): 371-90.
- BEAUVOIR (de), Simone. 1949. *Le deuxième sexe*.
- BERENI, Laure, CHAUVIN Sébastien, JAUNAIT Alexandre, et REVILLARD Anne. 2012. *Introduction aux études sur le genre*. Louvain-la-Neuve, Belgique: De Boeck.
- BOLTANSKI, Luc. 2004. *La condition fœtale: une sociologie de l'engendrement et de l'avortement*. Paris, France: Gallimard.
- BOURDIEU, Pierre. 1998. *La domination masculine*. Paris, France: Seuil.
- BOZON, Michel, et HÉRAN François. 2006. *La formation du couple: textes essentiels pour la sociologie de la famille*. Paris, France: la Découverte.
- COULMONT, Baptiste. 2011. *Sociologie des prénoms*. Paris, France: la Découverte.
- CROMER, Sylvie, DAUPHIN Sandrine, et NAUDIER Delphine. 2010. « L'enfance, laboratoire du genre: Introduction ». *Cahiers du Genre* 49 (2): 5.
- DAFFLON NOVELLE, Anne. 2006. « Identité sexuée: construction et processus ». In *Filles-garçons: socialisation différenciée ?*, par Anne Dafflon Nouvelle. Grenoble, France: Presses universitaires de Grenoble.
- DELPHY, Christine. 2008. *Classer, dominer: qui sont les « autres » ?* Paris, France: La fabrique.
- DELPHY, Christine. 2013. *L'ennemi principal. 2, Penser le genre*. Paris, France: Éd. Syllepse.
- DRAPER, Jan. 2002. « 'It was a real good show': the ultrasound scan, fathers and the power of visual knowledge ». *Sociology of Health & Illness* 24 (6): 771-95.
- FAUSTO-STERLING, Anne. 2012. *Corps en tous genres: la dualité des sexes à l'épreuve de la science*. Paris, France: la Découverte: Institut Émilie du Châtelet.
- FISCHER, Elizabeth. 2006. « Robe et culottes courtes: l'habit fait-il le sexe ? » In *Filles-garçons: socialisation différenciée ?*, par Anne Dafflon Nouvelle. Grenoble, France: Presses universitaires de Grenoble.
- FOUCAULT, Michel. 1975. *Surveiller et punir: naissance de la prison*. Paris, France: Gallimard.
- FOUCAULT, Michel. 1976. *Histoire de la sexualité. 1, 1.* Paris: Gallimard.
- FOUCAULT, Michel. 1994. *Dits et écrits, 1954-1988. IV, 1980-1988*. Édité par Daniel Defert et François Ewald. Paris, France: Gallimard.
- FOX, Bonnie. 2001. « The formative years: How parenthood creates gender ». *Canadian Review of Sociology* 38 (4): 373–390.
- FRIEDMAN, May, et SHANA L. Calixte, éd. 2009. *Mothering and blogging: the radical act of the mommyblog*. Toronto, Canada: Demeter Press.
- GIANINI BELOTTI, Elena. 1976. *Du côté des petites filles*. Paris, France: des Femmes.

- GUILLAUMIN, Colette. 1992. *Sexe, race et pratique du pouvoir: l'idée de nature*. Donnemarie-Dontilly, France: Éditions iXe.
- HANK, Karsten. 2007. « Parental Gender Preferences and Reproductive Behaviour : A Review of the Recent Literature ». *Journal of Biosocial Science* 39 (05): 759.
- HOLTZ, Peter, KRONBERGER Nicole, et WAGNER Wolfgang. 2012. « Analyzing Internet Forums: A Practical Guide ». *Journal of Media Psychology* 24 (2): 55-66.
- JACQUES, Béatrice. 2007. *Sociologie de l'accouchement*. Paris, France: Presses universitaires de France : « Le Monde ».
- KAUFMANN, Jean-Claude. 1992. *La trame conjugale: analyse du couple par son linge*. Paris, France: Pocket.
- KRAUS, Cynthia. 2015. « Diagnostiquer les fœtus intersexués : quoi de neuf docteurs ? : Commentaire ». *Sciences sociales et santé* 33 (1): 35.
- LARKIN, Lesley. 2006. « Authentic mothers, authentic daughters and sons: Ultrasound imaging and the construction of fetal sex and gender ». *Canadian Review of American Studies* 36 (3): 273–292.
- LÉVI-STRAUSS, Claude. 1996. *La pensée sauvage*.
- MITCHELL, Lisa M., et GEORGES Eugenia. 1997. « Cross-cultural cyborgs: Greek and Canadian women's discourses on fetal ultrasound ». *Feminist Studies* 23 (2): 373.
- NACU, Alexandra. 2011. « À quoi sert le culturalisme? Pratiques médicales et catégorisations des femmes « migrantes » dans trois maternités franciliennes ». *Sociologie du Travail*.
- OCTOBRE, Sylvie. 2010. « La socialisation culturelle sexuée des enfants au sein de la famille ». *Cahiers du Genre* 49 (2): 55.
- PALMER, Julie. 2009. « Seeing and Knowing Ultrasound Images in the Contemporary Abortion Debate ». *Feminist Theory* 10 (2): 173-89.
- PAOLETTI, Jo. 2012. *Pink and blue : Telling the boys from the girls in America*.
- PELAGE, Agnès, BRACHET Sara, BRUGEILLES Carole, PAILLET Anne, ROLLET Catherine, et SAMUEL Olivia. 2016. « Alors c'est quoi, une fille ou un garçon ? » *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 214: 30-45.
- QUAGLIARIELLO, Chiara, et CARDI Coline. 2016. « Corps maternel ». In *Encyclopédie critique du genre*, par Juliette Rennes. La Découverte.
- RASCHINI, Elisa. 2017. « 1 brybry dans le bidou . Le vocabulaire des forums sur la grossesse et la procréation médicalement assistée : représentations de la norme et communautés ». *Langage et société* N° 159 (1): 23-39.
- RAZ, Michal. 2015. « Médecins israéliens face au diagnostic prénatal des fœtus intersexués, Israeli medical staff and the prenatal diagnosis of intersex fetuses ». *Sciences sociales et santé* 33 (1): 5-34.
- RAZ, Michal. 2016. « Bicatégorisation ». In *Encyclopédie critique du genre*, par Juliette Rennes. La Découverte.
- RÉMY, Catherine. 2003. « Une mise à mort industrielle « humaine »? L'abattoir ou l'impossible objectivation des animaux ». *Politix* 16 (64): 51–73.
- RIDGEWAY, Cecilia L. 2011. *Framed by gender: how gender inequality persists in the modern world*. New York (N.Y.), États-Unis d'Amérique: Oxford University Press.

- ROBERTS, Julie. 2012. « “Wakey wakey baby”: narrating four-dimensional (4D) bonding scans ». *Sociology of Health & Illness* 34 (2): 299-314.
- ROLLET, Catherine, PÉLAGE Agnès, PAILLET Anne, BRUGEILLES Carole, BRACHET Sara, et SAMUEL Olivia. 2014. « Préparer la naissance: une affaire de genre ». *Politiques sociales et familiales* 116 (1): 5-14.
- ROUYER, Véronique, et ZAUCHE-GAUDRON Chantal. 2006. « La socialisation des filles et des garçons au sein de la famille: enjeux pour le développement ». In *Filles-garçons: socialisation différenciée ?*, par Anne Dafflon Nouvelle. Grenoble, France: Presses universitaires de Grenoble.
- SAMUEL, Olivia, BRACHET Sara, BRUGEILLES Carole, PAILLET Anne, PELAGE Agnès, et ROLLET Catherine. 2014. « Production et réception parentale des normes de genre: les mères et les pères face à leurs bébés filles et garçons ». Convention de recherche CNAF - Université de Versailles St Quentin.
- SANDELOWSKI, Margarete. 1994. « Separate, but less unequal: Fetal ultrasonography and the transformation of expectant mother/fatherhood ». *Gender & Society* 8 (2): 230-45.
- SMITH, Kara. 2005. « Prebirth Gender Talk: A Case Study in Prenatal Socialization - Women and Language | HighBeam Research ». *Women and Language*.
- VASSY, Carine. 2011. « De l’innovation biomédicale à la pratique de masse: le dépistage prénatal de la trisomie 21 en Angleterre et en France ». *Sciences sociales et santé* 29 (3): 5.
- WEST Candace, et ZIMMERMAN Don H. 2009. « Faire le genre ». *Nouvelles Questions Feministes* 28 (3): 34-61.
- WITTIG, Monique. 2007. *La pensée straight*. Paris, France: Amsterdam.
- ZEGAÏ, Mona. 2010. « La mise en scène de la différence des sexes dans les jouets et leurs espaces de commercialisation ». *Cahiers du Genre* 49 (2): 35.

Annexes

Annexe 1 : Correspondance mois et semaines de grossesse

Premier trimestre de grossesse													
Semaine de grossesse - SG	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
Mois de grossesse	1	1	1	1	2	2	2	2	3	3	3	3	3
Deuxième trimestre de grossesse													
Semaine de grossesse - SG	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26
Mois de grossesse	4	4	4	4	5	5	5	5	5	6	6	6	6
Troisième trimestre de grossesse													
Semaine de grossesse - SG	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39
Mois de grossesse	7	7	7	7	8	8	8	8	9	9	9	9	9

Annexe 2 : Annexe biographique

Personnes rencontrées en entretien (par ordre alphabétique)

Aliénor et Aurélien

Aliénor : femme, 25 ans, auto-entrepreneuse en design, bac +3, mère et père : gérant-e-s d'un magasin de décoration.

Aurélien : homme, 25 ans, modeleur-maquettiste, bac +3, mère : vendeuse.

Enfant à naître assigné garçon.

Mise en contact via une amie.

Aliénor et Aurélien sont en couple depuis sept ans. Elle et il se sont marié-e-s l'année dernière et ont acheté une maison quelques temps après. L'idée d'avoir un enfant s'inscrit dans la continuité de leurs projets à deux. Aliénor est tombée enceinte deux mois après l'arrêt de la pilule. Dans un premier temps, le couple ne souhaitait pas savoir le sexe de leur futur enfant avant la naissance. Cependant, suite à un concours de circonstances, Aliénor et Aurélien ont d'abord cru à vingt-deux semaines de grossesse qu'il s'agissait d'une fille, avant d'apprendre lors de l'échographie du troisième trimestre que c'était un garçon. Tou-te-s deux sensibilisé-e-s aux questions de genre, elle et il, souhaitaient ne rien changer quant à la préparation matérielle de la naissance quel que soit le sexe de l'enfant. Le couple s'est beaucoup investi dans la préparation de la chambre et moins dans la constitution de la garde-robe (même si Aliénor a confectionné des vêtements).

Charlotte et Cédric

Charlotte : femme, 28 ans, professeure de SVT, bac +5, mère : médecin généraliste n'ayant jamais exercé, père : ingénieur en informatique.

Cédric : homme, 31 ans, architecte d'intérieur, BTS, mère : femme au foyer, père : commercial.

Enfant à naître assignée fille.

Rencontré-e-s lors d'une préparation spirituelle à la naissance.

Charlotte et Cédric sont marié-e-s depuis deux ans. Le couple a essayé d'avoir un enfant quelques temps après leur mariage. Charlotte est tombée enceinte rapidement. Mais lors de l'échographie du premier trimestre, le cœur du fœtus ne battait pas. Tous deux catholiques pratiquants, la religion les a aidés à surmonter ce qu'elle et il considèrent comme « *la perte d'un enfant* ». Quelques mois plus tard, Charlotte est de nouveau tombée enceinte. Cédric a mis du temps à prendre conscience de la grossesse et à se sentir aussi impliqué que lors de la première. Le couple souhaitait savoir le sexe du fœtus et avait des préférences différentes : Cédric pour un garçon et Charlotte pour une fille. Lors de l'échographie du premier trimestre, l'échographe ne leur a pas donné d'indications, mais en comparant le cliché de l'échographie à des images trouvées sur Internet, le couple pensait que leur bébé était un garçon. Lors de l'échographie du second trimestre, elle et il, ont appris qu'il s'agissait d'une fille. Charlotte et Cédric envisagent différemment la vie avec une fille ou un garçon autant au niveau des activités à faire ensemble que de l'éducation. Cédric pense qu'il faut protéger davantage les filles car elles sont plus fragiles. Si Charlotte s'est mise tardivement à la constitution de la garde-robe, elle prévoyait qu'elle soit toute rose.

Dania et Damir

Dania : femme, 25 ans, ingénieure en recherche et développement, bac +8, parents : professeur-e-s de mathématiques en collège et lycée.

Damir : homme, 29 ans, consultant en sécurité informatique, bac +5, parents : professeur-e-s d'université en langue française et physique.

Enfant à naître assignée fille.

Rencontré-e-s lors d'un atelier du futur papa.

Dania et Damir sont en couple depuis cinq ans et marié-e-s depuis trois ans. Dania est libanaise et Damir franco-libanais. Le couple souhaitait un enfant depuis un moment mais voulait attendre que Dania ait fini sa thèse et ait un emploi. Elle est tombée enceinte deux mois après avoir arrêté la pilule. Connaissant assez peu de choses sur la grossesse, elle et il se sont renseigné-e-s au travers de lectures. Le couple a su le sexe du fœtus lors de l'échographie du second trimestre. Damir espérait qu'il s'agissait d'une fille. Au contraire, Dania craignait que ce soit une fille car elle a conscience que la vie sera plus compliquée pour elle. Damir est impliqué dans la grossesse : il assiste à tous les rendez-vous médicaux et a pris en charge la gestion des achats. Il passe également du temps à regarder des comparatifs avant d'acheter, pour faire en sorte que sa fille ait ce qui se fait de mieux. Il a aussi participé à un atelier du futur papa afin d'apprendre les gestes utiles pour s'occuper d'un nouveau-né. Le couple souhaite essayer de ne pas « *limiter* » leur fille, et cela passe notamment par l'envie de lui apprendre plein de choses et ne pas la limiter aux choses « *de filles* ». Au niveau de la préparation de la chambre et de la garde-robe, le couple a essayé d'acheter des vêtements mixtes en fin de grossesse, lorsqu'il s'est aperçu que « *tout était rose* ».

Eugénie et Éric

Eugénie : femme, 34 ans, ingénieure informatique, bac +5.

Éric : homme, 30 ans, ingénieur informatique, bac +5, mère : professeure en lycée.

Enfant à naître assigné garçon.

Mise en contact via une amie.

Eugénie et Éric sont en couple depuis six ans. L'idée d'avoir un enfant était présente depuis un moment mais le couple préférait attendre afin de préserver leur vie à deux. Eugénie est tombée enceinte deux mois après l'arrêt de la contraception, alors qu'elle et il, pensaient que ce serait plus long. Eugénie a eu des difficultés à réaliser qu'elle était enceinte au début, ce sont les mouvements du fœtus à partir du cinquième mois qui lui ont permis de se sentir enceinte et de se projeter. Eugénie exprime une préférence pour une fille alors qu'Éric dit ne pas avoir de préférence. Lors de l'échographie du premier trimestre, on leur a annoncé une fille, puis lors d'une échographie intermédiaire un garçon et enfin lors de l'échographie morphologique, on leur a confirmé qu'il s'agissait d'un garçon. Ce changement d'assignation a perturbé Eugénie. Éric est impliqué dans la grossesse, il assiste à tous les rendez-vous médicaux ainsi qu'à la préparation à la naissance et pose les questions concernant le suivi de la grossesse. Les achats et la préparation de la chambre ont été faits à deux, dans des tons mixtes.

Faustine et Franck

Faustine : femme, 30 ans, ingénieure dans l'environnement, bac +5, père : garagiste.

Franck : homme, 37 ans, garagiste, bac.

Enfant à naître assigné garçon.

Mise en contact via une amie.

Faustine et Franck sont en couple depuis onze ans. Franck souhaite un enfant depuis plusieurs années. Faustine est tombée enceinte deux mois après que le couple ait décidé d'essayer d'avoir un enfant. Elle et il, ne pensaient pas que la grossesse arriverait si vite. Faustine ne se sent pas très à l'aise avec la grossesse car elle a l'impression de ne rien y connaître. Franck a une préférence marquée pour un garçon avec qui il aimerait partager ses passions pour les voitures. Alors que Faustine indique ne pas avoir de préférence. Le couple a su le sexe du fœtus lors de l'échographie du second trimestre. Franck a assisté aux différentes échographies. Les achats et la préparation de la chambre ont été faits ensemble.

Hedwige

Hedwige : femme, 19 ans, étudiante infirmière, mère : femme au foyer, père : au chômage (auparavant employé dans un supermarché).

Son conjoint : homme, 23 ans, technicien de maintenance en grande surface.

Enfant à naître assigné garçon.

Rencontrée lors d'une échographie.

Hedwige est en couple avec son conjoint depuis quatre ans. Quand elle a commencé à ressentir les symptômes d'une grossesse, elle était dans le « déni ». Elle a acheté un test de grossesse tout en ayant « très peur qu'il soit positif ». En voyant qu'elle était enceinte, elle a d'abord pensé à avorter. Son conjoint et elle avaient prévu d'avoir des enfants, mais plus tard, une fois qu'Hedwige aurait fini ses études. Cependant, elle a vite pris conscience qu'elle ne serait pas capable d'avorter en raison de l'attachement qu'elle ressentait déjà pour son enfant à naître. Les premières semaines ont été difficiles car son conjoint souhaitait toujours qu'elle avorte. Finalement il a fini par accepter la grossesse, notamment, selon Hedwige, grâce à la visualisation des clichés d'échographie. Hedwige aurait aimé avoir une fille, « pour changer » étant donné qu'elle a sept frères et une sœur. Cependant elle pense aussi que l'environnement est plus hostile pour les filles. Elle a appris lors de l'échographie du second trimestre

qu'elle attendait un garçon. Son conjoint s'implique peu dans le suivi médical de la grossesse et la préparation matérielle. Hedwige souhaite ne pas sexuer ni l'éducation, ni l'environnement de son enfant. La majorité des vêtements lui ont été donnés par des personnes de sa famille.

Ilana

Ilana : femme, 30 ans, infirmière.

Son conjoint : homme, 38 ans, infirmier.

Enfant à naître assigné garçon.

Mise en contact via un forum de grossesse.

Ilana et son conjoint se sont rencontrés lors de leur reconversion professionnelle il y a trois ans. Le couple a essayé d'avoir un enfant en décembre 2015, mais Ilana a fait une fausse couche pendant le premier trimestre. Elle est retombée enceinte six mois plus tard. Le couple a abordé cette grossesse avec plus de prudence, par peur de revivre le même événement. En raison de la pénibilité de son travail, Ilana a été placée en arrêt de travail dès la fin du premier trimestre de la grossesse. La connaissance du sexe est un élément important pour elle, par curiosité mais aussi pour la préparation de la chambre et de la garde-robe. Elle et son conjoint ont une préférence pour un garçon. Lors de l'échographie du premier trimestre, l'échographiste leur a annoncé une fille, puis lors de celle du second trimestre un garçon. La constitution de la garde-robe et la préparation de la chambre ont été faites pour un garçon.

Luana

Luana : femme, 28 ans, vendeuse dans le prêt à porter, bac, père : militaire.

Son conjoint : homme, producteur.

Pas d'information sur l'assignation de l'enfant à naître.

Rencontrée lors d'une échographie.

Luana est portugaise et vit en France depuis cinq ans. Son conjoint est venu un temps vivre avec elle à Paris puis est retourné au Portugal. Lorsqu'elle et il vivaient dans la même ville, le couple a essayé d'avoir un enfant ; mais en raison de problèmes de santé de Luana, elle n'a pas pu tomber enceinte. Lorsqu'elle s'est retrouvée malade, avec des vomissements, Luana n'a pas pensé, une seule seconde, qu'il s'agissait d'une grossesse. Elle s'est rendue à l'hôpital pensant qu'elle avait la gale (parce qu'une de ses amies l'avait eu récemment) et le médecin lui a annoncé qu'elle était enceinte. Elle était heureuse mais également triste car elle était en froid avec son conjoint depuis qu'elle était repartie du Portugal quelques semaines auparavant. Quand elle lui a annoncé, il était content mais aurait aimé que Luana revienne vivre au Portugal, ce qu'elle ne souhaite pas. Luana craint que l'absence d'un père ne crée des « *problèmes psychologiques* » à son enfant. Luana n'arrive pas à trouver de logement et vit depuis plusieurs mois chez une collègue à elle. N'ayant fait qu'un seul entretien avec Luana, le sexe de l'enfant n'est pas connu, et nous n'avons pas d'informations sur les préparatifs mis en place avant la naissance.

Manon et Mewen

Manon : femme, 26 ans, sans emploi (auparavant conseillère immobilier), BTS commerce, mère : secrétaire dans une agence immobilière, père : commercial.

Mewen : homme, 26 ans, ingénieur informatique, bac +5, mère : directrice de MJC, père : professeur en lycée.

Enfant à naître assignée fille.

Mise en contact via un forum de grossesse.

Manon et Mewen sont français-e expatrié-e-s aux Etats-Unis. Manon y est allée en tant que jeune fille au pair, alors que Mewen s'est fait embaucher en tant qu'ingénieur informatique. N'ayant pas de carte verte, Manon ne peut pour l'instant pas travailler aux Etats-Unis. Elle et il se sont rencontré-e-s il y a deux ans et se sont mariés peu après. Il y a un an, le couple a décidé d'avoir un enfant. Manon est tombée enceinte assez rapidement, mais lors de la première échographie, le cœur du fœtus ne battait pas. Six mois plus tard, elle est de nouveau tombée enceinte. Les débuts de la grossesse ont été stressants pour tou-te-s les deux car elle et il craignaient une nouvelle fausse couche. A onze semaines de grossesse, un test leur a indiqué un risque élevé de trisomie 21. Puis, l'amniocentèse à seize semaines de grossesse a montré que le fœtus n'en était pas porteur. Suite à de mauvaises expériences avec la médecine traditionnelle, Manon a choisi un « suivi naturel » et un accouchement dans une maison de naissance. Le couple ne souhaitait pas savoir le sexe de l'enfant avant sa naissance. Mais Manon, habituée des clichés d'échographies en raison de sa participation à des forums, a déduit le sexe durant une échographie. Cela a ensuite été confirmé par le caryotype présent sur les résultats de l'amniocentèse. Le couple est sensibilisé aux questions de genre et veut éviter de sexuer trop vite leur fille. Mewen s'implique beaucoup dans le suivi médical, il assiste à toutes les consultations et le couple a choisi une préparation à la naissance basée sur l'hypnose qui implique une participation importante du conjoint.

Sabine et Sébastien

Sabine : femme, 35 ans, femme de ménage, bac, parents : agriculteur-trices

Sébastien : homme, 35 ans, auto-entrepreneur dans la rénovation, mère : femme de ménage, père : opérateur téléphonique.

Enfant à naître assignée fille.

Mise en contact via une amie.

Sabine et Sébastien sont en couple depuis cinq ans et vivent ensemble depuis un an. Pendant longtemps, Sabine ne voulait pas d'enfant alors que Sébastien en parlait depuis un moment. Puis c'est lorsqu'elle a vu une de ses amies enceinte qu'elle a eu un « déclin ». Deux mois après l'arrêt de la contraception, elle était enceinte. Sébastien exprime une préférence pour un garçon alors que Sabine préférerait une fille. Le couple a appris lors de l'échographie morphologique que l'enfant à naître était une fille. Contrairement à ce que craignait Sabine, Sébastien dit ne pas avoir été déçu par cette annonce. Il dit juste qu'il faudra qu'il se familiarise aux « activités de filles ». Beaucoup d'habits leur ont été donnés par des membres de la famille et Sabine a acheté les choses manquantes. Sébastien a assisté aux échographies mais Sabine regrette qu'il ne s'implique pas davantage notamment en l'aidant plus dans les activités quotidiennes.

Participant·es aux forums (par ordre alphabétique)

Alma10

Femme, 27 ans, dentiste.

Enfant à naître assignée fille.

Alma20 a commencé à participer au fil de discussion dès trois semaines de grossesse. C'est elle qui participe le plus au forum et poste quasi-quotidiennement des messages.

Elle a été placée en arrêt maladie à la fin du premier trimestre et a dû passer le reste de la grossesse alitée. Elle dit ne pas avoir de préférence concernant le sexe du fœtus car il s'agit de son premier enfant. Pourtant elle était très impatiente à l'idée de connaître le sexe. Elle l'a su lors de l'échographie du second trimestre. La chambre a été montée avec son conjoint, mais c'est elle qui a choisi et commandé tous les vêtements. La chambre ainsi que les vêtements photographiés sont entièrement roses.

Cath

Femme, 26 ans, en intérim.

Enfant à naître assigné garçon.

Cath est arrivée sur le fil de discussion à trois semaines de grossesse. Elle et son conjoint tentaient d'avoir un enfant depuis un an et demi avant cette grossesse. Elle était déjà présente sur le forum dans un groupe dédié aux « essais bébé ». Durant les cinq premiers mois de la grossesse, Cath évoque des difficultés à réaliser la grossesse et à se projeter. Elle ne parle pas du bébé de façon personnelle mais reste dans des termes génériques. De même, durant la première partie de la grossesse, elle n'envisageait pas de faire des achats, à la fois car elle ne savait pas le sexe mais aussi car elle n'avait pas l'impression d'être enceinte. Elle n'avait pas de préférence pour l'un ou l'autre des sexes mais son conjoint souhaitait un garçon. Le couple a appris que c'était un garçon lors de l'échographie du second trimestre. Elle a été peu présente sur le forum pendant les septièmes, huitièmes et neuvièmes mois de grossesse.

Elen34

Femme, 24 ans, commerciale.

Ne souhaite pas savoir le sexe.

Elen34 a commencé à participer au fil de discussion à quatre semaines de grossesse. Son conjoint et elle ont décidé de ne pas demander le sexe du fœtus à la fois pour la surprise, et afin de faire des économies avec une préparation mixte. Beaucoup de vêtements lui ont également été donnés. Son conjoint s'implique dans la grossesse et l'aide dans les activités quotidiennes.

Goldblue

Femme, 27 ans, chômage (auparavant : auxiliaire de vie).

Enfant à naître assigné garçon.

Goldblue a commencé à participer au fil de discussion étudié lorsqu'elle était enceinte de dix-huit semaines. Son conjoint et elle se sont mariés pendant le cinquième mois de la grossesse. Il lui tardait de connaître le sexe de son futur enfant afin de pouvoir commencer à faire des achats. C'est elle qui s'occupe de la constitution de la garde-robe et de la préparation de la chambre, même si elle essaye d'amener son conjoint « de force » avec elle. Elle a également cousu des vêtements et plusieurs éléments de décoration de la chambre, tous dans les tons verts clairs et bleus. Elle évoque sur le forum quelques fois des projections notamment l'idée que son fils fera du football.

Marion31

Femme, 24 ans, en reprise d'étude.

Enfant à naître assignée fille.

Marion31 est arrivée sur le fil de discussion à dix-huit semaines de grossesse. Un an avant cette grossesse, elle avait fait une fausse couche à neuf semaines de grossesse.

Après une licence en psychologie, elle s'est réorientée vers un BTS en économie sociale et familiale. Lors de l'échographie du premier trimestre, l'échographe lui avait annoncé une fille, ce qui a été reconfirmé lors de celle du second trimestre. En raison du temps que lui ont pris ses études et ses examens, elle s'est mise assez tard à préparer la chambre et la garde-robe de son enfant. La majorité des vêtements lui ont été donnés par ses sœurs. Son conjoint est heureux de cette grossesse, mais elle regrette qu'il ne l'aide pas plus au quotidien.

Annexe 3 : Usage différencié des insectes sur les faire-part annonçant la naissance d'une fille et d'un garçon



Annexe 4 : Usage différencié des cœurs sur les faire-part annonçant la naissance d'une fille et d'un garçon



Numéros récents :

- N° 189 « Les miens, les tiens, les nôtres : des naissances en famille recomposée – Identité et normes de parenté à l'œuvre dans les processus de recomposition familiale », Justine Vincent, Premier prix Cnaf – Mémoire de Master 2, Recherche en sociologie, Université de Lyon, 2017
- N° 190 « Aux confins de la parenté : le don d'engendrement vu par les personnes qui en sont issues », Anaïs Martin, Second prix Cnaf – Mémoire de Master 2, Recherche en sociologie, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2017
- N° 191 « Vers une allocation unique ? Principes, évaluation *ex ante* et limites », Vincent Lignon, Cnaf – DSER, 2017
- N° 192 « Les évolutions récentes des recours aux différents modes d'accueil », Muriel Nicolas, Claire Laporte, Mélanie Bérardier, Cnaf – DSER, 2017
- N° 193 « Familles et société – Sondages 2016, BVA - CSA - Ifop - Ipsos - LH2 - Opinion Way - Sofres, Lucienne Hontarrède, Cnaf – DSER, 2017
- N° 194 « RSA - Prestations familiales - Accueil de la petite enfance – État de l'opinion en 2016 », Patricia Croutte, Sandra Hoibian, Sophie Lautié, Crédoc, 2017
- N° 195 « Revue de littérature critique : L'accompagnement social et ses effets sur les bénéficiaires », Melaine Cervera, Céline Émond, Renaud Hourcade, Céline Jung, Rémi Le Gall, APEX, 2017
- N° 196 « Le Bafa et les jeunes : étude évaluative », Jeanne Moeneclaey, Cnaf – DSER, 2017
- N° 197 « Revue de littérature sur les assistantes maternelles. Position sociale, conditions de travail et d'emploi et quotidien », Anne Unterreiner, Cnaf – DSER, 2017
- N° 198 « Temporalités du travail et du *care*. Les employé-e-s de banque en agence », Marianne Le Gagneur, Premier prix Cnaf – Mémoire de Master 2, Recherche en sociologie, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2018.

Pour toutes correspondances :
Frédérique Chave – 01 45 65 68 41
frederique.chave@cnafr.fr

Les dossiers d'études ne peuvent être vendus,
ils sont téléchargeables directement sur le www.caf.fr,
rubriques « Etudes et Statistiques – Publications »

Cnaf – 32, avenue de la Sibelle
75685 Paris cedex 14